
U d'/of OTTAWA
39003002246584



JEAN DOLENT

LE ROMAN

DE

LA CHAIR

100 DESSINS PAR HADOL

PARIS

F. COURNOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PASSAGE DU COMMERCE

Au docteur Le

Jean Do

27 Sept

LE ROMAN

DE

LA CHAIR

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

JEAN DOLENT

LE ROMAN
DE
LA CHAIR

100 DESSINS PAR HADOL

PARIS
F. COURNOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
20, RUE DE SEINE, 20

1866
Tous droits réservés

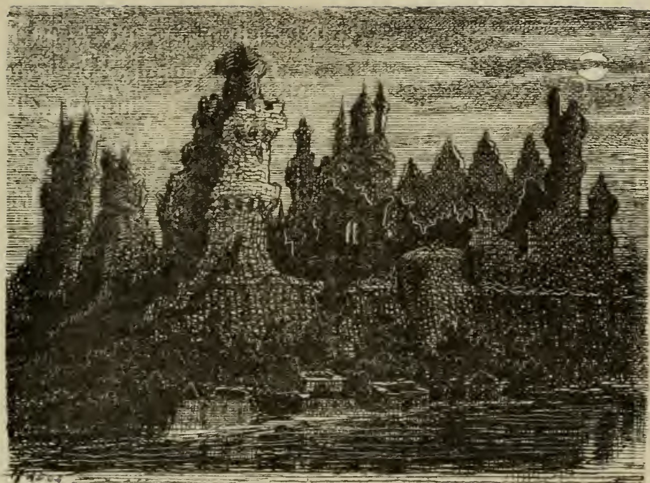
PQ
2253
.F873 R6
1566

A M. ARSÈNE HOUSSAYE

MONSIEUR,

Vous avez bien auguré de ce livre avant qu'il fût écrit, et s'il a été écrit, ce livre, c'est peut-être grâce à votre bon augure, ce que j'ai plaisir et intérêt à rappeler. Si le roman est bien accueilli, il est juste qu'un remercîment vous revienne, et si le roman est mal venu, il est équitable que le lecteur fasse peser sur vous sa rancune ; ma part sera allégée d'autant.

J. D.



Don Quichotte donnait à rire à maître Tontonne

I

LE REMORDS

Hilaire Tontonne porte à soixante-dix ans haut la tête, une belle et bonne tête; il boit bien, mange bien, dort bien. Le jour de l'ouverture de la chasse, il avait en gi-

becière seize pièces de gibier, plume et poil, seulement quatre de moins que le maître des bains. Son banc à l'église n'est que deux rangées après celui de M. le maire. En outre, il est le père du plus léger, du plus spirituel, du plus absurde, du plus charmant des jeunes avocats du barreau de Paris, de maître Tontonne enfin. Ce qui n'empêche pas M. le docteur Hilaire Tontonne, élève de l'École de Montpellier, auteur d'un *Traité sur la moelle*, correspondant des sociétés savantes d'Ampilly-le Sec et de Castel-Jaloux, d'être l'homme de la terre le plus malheureux.

Hilaire ne peut accepter la pensée que cette existence commencée avec tant d'espérances de gloire va s'éteindre sans une heure d'éclat. Alors il verse de ces « pesantes larmes » dont parle un vieux poëte, alors il s'écrie : « J'ai été loyal envers les fourbes, délicat envers les fripons, compatissant pour tous, j'ai été doux à l'homme, je m'en repens. » Et il a des remords poignants que le criminel ne connaît pas : le produit du crime rassérène plus d'une conscience troublée.



Quand le fils fut un grand garçon, le père lui confia ses peines.

— Tontonne, lui dit Hilaire, un soir qu'ils bêchaient leurs plates-bandes, de compagnie, jamais tu ne te douterais du mal que je me suis donné pour n'être pas millionnaire. On m'appelle chez un vieillard parvenu au dernier degré de l'épuisement, il semblait toucher à sa fin. Je le remis sur pied cependant. Le vieillard, dans sa reconnaissance, m'institua son légataire universel. Débarrassé des besoins journaliers, j'allais devenir célèbre peut-être.

Le vieil Hilaire s'était redressé.

Il reprit : Au plus fort de ma joie, j'eus un scrupule : « Ce legs ne dépossède-t-il point quelque héritier? » J'interrogeai le convalescent. « J'ai eu un fils, me dit-il, je l'ai chassé de ma maison. » Patatra! c'est en vain que je me représentais l'absent comme un misérable indigne de toute pitié, c'était fini, je n'avais plus de goût à mon million. « Le bonhomme est bien libre de disposer de son bien, me disais-je, la loi réserve d'ailleurs une part assez belle aux enfants. Je me suis dévoué sans arrière-pensée intéressée, je puis hériter d'une fortune, la conscience en paix. Ah! si j'avais le pouvoir de rapprocher ces deux hommes, et que par amour des écus... mais il n'en est rien. Le vieillard, il est vrai, a parfois les yeux pleins de larmes... est-ce bien le souvenir de son fils?... Et quand cela serait!... mais cela n'est pas. D'ailleurs il est si faible encore, qu'il serait prudent d'at-

tendre... Attendre! lorsque d'un moment à l'autre... »

Le vieil Hilaire semblait avoir oublié qu'il n'avait plus de décision à prendre.

Après un moment de silence, il reprit

— Une voix importune me criait sans cesse : « Ton devoir d'honnête homme est tout tracé, ne laisse pas s'accomplir cette chose douloureuse. Un père qui repousse son fils et meurt dans les bras d'un étranger!... » Je voyais cet étranger, après que la maison serait détendue, s'échapper par une petite porte, en cachant sous son manteau l'argent du mort, et le dégoût me saisissait.



Enfin je n'y tiens plus. Je me mets à la recherche de l'héritier, je le découvre, je l'entraîne; il entre dans la maison paternelle, l'air soumis, le front bas; le vieillard veut le maudire, je me fâche... une tendre étreinte ter-

mine ce débat. Je m'esquive à petit bruit, attendri, radieux... je venais de me dépouiller.

— Cher père ! dit Tontonne ému.

— Eh! eh ! fit le vieil Hilaire en riant d'un rire sec et froid, je mourrai pauvre et honoré.

Le jeune homme s'éloigna tout pensif.

Un jour que Tontonne classait dans son herbier ses trouvailles de la matinée, Hilaire lui dit :

— Ta mère était une orpheline pauvre et sans beauté. j'étais certes plus touché qu'épris. C'était une brave femme douce et simple. En l'épousant je n'en ai pas moins fait une pernicieuse sottise. J'avais des idées, de hautes idées. Je rêvais une révolution scientifique. J'entrevoyais déjà la vérité, mais ce n'eût pas été trop de toute une vie pour compléter mon œuvre de rénovation. J'ai été enlevé à la méditation et aux grandes études expérimentales par les rigoureux besoins de chaque jour. J'avais cédé à mon premier mouvement, et je suis resté enfoui dans mon trou. En épousant ta mère j'ai manqué ma vie.

— Ah, père ! hasarda Tontonne d'un ton de reproche.

— Eh oui, j'ai manqué ma vie. Soyons probe, loyal, ne nuisons pas au prochain, mais ne faisons pas de tort à nous-même. J'ai eu le talent d'acheter un tableau quatre fois sa valeur, en jouant l'admiration avec une

telle vérité, que l'artiste partait la poche pleine et se croyait dépouillé.

Le vieil Hilaire, à ce souvenir, frappait violemment de sa pincette la bûche de l'âtre, en manière de soulagement.

A l'époque où commence cette histoire, maître Tontonne avait une trentaine d'années. Il venait de se faire remarquer au Palais dans une affaire délicate. Les connaisseurs avaient vivement loué la maturité de jugement du jeune avocat.

Tontonne avait été chargé de plaider contre un jeune orphelin de vingt ans qui affirmait n'être pas fou, malgré l'opinion contraire d'un conseil de famille composé de six personnes : un ancien juge au tribunal de commerce, un banquier, un agent de change, un notaire et deux marchands de tarlatane (haute nouveauté).

L'avocat du jeune homme avait cité divers articles des *Droits de l'homme* modifiés par le code Napoléon, une loi de Brumaire an II abrogée dès Vendémiaire an III, fait appel à l'Être Suprême, et s'était assis après avoir invoqué dans leur ensemble les principes de 1789.

Tontonne prit la parole; telle fut sa péroraison :

« Ce qui me donne de l'assurance, c'est que vous savez très-bien, messieurs, que le seul intérêt de notre cher adversaire nous guide. (Et Tontonne disait la vérité.) Il prétend jouir de son bon sens, et cette prétention, les

faits nous étant connus, est une dernière et irrécusable preuve de démence. En effet, s'il avait conscience de sa folie, il distinguerait la folie de la raison, il ne serait donc point fou. Jugez sur les actes. Il n'a rien à lui, ni son sang ni son argent. Parlez-lui devoir, honneur, humanité, il vous suivra jusqu'au bout du monde. Nous devons le corriger de cet enthousiasme irréfléchi. Il ne songe qu'aux autres, songeons à lui. Il suffit que l'on soit dans la détresse pour avoir droit à sa pitié. C'est à nous de le garder de cette sensibilité sans mesure. Quand il aura vidé sa bourse et qu'il ne lui restera plus qu'un mauvais lit, il partagera ce lit s'il se trouve un être encore plus misérable. Je sais ce que l'on va dire : Ce n'est pas un fou, mais bien un homme désintéressé, chevaleresque. Quelle déplorable confusion ! Ah ! il n'est que trop vrai, ce cher enfant est bien fou, mais nous ne disons pas qu'il n'y ait point de guérison possible, c'est une cure que nous tenons à entreprendre avec votre assentiment. La vue du ciel l'exalte, le soleil qui frappe sur sa jeune tête le surexcite, le grand air lui est funeste. Il faut l'enfermer, c'est là son salut. »

Après une demi-heure de délibération, les juges donnèrent leur décision motivée, terminée par cette phrase arrondie « qu'il y avait lieu d'interdire l'insensé. »

Tontonne passait pour n'avoir pas le cœur tendre,

« Je parie que tu n'as point pleuré depuis la mort de ta mère, lui aurait-il été demandé. — Il y a bien plus longtemps que cela, » aurait-il répondu. Peut-on faire taire les mauvaises langues!

C'est pour lui que les riches bourgeois de Pierrefonds réservent leurs gracieux saluts, ce qui ne plaît guère à Vigourette, la sœur de lait du vieil Hilaire, une grande paysanne maigre et sèche, mais encore droite, encore vive. La voix de Vigourette, revêche pour tous, avait des inflexions presque douces, quand la bonne femme parlait à son cher « frérot. » Elle se souvenait des plus petites choses qu'il lui avait dites vingt ans auparavant. Elle se rappelait la bonne parole fâchée qu'il lui avait adressée un soir qu'elle revenait de la fontaine avec une trop lourde charge. Vigourette n'avait pas non plus oublié que le vieil Hilaire, en lui donnant un beau fichu en point d'Alençon, l'avait embrassée sur les deux joues.

— Vous êtes un autre gaillard que monsieur votre fils, lui disait-elle, et quand vous venez à la veillée, c'est une joie pour tous d'entendre conter vos belles histoires à se pâmer d'aise ou à mourir de peur. Personne ici n'a votre bon air.

— Vigourette...

— Riez! cela vous va bien, vous n'êtes pas seul à rire. Vous étiez bien bel enfant, allez! et lourd! et rougeaud! Cependant, quand on faisait semblant de me battre, vous

deveniez tout pâle... Lorsque vous reveniez à la maison aux vacances, étais-je dans la cuisine à récurer mes cuivres, ou dans le clos à étendre mon linge, je vous voyais bientôt accourir et vous jeter à mon cou. Je me souviens de cela, aussi je ne veux pas que l'on ne vous compte plus pour rien, je ne veux pas, entendez-vous!

Hilaire s'efforçait de calmer la vieille servante.

La peau grenue, fendillée, luisante; les yeux panachés par des cils gris touffus et d'épais sourcils en houppette; dans sa bouche grimaçante pas une dent, mais broyant des os sur le cuir de ses gencives flétries; parlant avec une grosse voix et marchant par grands pas; telle était Vigourette.

Il est huit heures du matin.

Le vieillard descend la grand'rue d'un pas très-rapide, et les voisins de dire : Le père Hilaire est en tournée.

Le brave homme se redresse avec orgueil. Il arrive à l'entrée du pays. Il s'engage dans la rue du Chien-Rouge qui mène à Fontenoy. Aux deux tiers du chemin, il prend un sentier à droite et s'arrête devant une petite porte. Arrivé là, le vieux médecin reprend haleine et regarde de tous côtés comme s'il craignait d'être vu. Il entre enfin. Il est chez lui. Il jette un regard de béatitude sur ses arbres savamment taillés, sur ses espaliers si bien dessinés. Il se dirige vers un petit pavillon et disparaît

Un homme sort bientôt du pavillon. L'homme est vêtu d'un grossier pantalon, d'une blouse de toile, sa tête est coiffée d'un large chapeau de paille, ses mains sont recouvertes de gros gants de laine, il porte sur l'épaule divers outils de jardinage.

C'est le vieil Hilaire en personne.

Il se met au travail, et le voilà greffant, sarclant avec ardeur. Tous les jours il en est de même depuis longtemps déjà, depuis l'arrivée d'un redoutable concurrent.

Autrefois, le célèbre docteur Tabar réglait les nerfs des riches Parisiennes, puis, l'âge étant venu, il avait songé à prendre à Pierrefonds ses vacances définitives. Mais la saison des bains amena plusieurs des clientes du docteur, il ne put refuser de leur donner des soins; la fleur du pays suivit les belles dames de Paris, et les journaliers prirent la file, si bien qu'Hilaire se vit abandonné de tous. Le vieillard ne confia à personne l'affront qui lui était fait; il ne pouvait surtout supporter l'idée de voir « sa honte » connue de son fils. Pour ne pas éveiller les soupçons, il partait chaque matin en grande tenue visiter « ses malades. »

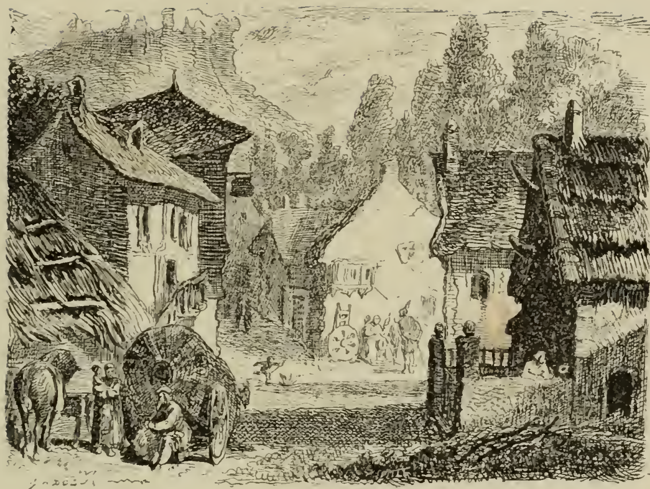
Vigourette n'avait pas tardé à tout deviner, elle avait éclaté en imprécations, en injures, en menaces. Elle ne se gênait pas pour dire que la fortune de M. Tabar était une énigme pour tout le monde; qu'il y avait des médecins complaisants recevant de l'héritier une part

de reconnaissance ; qu'il en était se faisant payer des secrets de famille, etc., etc.

Le pauvre médecin à l'index visitait chaque jour ses camellias et ses roses. Il jouait du sécateur faute de mieux, ce qui ne l'empêchait pas au retour de donner les détails les plus émouvants sur l'opération qu'il avait fait subir à un « patient » et sur l'efficacité d'un remède violent qu'il venait d'administrer.

Au milieu du récit, le triste regard de Vigourette rencontrait-il le sien, le vieil Hilaire se troublait, balbutiait et changeait de couleur.





II

UN RICHE HONTEUX

Un jour Hilaire se coucha sans souper, il avait le frisson ; vers minuit il eut le délire.

Je vais chez M. Tabar, dit Tontonne.

Le malade fit un soubresaut et Vigourette gronda sourdement.

Tontonne était déjà loin.

Une demi-heure après on entendit le roulement d'une voiture, monsieur Tabar entra. C'était un vieillard voûté, au regard froid ; sur son crâne dénudé surplombait en bizarre saillie une touffe de cheveux grisonnants. Il prit la main d'Hilaire. Cette main cherchait à lui échapper. Le docteur ausculta longuement le malade, il paraissait soucieux.

Enfin il écrivit une ordonnance et partit.

Comme le docteur touchait du pied le pavé de la rue, une main se posa sur son épaule, une voix altérée articula ces deux mots : Eh bien?

C'était la voix de Vigourette.

Tabar hocha la tête sans répondre.

Vigourette chancela.

— Ne vous avisez pas de laisser la maladie s'aggraver, dit-elle... Je ne vous conseille pas de le laisser mourir... Ne me dites pas qu'on vous appelle trop tard; hier encore, mon maître avait la mine d'un jeune homme. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de défaite possible, il faut le sauver.



L'œil de la vieille femme était menaçant. Elle n'en doutait pas,

Tabar allait saisir cette occasion de se débarrasser d'un « rival détesté. »

— Tant qu'il sera là étendu, reprit-elle, je serai debout et je veillerai ; vous ne pouvez vous dispenser de le guérir. N'allez pas laisser la mort me le prendre !...

Et les sanglots la suffoquaient.

— Pauvre femme ! fit Tabar en s'éloignant.

La nuit fut mauvaise pour le malade, il menaçait du poing un ennemi invisible; par instants il demandait grâce.

Vigourette regardait d'un œil soupçonneux les breuvages prescrits.

Au petit jour, le vieil Hilaire eut une crise terrible. Il voulait aller étrangler un « scélérat » acharné après lui. Tontonne pouvait à peine le contenir.

Trois jours s'écoulèrent avec des alternatives d'espoir et de crainte. Vigourette n'avait pas voulu prendre de repos, ni toucher à aucun aliment. Accroupie dans un coin, elle disait des prières et s'interrompait pour invectiver Tabar. Elle le surveillait sans cesse, toute prête à s'élancer sur lui. Le malheureux qui gisait près d'elle n'était plus le vieil Hilaire, mais bien l'enfant chéri d'autrefois.

Elle l'interpellait tendrement.

— Hilaire, mon petiot, n'as-tu pas bu de l'eau glacée de la source ?... Tu auras certainement mangé trop de

mûres... Je ne te mettrai pas dimanche ta veste de drap bleu, ni ton beau pantalon noisette... Bien sûr... tu n'iras plus garçonner d'ici à longtemps, je t'en préviens; il n'y aura pas de « petite sœur » qui tienne... Quel méchant garnement! Voyez dans quel état il s'est mis!...

Vigourette essuyait la sueur froide qui mouillait les tempes du moribond.

— Mais non, il n'y a plus d'observations à lui faire, reprenait-elle d'un ton tendrement bourru; que l'on tourne la tête, et le voilà parti, courant, criant, gesticulant. Où sont tes belles couleurs, gamin?... Voyez comme il est brûlant! comme il a les yeux hagards!... Mais c'est sa faute aussi... il finira par se faire mourir...

Vigourette répétait machinalement ce mot : Mourir, mourir! pour en chercher la signification.

Huit jours se passèrent de la sorte, puis un peu de mieux survint.

Un matin, le docteur dit à Tontonne qu'il répondait du malade. Tontonne respira bruyamment, ce qui était chez lui un signe de vive émotion.

. . . .

Vigourette, elle, avait pris les mains de Tabar et les avait ardemment baisées.

Hilaire entrait en convalescence; il était à la fois chagrin et ravi de se sentir dispos. Il se rappelait à qui il

devait la santé, et sa mauvaise humeur s'exhalait.



— La belle cure qu'il a faite là ! disait-il entre ses dents; je lui conseille d'en être fier ! Je suis certain qu'il n'est bruit que de cela dans la ville. Il va me devoir un surcroît de renommée. Le beau miracle !

Un jour, on frappa de bon matin à la porte d'Hilaire. Un grand domestique galonné venait le prier de visiter un riche baigneur à l'estomac délabré par l'abus des truffes. Puis, on l'appela chez la femme du garçon meunier, une malheureuse au sang appauvri par la privation de viande.

Après ceux-là, vingt autres. Les clients reprenaient décidément le chemin de la petite maison blanche. Bien loin d'éviter comme autrefois son « rival, » le père Hilaire était heureux quand il le rencontrait. Il le saluait avec suffisance et lui jetait des regards ironiques.

Tabar souriait doucement.

Vigourette ne s'expliqua pas ce coup de fortune tout d'abord; mais elle soupçonna quelque chose. La vieille servante alla aux informations; elle apprit qu'un jour M. Tabar s'était donné pour souffrant et qu'on l'avait vu

se promener gaiement dans son parc. Un autre jour, la voiture était sous remise à la vue de tous, et Landolet avait dit : « Mon maître est à Compiègne; il ne reviendra que fort tard dans la soirée. » Chaque fois, le domestique avait ajouté : « Mais il y a ici près M. Hilaire, un très-habile médecin, que mon maître vous recommande. »

Vigourette comprit que l'indiscret délire du vieillard avait tout appris à Tabar, et dès lors elle se prit à voir en lui un bon génie des beaux contes de la veillée.

Ce qui n'empêchait pas la vieille servante de donner la réplique son maître, quand le bonhomme lançait quelque épigramme à l'ennemi détrôné.

— On s'est vite lassé de ce charlatan, disait Hilaire en se frottant les mains, ce devait être.

— Sans doute.

— On les connaît, ces grugeurs d'écus !

— Que trop!

— Plus ils sont ignorants et plus ils sont rapaces !

— C'est bien dit.

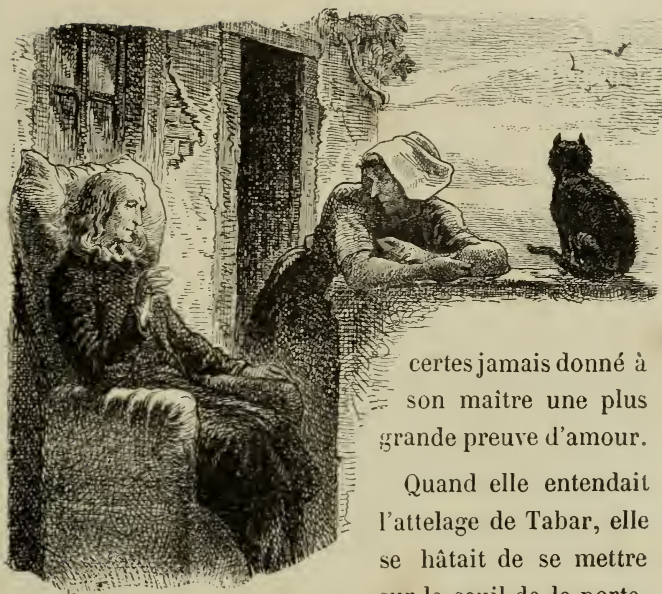
— Ils vous ruinent !

— C'est vrai.

— Et ils vous tuent !

— Oui-dà !

En s'associant ainsi à la rancune du vieil Hilaire, Vigourette faisait vraiment acte d'héroïsme : elle n'avait



certes jamais donné à son maître une plus grande preuve d'amour.

Quand elle entendait l'attelage de Tabar, elle se hâtait de se mettre sur le seuil de la porte, et faisait au docteur la plus belle des révérences, à laquelle celui-ci répondait toujours par un affectueux signe de la main.

Cependant, on disait dans le pays que M. Tabar avait peu de goût pour courir la ville à toute heure du jour et de la nuit. Et les bonnes gens de reprendre en chœur : « Voilà bien les gens riches! »

Le docteur avait choisi Pierrefonds pour résidence, en raison de l'amitié qu'il portait à madame Berriel. On

assurait que M. Tabar avait eu autrefois un très-vif amour pour cette amie de ses derniers jours; mais que, malgré toutes les convenances d'âge et de position, il n'avait jamais demandé la main de la jolie fille. Mademoiselle Anne, quand elle eut vingt ans, accepta le mari que sa famille lui présentait, M. Berriel, un notable commerçant parisien.

Veuve, jeune encore, elle était venue habiter Pierrefonds, dont les eaux étaient favorables à la poitrine délicate de sa fille. Celle-ci mourut de langueur dans la seconde année de son mariage; dernière épreuve, le gendre fit peu de temps après une chute, des suites de laquelle il succomba.

Madame Berriel se trouva seule avec son petit-fils Patrice.

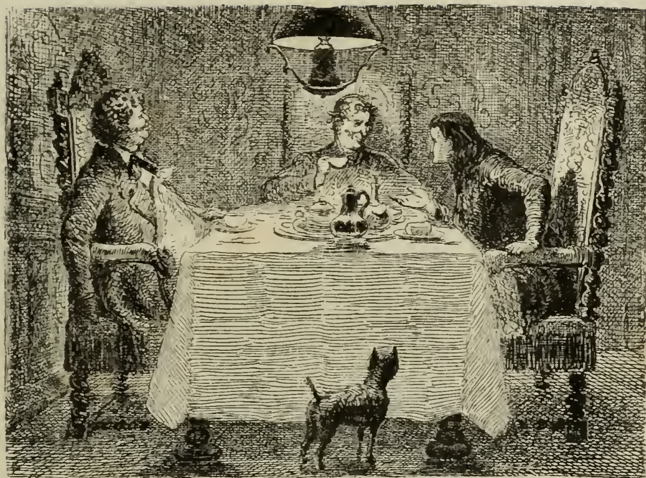
Il promettait d'être violent et exalté mais tendre. Elles sont touchantes les larmes d'un homme mâle, rien de grand comme un homme à genoux. Être fort et se soumettre, cela est irrésistible.

Patrice attendait impatiemment l'heure virile. Dès longtemps il se préparait à être un homme, l'enfant charmant et farouche.

Ah ! de quelle adoration il fut l'objet ! De quels tendres soins il fût entouré ! Comme on en était fier ! Comme on le trouvait noble et superbe ! Après tant de douloureux déchirements, après avoir fermement cru

que toute heure souriante était à jamais passée, madame Berriel reprit cœur à la vie. Le temps ne l'avait pas épargnée, mais elle prenait bravement son parti de vieillir. La jeune grand'mère avait une coquetterie de femme intrépide : elle se parait de ses cheveux blancs.





III

J'AI L'HONNEUR DE VOUS PRÉSENTER...

La table était bien garnie ; ils étaient de joyeuse humeur, les convives ; ces convives joyeux étaient Tabar l'amphitryon, Patrice et maître Tontonne.

A quel propos ce dernier se trouve-t-il en pareil lieu sur un pied de familiarité ? Il serait bon que les lecteurs

en fussent instruits. Venu pour faire au docteur une visite de remerciement, peut-être Tontonne a-t-il été retenu à déjeuner. Il faut supposer cependant qu'il ne s'asseyait pas pour la première fois à cette table; son sans-façon l'indiquait assez.

Au point de vue psychologique, il serait utile, sans doute, de savoir si les viandes noires et les vins capiteux avaient dominé, ou bien si les crûs pacifiques et les viandes blanches l'emportaient; mais le menu ne m'a pas été soumis.

Seulement, ce que je puis dire, c'est que les joues de Tontonne avaient la riche coloration des Jordaëns les plus chauds. Tontonne est replet et dodu, non pas ventru. Ses yeux, petits et ronds, disparaissent à demi sous une paupière paresseuse. Son nez est large et bien assis ; un de ces nez joyeux qui projettent peu ou point d'ombre sur la face. L'oreille est en relief, et bien plantée. La bouche laisse au franc rire une très-large issue. La main est potelée, grassouillette, avec de longs doigts croches ; main faite à souhait pour saisir ce qui est à sa portée et bien tenir ce qu'elle a saisi.

Tabar s'écria :

— Landolet, le café et les cigares.

— Trinquons, cousin, dit Tontonne en heurtant le verre de Patrice.

Que l'on me permette d'ouvrir une parenthèse à ce sujet en manière d'éclaircissement.

(Au temps jadis, un sieur Tastouret, veuf et sans enfants, se mit dans une telle colère, en apprenant que son neveu l'avait traité de vieux ladre, qu'il trépassa incontinent.



La douleur que ressentit de ce coup prématuré le neveu et héritier, Marc Tastouret, ne l'empêcha pas d'employer bien la première année qui suivit cette catastrophe. Il fit jeter bas la bicoque du défunt, mit le portrait de l'oncle au grenier, se maria, blessa son voisin à la chasse, et devint père de deux filles jumelles : le voisin était Corse.

A l'âge de quinze ans et cinq jours, l'une des filles de Marc Tastouret, Jeanne la Rousse, épousa Anguerry le Forgeron, dont la façon de battre le fer l'avait séduite. Vers le même temps sa sœur, Jeanne la Brune, aspira à l'honneur d'être la fidèle épouse de l'huissier Pierre Cardonneau, le seul homme du pays qui portait des lunettes bleues, et son désir fut exaucé.

Elle lui donna quatre fils. Le premier se fit soldat et fut victime d'un alezan rancunier. Le second, un curé de village, mourut d'une pleurésie dans sa première année d'exercice. Le troisième était huissier comme son père ; et, vieux garçon, il fit son dernier soupir au dernier vers d'un couplet grivois.

Étienne, le quatrième fils de Jeanne la Brune et de l'huissier Cardonneau, était laboureur. Il avait fait cette remarque que la terre est dure à travailler pour qui n'a pas de bœufs ; de là, à demander la fille du fermier Berjoux, il n'y avait que la rue à traverser ; et il eut ses bœufs.

Un jour, il entendit sa femme crier, et on lui dit : « Vous allez être père ! » Ce qui ne le retint pas de partir aux champs. Le soir, il revint à la maison. On lui dit : « Vous avez un fils ! » Et il alla chercher une vieille bouteille au cellier pour noyer sa mauvaise humeur.

L'enfant grandit et enlaidit. Il ne se maria jamais.

Seulement, il était à remarquer que la fille de la grosse Zoé avait le nez camard d'Eustache Cardonneau. Cet indice ne serait pas suffisant pour affirmer la filiation, si les dites personnes avaient fait mystère de leur commerce immoral; mais il n'en était rien.

A cause de son nez camard, la fille de la grosse Zoé s'honora de la conquête d'Isidore Berriel, le maître d'école, un bien grand savant, qui gagnait, par année, ses 300 écus, sans compter le logement. Aussi, Hermance Poissonnier et Aglaé Fodelet portèrent-elles envie au bonheur légitime de Mariette, la fille au nez camard.

Le tendre couple eût dix enfants, tout au moins : l'été, l'école est fermée.

De toute cette lignée, l'aîné seul nous occupe. Antoine devint bientôt plus savant encore que son père : M. le maire le prit pour précepteur de son fils ; ce fut la source de la fortune des Berriel.

Le précepteur épousa Valérie Corbier, la « demoiselle » du pharmacien; ils élevèrent bien leur fils Claude. Celui-ci fit rapidement son chemin. Il put prétendre à la main de la belle Anne et marier la fille qu'il en eut à un architecte en renom, qui n'est autre que le père de Patrice, comme le prouve suffisamment l'acte de naissance suivant, relevé sous mes yeux :

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE L'OISE

« Du vendredi seize juin 18***, une heure et demie de » relevé, acte de naissance de Louis-Jean Patrice, pré- » senté et reconnu du sexe masculin, né, le quinze de ce » mois, aux Cascades, fils de Henri Jacques Patrice, âgé » de trente ans, architecte, et de Marie-Louise-Victoire » Berriel, âgée de dix-sept ans, sans profession. En pré- » sence de Victor Derbière, âgé de cinquante ans, pro-



» priétaire, demeurant rue Pierrot, n° 12, et de Charles- » Albert Goubard, âgé de quarante-deux ans, rentier, » demeurant rue Melaine, n° 7. Le présent a été fait sur » la présentation du père dudit enfant, lequel, ainsi que » les témoins, ont signé avec nous, maire de Pierre- » fonds. » *(Suivent les signatures.)*

De ce qui précède, il résulte que Patrice, au su de tous, est le fils de Jacques Patrice; que sa mère est bien la fille de Claude Berriel, lequel était issu de Valérie Corbier et d'Antoine Berriel ; qu'Antoine était l'aîné des enfants d'Isidore Berriel et de dame Mariette ; que celle-ci, sans contredit, devait le jour à Eustache Cardonneau ; qu'Eustache, on ne peut le nier, était né du mariage de Marie Berjoux et d'Étienne Cardonneau ; et que ce dernier, enfin, était le propre fils de Jeanne la Brune.

D'un autre côté, il ne viendra, je pense, à l'esprit de personne le désir de contester que maître Tontonne descend en ligne directe de Jeanne la Rousse.

C'est donc avec raison que Tontonne avait dit à Patrice : Trinquons, cousin.)

Et ils trinquèrent.

Tontonne, de la paume de la main, se caressait le menton ; il se dandinait avec complaisance.

— J'ai une physionomie qui inspire la confiance, dit-il ; si je l'avais trouvé bon, j'aurais été l'arbitre de tous les différends, le confident de tous les secrets, le dépositaire de tous les trésors. Grand merci ! D'autres obligent les séducteurs à épouser leur victime, moi je les y engage. Accommoder les besoins d'autrui à mes besoins propres, garantir le prochain du froid en me gardant de la bise, voilà ma règle de conduite. Une bonne action me réjouit, un bon repas m'égaie ; mais, si j'écoutais

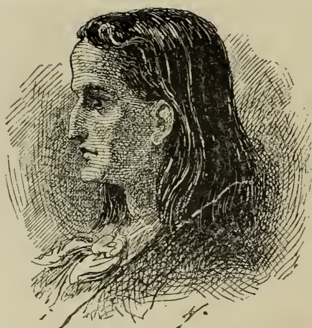
souvent mon cœur, j'aurais parfois l'estomac vide : c'est à prendre en considération. Accueillons-bien la demi-vertu. Ceux qui songent seulement à se mettre en règle avec le Code ne sont que des adroits coquins. Tout en bas, les pieds sont dans la crotte ; tout en haut, la tête tourne. On nous dit : « Méprisez la mort, méprisez les richesses ; parcourez pieds nus les sentiers de la vie ; recherchez les ronces et les épines ; la voie douloureuse, c'est le chemin du ciel. » Aussi, combien peu se mettent en route ! Il ne me plaît pas de pousser toutes les roues, de m'atteler à tous les chariots embourbés. Le désintéressement me sourit peu, je l'avoue. Je n'attends pas, pour fouiller au plat, que chaque convive soit repu ; ce serait m'exposer à rester affamé. Il y a un fruit à cueillir ; je grimpe à l'arbre, au lieu de faire la courte échelle à un rustre qui, une fois gavé, me remercierait avec un coup de pied. Mon voisin se plaint de mon lilas qui étouffe son poirier, et j'arrache mes fleurs ; à mon tour, je vois que son poirier nuit à mes asperges, et je somme mon voisin de sacrifier ses fruits. Que l'on m'appelle poltron ! Si je savais, il est vrai, qu'il va pleuvoir des pierres dans cette rue, je n'y passerais pas pour l'amour de Vénus même ; mais, si je m'y trouvais au moment de l'averse, je suivrais mon chemin, sans trop presser le pas. Et puis, poltron, soit ! J'ai cinq pieds et non plus ; les armures des Roland et des Tancrède ne sont pas à

ma taille; que j'essaie de m'en revêtir, et je tomberai après quatre pas; qu'y gagnera la morale? Mourir, c'est mal raisonner. Encore, si la victoire était une question de droit; mais c'est une question de muscles. Je ne suis pas né pour les grands travaux; un quart-d'heure de course m'essouffle. Vous allez vous récrier. Je tiens à l'honneur. Je tiens aussi fort à la vie. J'espère n'avoir jamais à opter. La perte de l'honneur est chose grave, mais il y a de la ressource! La perte de la vie est irremédiable.

Tabar riait aux éclats. Patrice était ému. Son œil noir brillait. Ses longs cheveux plats, d'un brun mat, faisaient ressortir le ton d'ocre de ses joues un peu creuses.

— Quant à moi, s'écria-t-il, voici comment je comprends la vie : Aimer avec passion, se dévouer, prendre une large part d'un danger. La mort pour la mort. *Lex est, non pœna, perire.* Qu'à la tête ou au cœur le coup frappe; qu'importe, s'il tue!

Tontonne secouait la tête et protestait : « Rien ne meurt sans que quelque chose pleure, » a dit un poëte qui avait le sens commun. Aimer avec passion... Se dévouer, hum!... La femme, oui; mais une jolie femme plutôt qu'une autre jolie femme, non. Le favori porte les couleurs de sa dame; il est le porte-drapeau d'un galant escadron : la belle grâce! A Sumatra, l'homme qui a tué deux ennemis peut prendre deux femmes; il a fait ses



preuves de bravoure ; autant de crânes, autant de cœurs. J'ai vu plus d'un malentendu : « Frappez, et l'on vous ouvrira, » disent les Écritures. Bien de charmantes filles semblent croire qu'il s'agit de la porte de Léandre. Cela n'empêche pas l'heure présente d'être prude ; si la femme voilée qui, le matin, me rend visite, se montrait le soir à mon bras, elle serait perdue ; c'est pourtant le matin qu'elle pèche. Lorsque je cours l'aventure, je mesure de l'œil la hauteur du balcon à escalader ; ma tête est moins dure que la dalle. Nobles preux, voilez-vous la face ! Que l'oiseau en cage soit une linotte pour tous ; mon repos est à ce prix. Si l'on refuse à mon amoureuse la suprématie de la beauté, je m'en réjouis fort. Comment? je tenterais de démontrer, l'épée en main, qu'on a tort de me laisser adorer ma maîtresse en paix ? Je trouverais, par hasard, un sage satisfait de son sort, et je le prendrais à la gorge pour lui faire confesser qu'il est mal partagé ? Allons donc !

Patrice, visiblement impatienté, ne disait mot. Tabar observait les deux jeunes gens.

Maître Tontonne lampait un verre de vieille eau-de-

vie ; ses lèvres épaisses laissaient voir deux rangées de grandes dents blanches.

— Que ceux, dit-il, qui ont assez de la vie en sortent. La vie est chère, mais la mort est à bon marché ; on peut rogner des gros sous et se tuer gratis. A quoi bon ? Il y a des consolations pour tous ; les hommes qui ont la poitrine étroite sont menacés de la phthisie, mais ils sont moins exposés à l'anévrisme que ceux qui ont large poitrine. Pour les gens de ressource, il n'est pas de mauvais jours. Un avocat, beau parleur, étant devenu muet, se tira d'affaire en jouant de la flûte ; il devint sourd et se fit dégustateur de vins fins ; ayant perdu l'odorat, il s'improvisa expert en œuvres d'art ; aujourd'hui, il est aveugle ; avec l'agrément de M. le curé, il occupe la place de pauvre privilégié de la paroisse, et là, encore, il vit fort bien. A l'encontre des raisonneurs à vue courte, je demande moins pour avoir plus ; je mange les miettes qui me sont accordées, et je dis : j'ai encore faim ; je bois la goutte obtenue, et je dis : j'ai encore soif. Nous ne sommes ni à Rome ni à Sparte. Les scrupules chevaleresques sont d'un autre temps ; je tiens pour sage de se mettre deux contre un, quand cet un-là est de belle force. Au point de vue du droit, je le puis ; au point de vue de la raison, je le dois.

Patrice fit un geste de dédain.

Tontonne continua, sans s'émouvoir :

— Je n'ai pas l'enthousiasme facile. Donner devant soi tête baissée, non pas; je regarde en avant, mais aussi à mes pieds. Que l'on me fasse grâce du dédain, je resterai honnête, quoique j'aie vu clair dans nos mœurs. On ne guillotine pas qui tue, mais qui assassine; on n'emprisonne pas qui ruine, mais qui vole; le préjudice causé est toujours le même; seulement, il y a une nuance qu'il est prudent d'observer. Résumé : il n'est défendu qu'aux imbéciles de dépouiller et de tuer leur prochain. Je dirai tout. J'ai la reconnaissance ergoteuse; me sauve-t-on d'une chute, je me demande : « Me serais-je cassé la jambe ou donné une entorse? » Autre aveu ; Je ne suis pas pour la clémence; pardonner, c'est autoriser la récidive; le pardon est immoral. Ainsi je suis, car ainsi je me suis fait ; l'homme naît matière inerte; son âme est son œuvre; le créateur de l'homme, c'est l'homme.

— Que la jaunisse atteigne, s'écria Tabar, tous ceux qui raisonnent et font de la logique. Nous sommes des fœtus. Les *Géorgiques* sont niaises. Voyez le soleil levant. Nôter, c'est gâter; l'outil est grossier et la matière mauvaise. Au songeur le bonheur idéal. A lui les plus riches demeures, sans crainte d'expropriation. En mon jeune temps, j'ai vendu dix fois la peau de l'ours; avec son imaginaire produit, je faisais de somptueuses ripailles; j'étais l'amant de cœur de Rose, le financier de Rosette.

Le beau sexe et le grand sexe sont en lutte; l'homme et la femme se détestent et se le prouvent; Adam n'a pas oublié le serpent; Ève se souvient de Caïn. Gardez-vous de l'amour! La canne de Voltaire n'est pas une houlette; la déesse Raison n'est point une ingénue. Les jeunes dédaignent les vieux, c'est très-juste; les vieillards, amis du passé, doivent le respect à la jeunesse libérale. Sa virilité date de 1793; son dieu est coiffé du bonnet rouge; c'est l'ordonnateur des sanglants sacrifices.

— Le Christ, lui, n'était teint que de son sang, dit Patrice.

Tabar sourit; il aimait cette fougue juvénile.

— Il faut fuir les théologiens, reprit-il, si l'on veut garder sa foi. Ce qui sauve la croyance des fervents, c'est que l'on ne revient pas du ciel. Le génie c'est l'humilité éclairée. Le statuaire de la Vénus de Milo a, lui-même, mutilé son œuvre: sa déesse avait des bras de femme. L'on huche sagement nos grands hommes sur de hautes colonnes; on ne voit pas les verrues à distance. Le trône percé de Louis XIV gâte le grand siècle. Le théâtre aussi me fait pitié; il y a toujours un machiniste qui se montre, un décor qui s'accroche, une corde qui se casse. Moi j'erre en pensée dans un monde où les hommes sont loyaux, les femmes pures et le printemps éternel. Le réel écœure: Le rossignol, chanté par les poëtes, est un oiseau galeux. Ceux qui ont recours au hachich sont de

pauvres esprits. Le connu est morne, tout ce qui se précise s'amoindrit, l'âme n'a qu'une imperfection : le corps. La terre empeste. Lâcher la proie pour l'ombre, toute la sagesse humaine est là.

Le docteur Tabar était un original de curieuse sorte. Il répétait devant sa glace la scène tragique de Brutus au Sénat ; il prononçait des discours incendiaires, et n'avait que Landolet pour auditeur ; il confisquait les biens, coupait les têtes, en arrosant ses jacinthes.

Il était brave, mais s'il entendait sous ses fenêtres le bruit de la fusillade, il restait au coin de son feu. Quoique galant avec les femmes, il ne recherchait pas le tête-à-tête. De sorte qu'il n'inquiétait personne ; les gouvernants le laissaient jaser, et les maris le laissaient caqueter. Il restait en dehors de toute manifestation de l'esprit humain, il croyait qu'il ne sera jamais donné à l'homme d'approfondir les grands mystères, et n'était pas d'humeur à s'éprendre d'amusettes. Tabar n'avait mis à l'épreuve ni l'amitié, ni l'amour. Froid, souriant, réservé, il vécut. Si l'amour avait été d'essence divine, il se serait abandonné à lui. Il eût été prêtre d'un culte dégagé de toute préoccupation temporelle ; soldat d'une cause de radieuse équité. Il ne buvait pas faute d'ambroisie, et ne pouvant aller dans la lune, il ne quittait pas ses pantoufles.

Ce n'était pas un déserteur. C'était un réfractaire.

La nuit venait rapidement, l'ombre noyait la base des ruines, et le faîte des murs, éclairé par les derniers rayons du soleil couchant, semblait suspendu dans l'éther.

Les jeunes gens quittèrent le vieillard. Le fils d'Hilaire trouva fort à propos le bras de Patrice; la journée avait été rude.

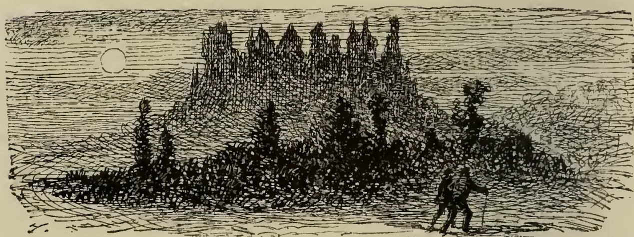
Tontonne était ivre, mais il était dans ce réjouissant état d'ivresse où l'homme s'épanche langue déliée.

Il parlait d'amour aux buissons et provoquait les bornes du chemin.

Tous les dix pas l'éloge du docteur Tabar fleurissait sur les lèvres du jeune avocat.

— Ah! cousin, disait Tontonne d'une voix attendrie, il n'est pas un meilleur cœur! il n'est pas de meilleurs vins!... Tu me méprises, tu te dis : l'ami Tontonne est un ivrogne, et pourquoi me mépriser à ce propos!... L'ivrogne n'est qu'un buveur maladroit ou malheureux. Ce qui est mal serait donc non pas de beaucoup boire, mais de beaucoup boire et de chanceler... C'est comme si tu disais : le seul voleur méprisable, c'est celui qui est pris... Erreur! Le buveur qui flageolle et le coquin qui se fait prendre sont deux petits criminels!... L'ivrogne c'est le buveur innocent, et c'est lui qui tâte de la férule. Tu m'as fait arpenter un chemin découvert, le vent frais m'a troublé la cervelle; si nous avions suivi la rue

basse, j'esquivais la mercuriale... C'est ta faute si je suis gris, et non la mienne. Le raisonneur austère poursuit la bande joyeuse, mais il n'atteint que les retardataires, et ceux-ci paient pour tous. Les pauvres diables de ma sorte sont cinglés et fustigés à la grande joie des maîtres goinfres hors de cause, qui crèvent de rire et s'ébaudissent!...





IV

LE VOYAGE

Patrice et Tontonne ne pouvaient plus se séparer. Ils ne s'entendaient guère, mais ils se convenaient très-bien. Si bien qu'à la fin des vacances, quand Tontonne annonça à son ami que dès le lendemain il retournait à Paris, Patrice, à son tour, lui apprit qu'il l'y accompa-

gnait. Madame Berriel vit bien que la détermination de « l'enfant » était irrévocable et ne résista pas. Elle se concerta avec un vieil ami. Il fut décidé que Landolet suivrait Patrice.

Tout s'apprêtait pour le départ de Tontonne. Vigourette faisait les malles avec un empressement joyeux. Le vieil Hilaire avait les yeux humides. Tontonne, lui, savait qu'il fallait partir et il n'était pas homme à pousser des soupirs en pure perte.

Madame Berriel retint Patrice près d'elle jusqu'à une heure avancée de la nuit.

—Je puis encore me passer de ton appui, disait l'aïeule à son petit-fils, pars sans regret. Sauve-toi de ma pernicieuse influence, garde-toi de mon égoïste amour. Je suis heureuse que tu me quittes. Les mères ont une tendresse aveugle et coupable, elles veulent confisquer à leur profit les meilleures heures des enfants; tu fais bien de te refuser à ce sacrifice. Tu ne me dois aucune reconnaissance, les angoisses que tu m'as données sont mes plus chers souvenirs.



Patrice, assis aux pieds de madame Berriel, écoutait sa grand'mère d'un air pénétré, recueilli.

Patrice, disait la vieille

dame, étouffant toute crainte, je rêve pour toi une haute destinée; tu es mon enfant, mais tu es un homme aussi. Ce que ton père t'eût dit, c'est à moi de le dire. Sa mort a attristé ta jeunesse, il ne faut pas qu'elle te soit fatale. Il ne m'appartient pas de gêner ton essor ni d'arrêter ton élan. Ne dis jamais : Si ma mère savait le péril que j'ai couru, quelle douleur serait la sienne! Mais, dis-toi : Si ma mère connaissait ma belle conduite, qu'elle serait sa joie! Je n'ai de cœur que par soubresaut; peut-être ne serais-je pas toujours maîtresse de taire mes appréhensions, de cacher mes sottes terreurs. N'attache aucune importance à ces défaillances, ne t'émeus ni de mes soupirs, ni de mes larmes; aie du cœur pour nous deux, et va devant toi. Ce que je te dis aujourd'hui, c'est cela seulement que j'ai le droit de te dire. Qui donc oserait limiter tes devoirs! Ne résiste pas aux révoltes de ta conscience, mets ton courage à l'épreuve. S'il te fallait exposer ta vie..., si je devais apprendre ta mort, cher enfant, ce serait avec cette douleur sereine qui rend si belles les mères éprouvées!... Va, mon fils! ravis mes yeux par le spectacle de ta jeune vaillance. Qu'il y ait encore un homme pur, et que cet homme soit mon fils.

Tontonne était heureux de partir. Il avait pour sa rentrée au Palais une cause à son gré. Un client était venu et lui avait dit: J'ai été volé. Je trouve dans un roman nou-

veau, et minutieusement désignés, les moyens employés par mon coquin. C'est là qu'il s'est instruit, il l'avoue. Le romancier a fait la leçon au voleur, il a droit à une part de prise. Je veux bien croire que sa participation est involontaire; néanmoins, on condamnera, je l'espère, ce complice par imprudence. Je veux demander des dommages-intérêts.

Et Tontonne ne se sentait pas d'aise d'avoir à soutenir cette plaisante prétention. Il embrassa son père, lança un dernier quolibet à Vigourette qui riposta par une grimace, et se dirigea vers la maison de madame Berriel.

Après mille recommandations, mille caresses, le jeune homme s'arracha des bras de son aïeule. Arrivés à la porte du parc, Patrice et Tontonne trouvèrent Landolet monté sur un petit cheval normand. Landolet tenait en main deux beaux chevaux, un cadeau du docteur Tabar.

Les voyageurs sautèrent en selle et traversèrent le pays au grand trot.

Patrice avait pris les devants. Tontonne, qui aimait fort à causer, regarda Landolet en-dessous; il ne lui sembla pas d'une laideur niaise, malgré sa tête pointue, ses oreilles plates, son nez de Fantoche et le collier de poils roux drus et serrés qui ombraient sa figure passive.

— Hé! l'ami, cela vous fait-il plaisir de venir à Paris?

— Euh!

— Regrettez-vous quelqu'une à Pierrefonds?

— Bast!

Landolet prit un air épanoui.

— Je suis fils d'un maître d'école d'un village de la Beauce, dit-il, j'aurais pu succéder à mon père, mais pas si bête! Ma vocation, c'est la domesticité. Avoir qui choisit l'emploi de mon temps, quelle félicité! Dépendre de quelqu'un, c'est être le protégé de quelqu'un. J'ai un généreux maître, qui prend la peine de désigner les mets de ma table, l'heure de mon lever, la couleur de mon habit. En échange, il attend de moi la plus complète soumission.

— Rien de plus? dit Tontonne gouailleur.

— Rien de plus. Il ne m'est pas permis d'élever la voix, je m'en console : peut-être dirais-je quelque sottise. La liberté, c'est la seule servitude que je redoute. Grâce à mon maître, je n'ai pas à m'occuper de mes affaires personnelles; il juge inutile, et je l'approuve, de me consulter sur mes plus chers intérêts. Il fait mon bonheur avec mon assentiment, il le ferait malgré moi si j'étais rétif.

— Le collier est un ornement, la chaîne une parure, murmurait Tontonne.

— Je ne me suis pas senti assez fort, reprit Landolet, assez résolu, assez homme, pour tenter d'être indépendant. Le faible doit s'abriter derrière le fort. Pour s'isoler, il faut avoir du cœur. Je ne suis pas une victime : j'ai la place que ma nature comporte.

— Vous n'êtes ni un ignorant ni un imbécile cependant.

— Je l'ai bien prouvé.

— Hum!

— Si j'avais succédé à mon bonhomme de père, j'aurais été mal chauffé, mal logé, mal nourri; ordinaire: pain bis, viandes salées, piquette; or, il faut que vous le sachiez, je suis paresseux, frileux, gourmand, et je ne suis qu'un sot.

— L'aveu est rare.

— Eh! pas si sot, puisque je mesure ma sottise. La domesticité est bien ce qui me convient. Depuis que je ne suis plus un homme entier, je me sens débarrassé d'un faix pesant. Ce n'est pas un grand sacrifice; je me figure que l'on m'a pris en croupe, voilà tout.

— Voilà tout!

Aimez-vous les apologues? Un homme demandait l'aumône à la porte d'un palais. Un homme passe, qui avait une livrée, un homme en blouse dit : « Les gages avilissent, » et il méprisa le valet. Un autre homme dit à celui qui venait de parler : « Mon prêt ne vaut pas ta

paie, mais le sabre est plus noble que le ciseau, » et il méprisa l'ouvrier. Un homme suivi de ses gardes entrait dans le palais, il vit le mendiant qui comptait ses gros sous. L'homme dit : « c'est sa liste civile, » et il ne le méprisa point.

— Il eut raison, dit Tontonne.

— Qu'un être obtus, reprit Landolet, se résigne faute de mieux, à se faire le valet de son semblable, cela n'a rien de particulier ; mais moi, qui suis à peu près propre à tout, qu'après avoir longtemps réfléchi, j'endosse la livrée, voilà qui n'est pas commun. J'avais le choix, et mon choix est tombé sur ce que chacun dédaigne. Ce n'est pas tant par intérêt que par inclination que j'ai signé le contrat. J'aime la servitude pour elle-même. Je n'ai pas besoin de me hausser sur les pointes, d'enfler la voix ; je puis être naturel, je suis à mon rang.

Voilà un habile homme, se disait Tontonne.

— On se fait bien vite à cette vie, reprit Landolet, d'un ton léger ; on rougissait de honte, la honte disparaît ; on blêmissait de rage, la rage se dissipe. Ne croyez pas qu'il faille beaucoup d'efforts. La voix prend bientôt un ton flûté, le geste devient caressant, le pas discret, l'œil n'a plus de regard, l'échine se déprime et reste à mi-chemin de la courbette. Rustaud vient quand on le siffle, quand on me sonne j'accours ; la niche vaut l'antichambre. Si j'écrasais un passsant, mon maître paierait l'amende.

Commander et obéir sont deux fardeaux; j'ai choisi la moindre charge.

— C'est très-sage, se disait Tontonne.

— Je suis affranchi de bien des devoirs, continuait



Landolet d'un air épanoui, les trônes flambent en place publique sans que je tisonne le feu; les bastilles s'écroulent sans que je donne mon coup de pioche. S'appartenir, cela a un côté brillant au premier aspect, je le recon-

— Au premier aspect seulement? demanda Tontonne.

— Sans doute. Regardez comme le corps s'accommode bien de ce genre d'existence! le teint est clair, le pouls bien réglé. On n'écrira jamais de poëme sur les douceurs de la servitude, je le prévois; ma foi tant pis, la France n'aura jamais alors de poëme national.

Tontonne riait de cette boutade, il eût tort de rire. Son cheval, effrayé par un tronc d'arbre renversé, se cabra et démonta le malheureux cavalier.

Ce fut un argument pour Landolet.

— Que vous disais-je, hasarda-t-il, en aidant Tontonne à s'épousseter. Pour se cabrer il n'est tel qu'un cheval de maître!

Patrice plaisanta son ami, ce qui ne pouvait qu'augmenter la mauvaise humeur du pauvre écuyer. Il n'était pas de dépit qui tint longtemps contre sa joyeuse nature; le pont de Compiègne sembla éveiller en lui un souvenir.

Ah s'écria-t-il, je me souviendrai toute ma vie de certaine nuit de Noël...

Patrice se rapprocha de son cousin, Landolet ouvrit les oreilles.

Tontonne s'affermit sur les étriers, et rejeta d'un air belliqueux son manteau sur l'épaule gauche.

Il y a bien dix ans de cela, dit-il; je revenais de Compiègne vers minuit. Il neigeait, le ciel était opaque et bas, le vent avait ce soir là des accents plaintifs. Tout en som-

meillant, je m'engageais dans la route que nons venons de quitter, lorsque deux cavaliers lancés à toute vitesse passèrent à mes côtés; de larges feutres cachaient leurs traits.

J'eus un pressentiment.

On parlait beaucoup alors de hardis coups de main récemment tentés! Je me dis que ces deux hommes, dehors par un tel temps, et à une telle heure, devaient avoir de sinistres projets. Leur tournure ne donnait que trop de motifs à mon appréhension.

Je mis mon cheval au galop, décidé que j'étais à ne pas les perdre de vue.

Bientôt il ne me fut plus possible de douter. Le plus grand des deux cavaliers regardait de tous côtés avec inquiétude, comme s'il eût craint d'être épié; son complice blasphêmait horriblement.

A l'entrée de Pierrefonds, ils ralentirent le pas de leurs chevaux, ils tournèrent la maison des bains, passèrent devant l'église, et prirent le chemin qui mène à Palesne.

Je les suivais toujours à distance; j'étais sans armes, je résolus cependant de m'opposer à leur criminel dessein.

Arrivés à la grille du château de Vert-Feuille, ils mirent pied à terre. L'un des bandits tira de sa poche un trousseau de fausses clefs; une d'elles s'adaptait à la serrure. La grille s'ouvrit, un boule-dogue s'élança les yeux

flamboyants, je détournai la tête avec horreur!... Un morceau de viande les débarrassa du terrible molosse.

Les malfaiteurs se dirigèrent vers l'habitation, ils franchirent le perron... la porte céda à leurs efforts... ils entrèrent. Je me glissai à leur suite.

Ils traversèrent un long vestibule, une grande pièce... Une porte leur barra le passage, un mince filet de lumière en liserait les gonds, de l'autre côté de cette porte reposaient sans défiance les maîtres du château.

Je jetai autour de moi un regard désespéré!... Une panoplie se dessinait vaguement dans une demie obscurité! Je m'emparai d'une hache à deux tranchants; je la brandis sur la tête d'un des misérables...

Tout à coup la porte s'ouvrit, et une joyeuse voix d'homme se fit entendre : Docteur! j'ai un fils! mais arrivez donc, j'ai cru que cet imbécile de Benoit était mort de peur en route.

Et Tontonne se renversa sur sa selle en riant.

Landolet respira.

Au passage des cavaliers, un paysan vêtu d'une mauvaise blouse de toile, demanda l'aumône : le malheureux était manchot.

Ah! tu t'adresses mal s'écria le jeune avocat. Je les connais ces aveugles qui aperçoivent les tricornes d'une demie lieue, ces perclus qui distancent les gendarmes à la course, et ces muets qui invectivent es passant quand

la recette a été mauvaise, garde tes momeries pour les gens crédules.

Et Tontonne donna de l'éperon.

Monsieur, dit le mendiant, j'ai eu le bras pris dans l'engrenage d'une machine à battre le blé.

L'ami, cria Tontonne, adresse-toi à plus naïf.

Monsieur, dit Landolet à Patrice, c'est Camus, l'ancien valet de ferme. C'est bien vrai ce qu'il dit là.



Le jeune homme donna une pièce de monnaie au mendiant.

Le soleil venait de se coucher.

Deux femmes, suivaient le même chemin que les trois cavaliers. L'une avait au plus dix-huit ans, l'autre trente ans environ.

— Voilà, dit Tontonne, deux belles filles que leur cœur embarrasse.

— Erreur, répondit Patrice, ce sont deux femmes peu habituées, je te l'assure, à courir les champs à pareille heure.

— Le goût semble leur en venir.

— Tu ne vois pas clair.

— Hum!

— Je vois, moi, que la peur les talonne.

— La solitude les effraie, je ne le nie point, je gage que ces deux pudiques colombes vont bien accueillir deux charmants cavaliers qui se nomment Maître Tontonne et son vertueux cousin Patrice.

— Tu vas faire quelque sottise.

Tontonne mit pied à terre et vint très-courtoisement saluer les deux femmes.

— Mesdemoiselles, dit-il, c'est vraiment pénible pour mon ami et pour moi, de vous voir suivre à pied le chemin que nous parcourons au doux trot de nos bonnes bêtes...

Les deux femmes ne répondirent pas, mais l'une d'elles tirait l'autre par le bras pour l'engager à presser le pas.

— S'il vous plaisait de monter en croupe, reprit Tontonne, en quelques temps de galop vous seriez au village voisin.

Il y eut un moment de silence, puis la plus jeune des deux femmes s'avança crânement en disant : Volontiers.

Tontonne lança un coup d'œil de triomphe à son ami.

La jeune fille aidée de Landolet, prit la place derrière Tontonne, et sa compagne s'installa sur le cheval de Patrice, non sans marmotter quelques phrases inintelligibles.

Tontonne se mit à causer avec son entrain et son sans façon ordinaires. Au bout de quelques minutes, il avait déjà fait beaucoup de chemin.

— A propos s'écria-t-il, comment vous appelez-vous?

— Annette.

— Hum! fit Tontonne, Annette... hum!... bast, Annette, soit... Décidément mademoiselle Annette, je vous enlève.

— Et mon consentement?

— Vous ne songez pas à me le refuser.

— Où m'emmenez-vous?

— A Paris. Aimez-vous les bals, les concerts, les théâtres?

— Avec passion.

— Pendant le jour je suis retenu au Palais, nous irons au bois le soir, le soir seulement.

— Hum! le soir seulement... hum!... bast le soir seulement, soit, dit la jeune fille, et elle riait.

— Je vous ferai voir du pays. Aimer est chose gaie, je vous fais grâce des soupirs et de l'air langoureux. Ne faisons pas d'excursion dans le bleu, la terre est assez

vaste pour y prendre nos ébats. J'ai la franchise d'avouer que tout ce qui n'est pas tout est moins que rien. En amour il faut arriver vite au but. J'aime fort notre situation pour faire une déclaration d'amour. Au début, l'animal va au pas, puis l'amoureux s'enhardit et la bête sollicitée par le genoux de son maître, prend le trot, puis pour effacer une dernière crainte, le cavalier devient pressant et le cheval prend le galop. Le tableau est-il de votre goût?

— Tout à fait.

— En vérité vous me plaisez infiniment. Est-ce que je ne vous déplais point?

— Vous m'amusez beaucoup. Mais serez-vous fidèle?

— Bah! les femmes aiment les conquérants, comment pourraient elles mal recevoir qui leur revient chargé de trophées. Quel hommage éclairé que celui de l'infidèle! Résister à la comparaisonn, c'est pour une femme d'esprit le seul triomphe enviable. Il est de bons écoliers qui font l'école buissonnière; voulant faire oublier leur incartade, ils n'ont que plus d'ardeur au retour. Si vous n'aimez plus assez pour pardonner, fermez la porte au coupable, mais laissez l'huis entrebaillé si la clémence vous sourit. D'ailleurs, vous avez pu butiner à droite, tandis qu'il grappillait à gauche! Ah! qu'il vous sera aisément fait remise du péché! S'attacher une ignorante, le beau miracle!

Patrice songeait à cette bonne vieille mère que pour la première fois il ne trouverait pas près de lui le lendemain au réveil.

— Au moins, êtes-vous discret, demanda mademoiselle Annette.

— Peuh ! fit Tontonne, une fille bien douée ne saurait prendre mal une indiscrétion qui la met en lumière. Une indiscrétion est une preuve d'amour ; si je garde le secret de mon bonheur, n'est-ce point que je reste maître de ma raison, je suis donc fort peu épris. Une femme ne tient-elle pas à son renom de beauté ! Pourquoi lui ferais-je tort de mon témoignage éclairé. L'amour d'une jolie femme ajoute à la réputation d'un homme ; celle qui sait bien aimer doit servir à la considération de celui qu'elle aime. Ne nous privons pas d'une plus-value qui nous est due. Ma maîtresse sait que mon bonheur serait double s'il était connu, et elle se tait, ce qui est dans son goût, moi je parle, ce qui est dans le mien. Elle n'a pensé qu'a elle-même en me demandant le secret, ce qui m'autorise à ne penser qu'à moi seul. Je refuse de monter par l'escalier dérobé. Cachez vos couronnes lauréat, soldat, mettez dans un coin votre épée d'honneur ! Non pas ! après la victoire, il est bien de chanter *te Deum*. Je n'ai pas assez de mérite pour dissimuler ce qui me donne bonne figure, ou ma conquête fait honneur à ma maîtresse et je ne puis lui déplaire en parlant, ou bien, elle

se soucie peu de son serviteur, et ce dédain efface en moi tout scrupule. Et puis cela est si bon de s'aimer au nez de gens qui nous jalousent. Posséder c'est déjà excellent, cela est exquis si la galerie enrage; c'est si doux de se sentir haï!

Mademoiselle Annette riait toujours.

— Cette dame, qui ne dit mot, l'emmènerons-nous? demanda Tontonne.

— Oh non! nous la laisserons ici près, et la jeune fille montrait du doigt un groupe de maisons à cinq cents mètres de là.

— Pensez-vous que nous trouverons une carriole dans le village?

— Je l'espère.

— Une carriole pour nous deux. Mon ami et son domestique nous retrouveront à Paris, les amoureux aiment le tête-à-tête, vous comprenez.



— Je comprends très-bien, dit mademoiselle Annette.

A cent pas des premières maisons, une voiture de maître croisa les cavaliers. D'un saut léger la jolie fille fût à terre.

— Mon père, mon père, dit-elle.

La voiture s'arrêta, un vieillard en descendit.

— Méchante enfant, s'écria-t-il, comme tu m'as inquiété!... seule avec ta gouvernante...

— Seule, non, mon père, nous avions bien peur... Ces messieurs ont offert de nous prendre en croupe, et, ma foi... nous avons accepté.

— Quelle folie, dit le père, moitié fâché, moitié souriant.

— Ah! remercie monsieur, dit la jeune fille, en désignant Tontonne, de sa délicate réserve et de ses soins respectueux.

Le vieillard s'approcha des deux jeunes gens.

— Lorsque vous passerez par ici, dit-il, rappelez-vous que la maison du colonel Thomas vous sera toujours ouverte.

Patrice et Tontonne s'inclinèrent, Tontonne rougit légèrement en touchant la main du vieux soldat.

Une minute après la voiture s'ébranla, et comme elle disparaissait au tournant de la route, Tontonne entendit distinctement le rire moqueur de mademoiselle Annette.

Les chevaux avaient fait huit lieues depuis leur dernier picotin.

L'appétit était venu aux deux amis. Landolet avait des tiraillements d'estomac depuis que ses maîtres se plaignaient de la faim.

Fort à propos les voyageurs aperçurent au bord de la route une enseigne d'aubergiste, se balançant au-dessus d'une maison assez propre. Sur le côté de ce modeste hôtel, un vieux hangar avait rang d'écurie.

Les deux cousins firent leur entrée dans une grande salle. Deux douzaines de paysans consommaient une soupe aux choux.

Le gîte avait vilain aspect. C'était de la misère de mauvaise mine. Plafonds enfumés, cloisons disjointes, tables branlantes et siéges boiteux.

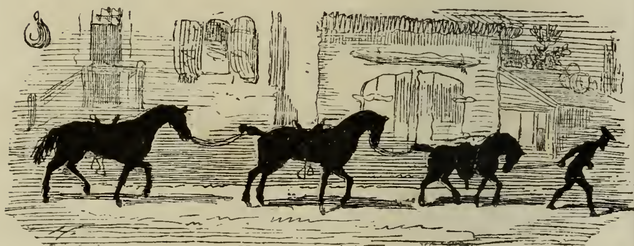
Il y avait là une femme jeune, jolie, une femme aux dents blanches et qui ne souriait jamais.

On y était pauvre dans cette maison et l'on y était triste.

Et très-certainement, si Tontonne n'avait pas été à jeun, il eut cherché les causes de cette tristesse et de cette pauvreté.

En un instant la maîtresse du lieu servit aux arrivants, sur une nappe de toile bise, une tranche de bœuf, du fromage bleu et un petit vin de pays qu'il n'était pas à propos de dédaigner.

Landolet s'était fait servir à dîner à la table des mangeurs de soupe aux choux; il s'efforçait de leur démontrer que la liberté est la plus grande misère de l'homme.





V

L'AUBERGE DU CHAT GOULU

Les jeunes gens montèrent à leur chambre.

Tontonne s'étendit sur son lit avec force soupirs de bien-être.

Patrice s'accouda sur la fenêtre et son œil se perdit dans l'immensité, son cœur battait violemment.

Salut, Paris, s'écria-t-il. L'homme qui te vient est un homme. Je sais haïr, je sais aimer; ma passion et ma colère ont le verbe haut. Je suis de ceux que l'on regarde et que l'on écoute. Je méprise l'à peu près juste et l'à peu près beau. Je marche vers l'aube. Je viens au devant de la pire des destinées. Nager contre le courant, voler contre le vent, c'est la vie des forts et des vaillants, ce sera la mienne. J'ai bon bras, cœur chaud, grand courage. Emploie-moi, prodigue-moi, sacrifie-moi, je partirai les mains vides. J'offre un homme et je ne demande rien en retour. J'interrogerai les masses; la cohue n'est pas la foule, je ne m'y tromperai pas. Je suis fier du sang de mes veines, tu le jugeras, en le voyant couler. Femmes vous me reconnaîtrez à mon visage pâle, au bruit de mon pas, à l'éclat de ma voix, au feu de mon regard!...

— Te coucheras-tu! s'écria Tontonne.

Patrice se jeta tout enfiévré sur son lit.

Vers deux heures, les jeunes gens furent éveillés par des cris de détresse. Tontonne ouvrit la porte de la chambre et l'hôtesse entra en criant : Sauvez-moi! sauvez-moi!

— Qu'y a-t-il? demanda Tontonne, assez mécontent d'être troublé dans son sommeil.

— Mon mari est ivre, quand il est ivre, il est jaloux, il veut me tuer!

— N'exagérons rien, dit Tontonne sans s'émouvoir.

— Il va me tuer sur l'heure.

— La! la!

— Il dit que je l'ai trompé, et que c'est mon dernier jour.

— Il dit que vous l'avez trompé?

— Il le dit.

— Dit-il vrai?

Un silence.

Tontonne huma l'air.

— Oh! oh! fit-il.

L'hôtesse s'était blottie dans un coin et sanglotait.

— Parce que j'ai eu des torts, faut-il que je meure, disait-elle en gémissant.

— Parce qu'il a été trompé par vous, faut-il qu'il ait les reins cassés pour vous. Et d'ailleurs vous en serez quitte avec une correction, qui fera dans le voisinage l'effet le plus moral. Voilà pour les maris un grand mois de sécurité. Vous lui avez gâté sa vie, à ce brave homme; pourquoi n'aurait-il pas son quart d'heure de soulagement.

Tontonne avait pris son parti de ne pas dormir et sa bonne humeur revenait.

On entendait l'hôte trébucher dans l'escalier; il proférait d'effroyables menaces.

— La jalousie de mon mari est plus forte que jamais,

dit la malheureuse, depuis la naissance de ma dernière fille.

— Eh! qu'y faire, dit Tontonne, il vous tuerait qu'il n'y aurait rien à dire, il aurait de ces raisons auxquelles je ne sais pas de réplique. Vous le chargez d'un enfant qui n'est pas de son sang, c'est une bouche de plus à nourrir; il vous tue c'est une bouche de moins.

L'hôtesse se tordait les bras et se lamentait.

Tontonne continua sur un ton aisé.

— C'est toujours le mari qui voit le dernier, ce qui



depuis longtemps est connu de tous. Oui, mais de loin en loin il se trouve un mari qui voit ce que chacun ignore, et ce mari-là prend la revanche des autres maris.

— Il est terrible quand il est ivre.

— C'est une raison de plus pour que je ne m'expose pas à sa colère.

Tontonne chercha l'approbation de son camarade de lit. Patrice semblait profondément endormi.

Tontonne reprit :

— Je sais bien que ce n'est pas plaisant un forcené qui rugit et menace, mais une femme d'humeur galante, ce n'est guère plus plaisant. S'il n'a pas le vin gai, vous n'avez pas la fantaisie heureuse.

Patrice voulut se taire, il n'en eut pas la force.

— Un homme de cœur doit protection à une femme, quelle que soit cette femme! s'écria-t-il.

— Lieu commun à l'usage des écoliers! riposta Tontonne, ce serait prendre le parti de la friponne contre le dupé. Comment! je priverais ce pauvre diable de meurtrir un peu ces joues rondes que d'autres lèvres ont caressées! Non pas. La femme est la compagne, le chien, l'ami de l'homme, ce qui n'empêche pas l'homme de tuer la femme qui le trompe et le chien qui le mord.

— Et mes pauvres enfants! exclama la femme.

— Ils ne sont pas à plaindre, dit Tontonne, quelques

braves gens les adopteront. Leur bonheur est assuré. La paternité surprend parfois le père, il s'attriste d'avoir une charge nouvelle, il s'effraie des devoirs qu'elle amène. Le père adoptif, lui, sollicite cette charge, recherche ces devoirs. Heureux l'orphelin ! c'est l'enfant le plus tendrement aimé.

Tontonne était décidément bien disposé ce soir-là.

On entendait l'hôte passer et repasser dans le corridor.

— Mourir à trente ans ! disait l'hôtesse éplorée.

— Tirez-vous de là comme vous pourrez ; après la douce nuit, la rude journée, c'est dans l'ordre. Quand vous quitteriez un peu brusquement la vie, où serait le mal ? le meilleur est pris.

La femme prêtait l'oreille avec angoisse.

L'hôte venait de s'éloigner en jurant.

— Quand mon mari m'aura inutilement cherchée dans toute la maison, il reviendra ici, et ce n'est pas cette porte qui l'empêchera d'entrer.

— Vous faites bien de me prévenir, ma bonne, dit Tontonne.

Et, prenant l'hôtesse par le bras, il la poussa dehors sans plus de façon, puis il se coucha, le nez du côté de la ruelle ; peu d'instants après, un ronflement sonore, formidable, continu, témoignait du calme de la conscience de Tontonne et du jeu magistral de ses poumons.

Vers quatre heures, le jeune avocat fut réveillé de nou-

veau. Il entendit au-dessus de sa tête des piétinements précipités. Tontonne se dressa sur son séant et ouvrit tout à fait les yeux.

Patrice n'était plus là.

Tontonne passa un vêtement à la hâte, se précipita hors de la chambre, franchit en deux bonds l'escalier et s'élança dans la pièce d'où partait le bruit.

Une chandelle à demi consumée fumait dans un coin, et jetait sa clarté rousse sur un terrifiant tableau.

L'hôte était affreux à voir. Son visage couperosé, ses yeux égarés par l'ivresse, sa bouche crispée par la colère, en faisaient un être d'une repoussante laideur. Sa chemise, déchirée, laissait voir une poitrine velue et des bras noueux.

L'hôte venait de terrasser Patrice d'un coup de poing; il se ruait sur lui quand Tontonne apparut. Tontonne repoussa le colosse. Patrice était évanoui ; sa tête avait heurté un banc, et le sang tachait son front.

Son ami n'eut pas le temps de lui porter secours, il se sentit enlevé et alla tomber à la renverse.

Tontonne entraîna l'homme dans sa chute.

Tontonne se sentit perdu.

Ses forces diminuaient sensiblement; le dégoût et l'horreur le saisirent... il n'espérait plus résister à l'horrible étreinte... tout allait être fini... Le genou de l'ivrogne pesait lourdement sur la poitrine de Tontonne; ses yeux

s'injectèrent, la mort lui apparut atroce, immédiate : il eut peur...

Tout à coup il lui sembla que la main qui le suffoquait se desserrait un peu.

— Je vais te tuer, mon beau monsieur, dit l'hôte en ricanant.

Tontonne sentit l'espoir revenir ; aussitôt il reprit son sang-froid.

— Ce serait assez niais, dit-il avec insouciance.

L'hercule suspendît son large poing au-dessus de la tête du jeune homme.

— Oui, assez niais, reprit celui-ci ; que je sorte de cette tannière maudite, que je raconte tout, et je ne manquerai pas de le faire, tu iras quelques mois en prison ; mais que tu me tues, on te coupera le cou.

L'homme gronda.

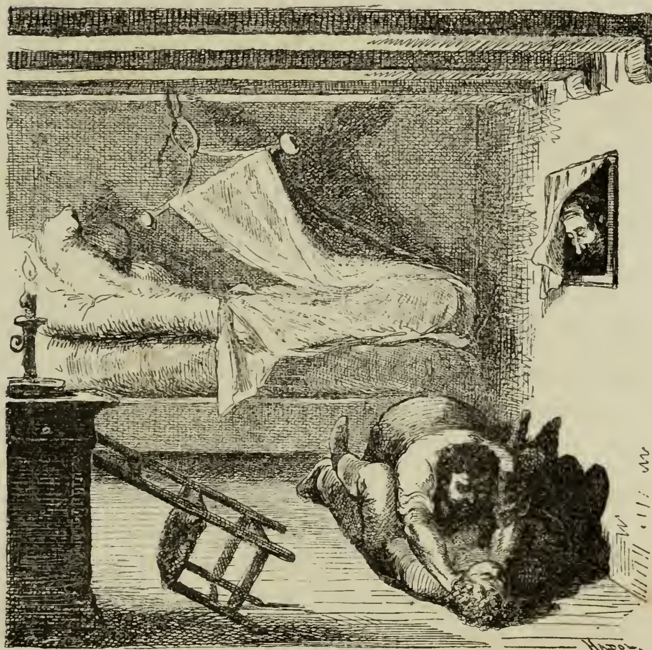
— Oui, on te coupera le cou. Où cacheras-tu mon corps ? Je suis bel homme ! Il te faudrait achever mon ami, et la première fois que tu battrais ta femme, c'est-à-dire la première fois que tu te soûlerais, c'est-à-dire demain, elle parlerait.

L'hôte rugit.

— Mais comprends donc ta sottise, reprit Tontonne tout-à-fait remis ; dès qu'une brute de ta sorte laisse à un homme comme moi le temps de se reconnaître, elle

est jouée. Eh, tiens ! tu te demandes à cette heure si la joie que te donnerait ma dernière grimace compenserait l'ennui causé par celle qu'il te faudrait faire le jour...

— Jurez-moi de vous taire, et...



— Tiens, tu ne me tutoies plus !...

— Jurez-moi de vous taire, et je vous lâche.

— Tu seras puni.

L'ivrogne vociféra.

— A moins que je ne t'étrangle ! dit-il.

— Surtout si tu m'étrangles.

L'homme hésitait, les vapeurs du vin se dissipaient peu à peu. Tontonne semblait aussi calme que s'il eût discuté au Palais une question de droit. Il était ainsi fait, qu'il trouvait la situation originale et y prenait goût.

— J'étais, dit-il, plus exposé dans mon lit : le baldaquin pouvait choir sur ma tête. Tu tiens à ta peau, ce qui sauve la mienne.

Tontonne jouait l'assurance, mais il dut reconnaître que les mains de l'hôte lui serraient le cou désagréablement et que si lui, Tontonne, ne se décidait pas sur l'heure à promettre le silence, force lui serait de le garder éternellement. Tous les moyens de se tirer d'affaire étant épuisés, il promit de ne pas dénoncer l'hôte, et l'hôte le lâcha.

Patrice avait repris connaissance. Tontonne confia le blessé aux soins de l'hôtesse, s'habilla, et, tout guilleret, il sortit. Peu d'instants après, il rentra, se frottant les mains et la mine épanouie. Deux gendarmes lui servaient d'escorte.......

(Le jour du jugement, l'hôte répondit au président quelques mots sans suite, et c'est à peine s'il comprit qu'il était condamné à trois mois de prison.)

Patrice se rétablit rapidement.

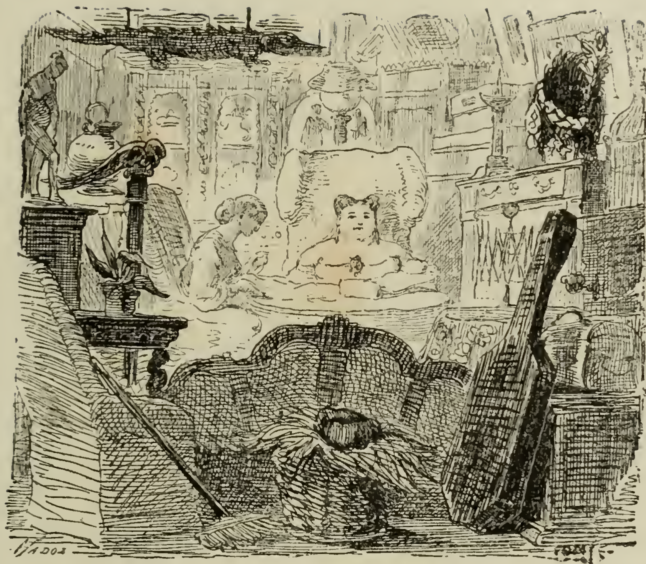
Trois jours après cette nuit agitée, les deux cousins et Landolet quittèrent l'auberge.

Landolet avait juré n'avoir pas entendu la sanglante rixe. La vérité est que s'il obéissait à son maître au premier mot, au premier signe, jamais il ne devançait les ordres.

Tontonne murmurait.

—Nous n'avons pas sauvé cette coquine, disait-il, d'une correction bien méritée du reste. Nous sommes tous les deux endoloris. L'homme va en prison. Il ne battra pas sa femme, il est vrai, mais pendant ce temps-là, elle ne mangera que du pain sec et ne boira que de l'eau claire. Nous lui avons rendu un bien joli service !





VI

L'HOTEL DE LA CLOCHE D'ARGENT

Les voyageurs arrivèrent à Paris vers midi.

Tontonne habitait d'ordinaire rue de la Monnaie, mais jugeant que le logis semblerait piètre à son ami, il conduisit Patrice rue Saint-Honoré, à l'hôtel de la *Cloche d'Argent*, dont la réputation était bien établie.

Une servante introduisit les jeunes gens dans une grande pièce au rez-de-chaussée. L'ameublement avait le plus bizarre aspect. Les meubles de tous les styles et les meubles sans style y étaient entassés sans symétrie. Un voltaire bleu de ciel et une bergère en damas rouge étaient côte à côte. Sur la cheminée, *Sapho* privée de sa lyre; *Estelle* sans bouquet et *Némorin* sans houlette sur un buffet; enfin, sur une armoire, *Cupidon* qui avait perdu son bandeau, et *Vénus*, ceinture dénouée.

Appendus à la muraille, on remarquait une mauvaise copie de la *Femme adultère*, de Signol, faisant pendant aux amours de *Phrosine* et de *Mélidore*, et, relégués dans un coin obscur, une *Permission de dix heures*, un *Convoi du pauvre*, assez peu appréciés pour l'heure. Le cuivre argenté, le zinc doré resplendissaient hier encore, mais le soleil gouailleur avait passé sur ce luxe indigent.

Devant une table chargée de rideaux, deux femmes étaient assises. Madame Lélia Fayoulle, la maîtresse d'hôtel, avait une quarantaine d'années. C'était une grosse commère, large encolure et mine réjouie. Une jeune fille était près d'elle.

Madame Fayoulle avait vu entrer dans la cour trois hommes de bonne mine, et elle augura bien de cette visite.

— Ces messieurs veulent un appartement complet? J'ai justement ce que ces messieurs désirent : deux

chambres à coucher, salon, salle à manger, cabinets de travail, antichambre, le tout bien clair, bien aéré, bien...

— Cela coûtera ? demanda Tontonne.

— L'exposition est excellente, au nord, il est vrai, mais c'est plutôt un avantage qu'un inconvénient : l'hiver la maison est bien chauffée, et l'été on craint le soleil. Vos fenêtres donnent sur la cour, il faut le dire, mais ces messieurs arrivent de la province, ils ne pouvaient trouver mieux : ils ne seront pas importunés par les bruits de la rue. L'appartement est au troisième étage, c'est un peu haut, sans doute, mais l'air est plus pur et la vue est superbe ; la tenture...

— Total ? interrompit Tontonne.

— Cinq cents francs par mois.

— Aïe !

— Cinq cents francs au bas chiffre.

— Et les vivres ?

— Ces messieurs seront servis à la carte. Le chef est le fameux Laridon, l'ancien cuisinier d'un monarque étranger ; vous le verrez à l'œuvre.

— Et la cave ?

— Bien garnie, toute voûtée, talc et salpêtre.

— Vins de manant et cave de prince !

La jeune fille paraissait étrangère à tout ce qui se disait. Patrice l'observait avec surprise.

Madame Lélia Fayoulle s'en aperçut.

— Ah ! dit-elle, c'est ma fille, elle est sourde et muette.

Patrice fit un geste de compassion.

L'hôtesse continua :

— C'est le meilleur quartier de Paris pour la jeunesse; les jeunes gens aiment à s'amuser, c'est bien naturel; ces messieurs pourront rentrer aussi tard qu'il leur plaira; leur logement est très-commode; il y a un petit escalier particulier, ajouta-t-elle avec un sourire.

Les deux hommes se retirèrent.

Madame Lélia Fayoulle, ex-première danseuse du théâtre de Toulouse, avait été autrefois adorée. Au-dessus de sa psyché, on pouvait voir les couronnes dues à la munificence des abonnés. Sur l'une d'elles on lisait ce madrigal emprunté à un grand poëte : « A vos pieds, à vos ailes. » Sur une autre reçue un jour de rentrée : « A l'infidèle. »

La sylphide, au plus fort de ses triomphes, se laissa enlever par un boyard. Elle suivit le Russe en Russie. Deux ans après, le boyard, qu'un rond de jambe avait séduit, fut charmé par une roulade, et la belle Lélia se trouva seule avec une petite Moscovite sur les bras. Qu'importe ! La danseuse n'avait-elle pas son art, son public? Elle accourt ; son retour est annoncé à grand bruit. Elle apparaît ; des bravos enthousiastes l'accueil-

lent, elle est plus séduisante que jamais, mais sa beauté s'est, hélas, épanouie. L'orchestre prélude, Lélia veut s'élancer... Ses pieds semblent fixés au sol... Elle arrondit les bras, tend le jarret, se dresse sur ses pointes... Ses jambes fléchissent!... Elle essaie une pirouette... Le vertige la saisit. Elle fait un dernier effort... Le plancher gémit sous son poids... Lélia comprend tout... Elle jette un cri et s'évanouit.

La jeune femme quitta la danse pour la comédie, mais elle ne put jamais apprendre un rôle de cinquante lignes. Après bien des tentatives vaines, Lélia dut abandonner « Thalie » comme elle avait renoncé à « Terpsichore. »



C'est alors que son cœur parla pour le beau Fayoulle, ex-ténor de province. L'infortuné avait eu l'imprudence d'exposer sa chère per-

sonne à l'air vif du matin; il avait perdu la voix à jamais. Le chanteur enroué et la danseuse poussive se rencontrèrent; leur malheur commun les rapprocha. Ils s'unirent par des liens indissolubles. — Parole d'honneur!

Ah! c'est que le beau Fayoulle avait porté la toque à plumes, l'élégant pourpoint et la culotte gris-perle avec une aisance rare. Il avait bien le sourire un peu niais, ce bellâtre; mais ses dents étaient si blanches!

Et puis on citait des traits si plaisants de ce bel esprit!

On racontait qu'un jour l'irrévérencieux Lindor, tournant le dos au balcon de Rosine, avait chanté sa *dive* romance sous la loge de la femme du sous-préfet.

Comment ne pas adorer un tel homme!

Une autre fois, il avait eu, charmante audace, l'effronterie de donner toute une soirée à *Lucie* le nom de Zélie, Zélie la femme du banquier allemand.

Comment résister à ces insolences de haut goût!

Lélia vendit ses bijoux; l'émeraude, le saphir, le diamant et les perles furent échangés contre de beaux billets de banque. La danseuse paya les dettes du chanteur, vint à Paris avec son époux, et bientôt s'installa dans le pavillon de la *Cloche d'Argent*.

Pendant quelque temps tout alla bien. Puis le ténor changea de façons. Souvent il passait la nuit dehors

et rentrait aviné. Il restait quelquefois trois ou quatre jours loin de chez lui. Enfin on ne le vit plus qu'appelé par un pressant besoin d'argent. La danseuse, que l'embonpoint avait rendue à la vertu, payait chèrement les entrechats de son bel âge. Elle était encore belle, mais la graisse l'avait envahie; son menton même, son menton mignon, ce qu'elle avait eu jadis de plus séduisant après sa bouche mignarde, ce menton charmant était noyé dans la pâte ferme et dans la chair lisse.



C'est aux côtés de cette femme que la Muette avait vécu.

Elle avait les traits fins, le galbe du visage très-pur. Son teint était pâle, légèrement plombé même ; son œil bleu-foncé un peu creux, mais d'un éclat extraordinaire. Un ineffable parfum d'innocence s'exhalait de la jeune fille : nul désir n'aurait pu monter jusqu'à elle sans s'épurer.

L'être avili éveillait en son esprit une pitié telle que le dégoût s'effaçait. Ne pas être bon, ne pas aimer le bien, quelle disgrâce! Se dégrader, quelle infortune! Et le mépris laissait une place à la compassion. Elle ne parlait pas, mais d'un regard, d'un geste elle suppléait

à la parole. Elle n'entendait pas; la partie de la pensée livrée à tous, lui échappait, mais la pensée intime lui était connue. Elle avait une sorte de double vue qui ne la trompait jamais.

La jeune fille, vivait dans ce bas lieu. Qu'importe! Elle avait grandi les yeux au ciel.

PATRICE A MADAME BERRIEL

« Mère,

» Il se peut que les voyages forment la jeunesse; ils l'attristent aussi. J'ai bien heureusement le meilleur compagnon qui soit, le plus paradoxal des rhéteurs à longue haleine. Tontonne n'est pas moins fou que notre cher Don Quichotte, mais sa folie est tout autre. On ne le dupe pas, il se dupe. Il prendrait, et de bonne foi, à l'heure de leur venir en aide, des hommes en péril pour des moulins à vent, et passerait tranquillement son chemin. Le héros de la Manche offrait le secours de son bras à qui n'en avait que faire; Tontonne, lui, le refuse à qui en a grand besoin. Il est brave, et non égoïste; mais jamais il ne juge le danger imminent pour autrui, ni que l'heure soit venue de donner de sa personne. Pour Tontonne, elles sont fardées les joues de vingt ans, elles sont peintes les jeunes lèvres. Ce n'est pas le cœur qui est malade,

c'est le cerveau. Tontonne est fou, non pas avec des gestes étranges et des yeux hagards, c'est la folie vulgaire; mais il est bien fou, je te l'assure. Il n'est pas avare et ne fait cependant jamais la charité; il voit de faux pauvres sous toutes les guenilles. Tontonne divague avec un aplomb qui me trouble. Sa joie est de me démontrer que je me suis laissé émouvoir par une fanfaronnade; il me bat quand j'ai deux fois raison : ce qui m'irrite. Ai-je ce que tu appelais un bon mouvement, je le dissimule de crainte d'être raillé. Tontonne n'a pas vendu son âme. il s'en est débarrassé.

Je t'aime. PATRICE.

LES TABLETTES DE LA MUETTE

On me comble de caresses, chacun s'ingénie à m'indemniser; je n'ai que faire qu'on se lamente sur mon infortune. On ne veut pas me laisser oublier. Je voudrais être aimée; lorsque personne ne les essuie, nos larmes creusent des sillons.

Aimer, c'est la vie utilisée, la félicité permise obtenue.

On m'obsède, on me prodigue les demandes indiscrètes, on voudrait lire dans ma pensée. Je suis un sujet curieux... Oh!

Je ne hais pas les gens heureux; je les fuis.

Je voudrais avoir quelqu'un à protéger, je saurais consoler : la douleur m'est familière.

Être mon amie, c'est se dévouer. On ne peut être mon amie sans sacrifice. Je ne veux pas d'amie.

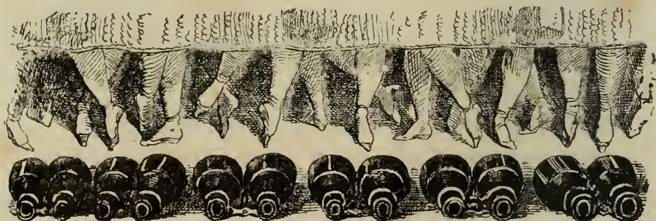
Je ne lirai plus; les livres intruisent. Ce sont toujours des femmes pour lesquelles on se dévoue, d'admirables mères, des amants héroïques. J'y vois dépeints le charme de la voix de l'être aimé, les douces sensations que donne la musique... C'est cruel.

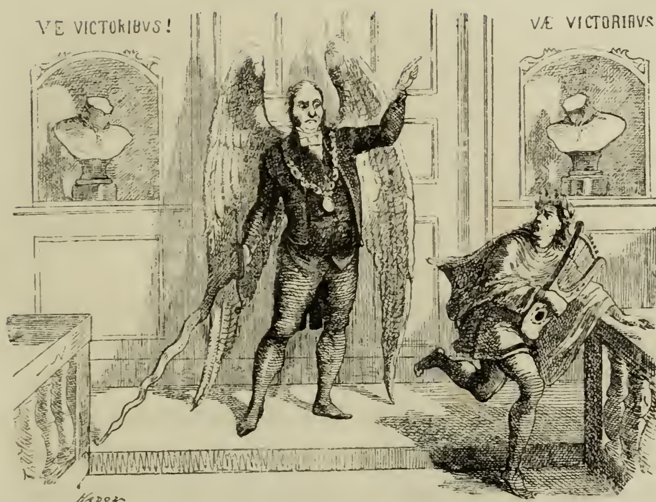
Je ne puis distraire les enfants : ils veulent qu'on leur parle... Je ne les aime pas, ils sont méchants, ils sont ingrats, les enfants... les enfants des autres.

J'envie le sort des femmes les plus éprouvées ; elles souffrent dans cette vie, mais elles vivent; elles souffrent par amour, mais elles ont été aimées.

Dieu ne m'a pas donné d'instincts mauvais, de bas penchants; dès l'âge de raison, j'aimais le bien, tout naturellement, sans conseil, sans exemple... Dieu est juste.

Dieu a permis à mes yeux de s'ouvrir, à mon cœur de ressentir vivement... Dieu est bon.





VII

L'ASILE

Le lendemain soir Tontonne, secondé par Landolet, endossa des vêtements de gala.

— Tu n'es pas encore en toilette, s'écria-t-il en paradant devant Patrice.

— Comment?

— Je ne t'ai donc pas dit?

— Pas dit, quoi?

— Tu fais ce soir ton entrée dans le monde; allons, habille-toi.

Une demi-heure après, Patrice et son cousin quittèrent l'hôtel. Vers neuf heures leur voiture s'engagea dans l'avenue des Champs-Élysées.

— Mon petit, dit Tontonne d'un ton protecteur, le salon de madame Urbain est une des curiosités de Paris, il n'a pas son pareil, on y courtise la mauvaise fortune. C'est le refuge des âmes en peine; les vaincus sont sur le pavois, et les battus ont fière mine. Les heureux du jour sont rigoureusement bannis. Le succès ferme la porte de cette maison hospitalière aux gloires tombées. C'est n'en point vouloir franchir le seuil que de se présenter lauriers au front. Un échec suffit pour vous faire bien recevoir, mais les favoris ce sont les hommes les plus maltraités du sort. Tous les partis et toutes les écoles ont là des représentants : l'infortune est un lien. Celui qui se présente montre ses meurtrissures, on ne lui demande rien de plus. — Qui vive? — Vainqueur. — Au large! — Qui vive? — Vaincu. — Ami. — Dans ce coin ignoré il n'est pas de jour où l'on ne fasse le procès du juge, où l'on ne réhabilite le condamné. La maîtresse du logis est chrétienne, mais si elle prie son Dieu avec ferveur, c'est qu'il a été cloué sur la croix.

La voiture venait d'entrer rue Lord-Byron. On était arrivé.

Patrice et Tontonne furent introduits.

Madame Urbain était une femme de trente-cinq ans.



« née à Varsovie de mère suédoise et de père espagnol. »

Tontonne présenta son cousin.

Patrice supporta très-bien le regard de madame Urbain.

L'introducteur comprit que son cousin était le bie venu.

La belle Suédoise sourit.

— Maître Tontonne n'aura pas manqué de vous prévenir, dit-elle, que vous ne trouveriez ici que des anges avec une aile cassée, des victimes, des martyrs...

— Madame... hasarda Patrice

— Quelle calomnie ! fit Tontonne d'un ton hypocrite.

— Que mon foyer était l'asile des âmes errantes, le refuge des cœurs blessés...

— Pouvez-vous croire ! s'écria Tontonne.

— Il y a bien un peu de vérité dans ces méchants propos, dit madame Urbain ; mais si maître Tontonne n'a pas ajouté que l'on n'a pas ici le dépit morose ; s'il n'a pas dit que la jeunesse et la belle humeur y sont bien accueillies, c'est un faux ami.

Patrice baisa la belle main qu'on lui tendait.

— Je veux moi-même, reprit madame Urbain, vous dire quels sont ces hommes qui nous entourent. Maître Tontonne se chargerait de ce soin et je crois prudent, dans leur intérêt, de prendre les devants.

Celui qui est accoudé sur le balcon est un révolutionnaire fameux ; voyez, il regarde le ciel avec une curiosité d'enfant : il a eu si peu de temps pour le contempler ! Il a quitté la prison il y a quelques jours ; dans quelques jours il y rentrera. La terre libre est pour cet homme de

lutte un préau où il peut errer en attendant l'appel du geôlier. Il vit sans ambition personnelle; il rêve à de nouvelles évolutions vers l'idéal; il veut toujours aller plus loin, toujours aller plus haut. Au jour du jugement, parfois dédaigneux et superbe, il ne lui plaît pas de disputer sa tête à ses juges. Parfois aussi il veut bien se défendre, et sa défense est une attaque passionnée. Aucune épreuve ne lui a été épargnée. Il a été publiquement accusé d'infamie : c'est Joseph qui cette fois a vendu ses frères! a-t-il été dit : le coup fût douloureux; aussi voyez cet œil vitreux, ce corps chétif.... Ce songeur aurait dû naître au lendemain de la création; l'homme le gêne dans ses plans; depuis bien des siècles les méchants et les ignorants sont à la besogne, la tâche est lourde. Le jour de l'œuvre lumineuse rêvée par le penseur aura fatalement une veille sanglante.

— La la! fit Tontonne, qu'y a-t-il de positif dans tout cela? Votre conspirateur n'a pas même de disciples, il mourra tout entier. L'idéal! l'idéal! quel est l'homme raisonnable qui croit aux grandes enjambées? Peut-on faire qu'il n'y ait pas plus d'un coucher de soleil entre avant-hier et après demain? Il se peut que les cendres soient un puissant engrais; néanmoins, je laisserai ce monsieur appeler sans moi de tous ses vœux l'incendie. Il veut le bonheur de l'humanité. Hum! c'est le lord Seymour des mascarades politiques.

Madame Urbain haussa légèrement les épaules.

— Pauvre grand homme ! dit Patrice d'une voix émue.

La Suédoise entraîna le jeune homme d'un autre côté de l'appartement, pour fuir le persifflage de Tontonne.

— Regardez celui-là, dit-elle en désignant un vieillard, c'est un grand musicien, un maître symphoniste; il a la profondeur et l'étendue, il faut l'exécution grandiose à son œuvre magistral. Il veut peindre les grandes choses qu'il voit, faire éprouver ses sensations. La foule ne le suit pas. Il sent que ses efforts sont vains, qu'il n'est pas l'homme de ces hommes-là, ce Français que la poétique Allemagne réclame comme un des siens. Et chaque jour, son sourire devient plus amer, chaque jour son front s'assombrit et se penche. L'heure de la réparation ne sonnera jamais, mais l'instant de la délivrance est proche...

Madame Urbain parlait avec feu. Patrice se sentit entraîné.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, si je n'étais retenu par je ne sais quelle sotte timidité, comme je serais heureux de lui exprimer tout mon respect et toute ma sympathie !

Tontonne s'était rapproché de Patrice.

— Ce que madame ne te dit pas, c'est qu'il est mortellement ennuyeux. La galerie a le droit, je pense, de choisir ce qui lui plaît. Le premier devoir du musicien est de servir les auditeurs à leur goût. Il y a outrecuidance

à un seul de vouloir obstinément amener à son sentiment des gens qui ne cessent de montrer des sentiments tout différents. Il s'entête après vingt tentatives avortées; tant pis pour lui.

Madame Urbain était habituée aux brusques façons de Tontonne. Patrice, lui, supportait moins bien les boutades de son ami ; il se contint à grand'peine.

La belle Suédoise était allée recevoir de nouveaux venus.

Tontonne attira Patrice dans une embrasure de fenêtre.

— Tiens, dit-il au jeune homme, voilà mon favori; regarde ce petit homme au visage mobile : c'était il y a peu de temps encore le roi de la Bohème financière; on lui a jeté tant de pierres qu'il a buté contre l'une d'elles. Il s'est vite relevé, mais il faut croire qu'il n'était plus en tenue présentable. Il dit être le truchement de la Providence. Ses millions n'étaient pas les millions du premier juif venu, mais des millions hardis, intelligents, patriotiques. Il faisait la guerre aux écus, une guerre de conquête. Hier c'était un dieu, non Jupiter peut-être, mais Mercure tout au moins. Il est tombé, voilà qui est certain. Ceux qui se sont enrichis grâce à lui se réjouissent; ceux qu'il a entraînés dans sa chute se désolent. C'est naturel ; mais que la galerie reste neutre. Ce siècle n'a pas à faire le dédaigneux, il s'est refusé le droit de condamner au nom de la morale publique ; il n'a pas à connaître

de cette question-là. Veux-tu que je te présente à ce grand homme d'hier?

Patrice fit un geste plein de froideur.

— A ton aise.

M. Salvatore Pitta, annonça un valet.

Un homme d'une quarantaine d'années entra. Il était de haute taille, ses traits étaient réguliers, ses yeux profonds et doux.

Il s'inclina devant madame Urbain.

— J'ai eu dans ma famille, lui dit-il gravement, un héros, deux artistes de génie et un divin poëte; moi je ne suis rien, j'ai fait de mon amour pour vous le douloureux emploi de toute ma vie, un seul désir dans une seule pensée. Je ne suis rien, mais j'ai sur le bord du Tibre un palais de marbre où sont les plus beaux Giorgione qu'il y ait.

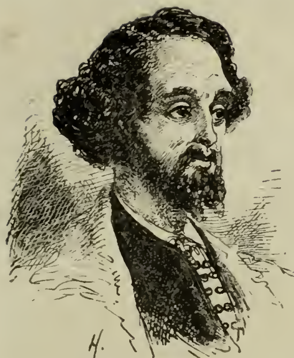
Le Romain prononça ces derniers mots d'une voix à peine intelligible.

La belle Suédoise répondit :

— Je vais vous attrister, je mourrai veuve Urbain; cela dit, donnez-moi la main et ne me privez pas d'un ami sûr.

— Je partirai dans trois jours pour Rome.

— Encore partir quand vous savez que votre départ me peine! Regardez-moi, je suis presque une vieille femme. C'est un remords que vous me donnez quand



vous dites : Tous les miens se sont illustrés, seul j'ai vécu dans l'ombre, et cela parce que je vous ai aimée. Voyez les hommes dont je m'entoure, chacun d'eux a été douloureusement éprouvé. Mais, je vous le jure, la plus cuisante douleur est celle que je cache au fond de mon cœur.

Salvatore Pitta pâlit.

— Vous aimez ? dit-il.

— Non, dit-elle.

Madame Urbain reprit avec abandon.

— Vous m'aimez avec vos souvenirs ; l'absence entretient vos illusions. Il y a entre nous un point de ressemblance : restez si vous êtes malheureux. Et comme vous êtes un homme, vous vous direz qu'il faut oublier et vous oublierez.

— Oublier ! dit-il. Ma vie était préparée, ma quiétude était grande, j'avais tout prévu, tout, excepté la venue de ce vieillard qui vous a emmenée triomphant.

— Mon ami !

— Oui, j'ai essayé d'oublier ; soldat, j'étais sans peur, mais aussi sans élan. J'ai écrit dix préfaces et pas un

livre. Ma vie politique s'est bornée à une profession de foi. J'ai été plus loin : deux fois j'ai fait publier mes bans. J'avais bien pensé à me pendre à votre cordon de sonnette...

— Salvatore...

— J'ai changé d'avis, le cordon casserait.

— Quel lugubre jeu!

— Le palais des Pitta est désert et mon cœur est morne. Dans ma famille, c'est fatal l'opiniâtreté des regrets ; on ne connaît pas le renoncement, on s'absorbe dans une passion, jusqu'à la mort, jusqu'à en mourir.

Madame Urbain était vivement agitée.

— Restez, ami, dit-elle, et bientôt vous retrouverez le calme. Pour vous autres hommes à imagination ardente il est un remède souverain, la réalité.

La belle Suédoise avait pris une des mains de Salvatore Pitta. Le Romain se dégagea doucement.

— Je partirai demain, dit-il d'une voix légèrement altérée. Adieu, madame.

Il s'inclina, se dirigea vers la porte et disparut.

A cet instant on annonçait un nouvel arrivant.

— Eh tiens! dit Tontonne à Patrice, c'est un acteur lapidé que je te présente. Les friands d'horreurs et les gourmands de sang versé se rappellent peut-être encore qu'il existe, mais il faut bien croire que les directeurs de théâtre ne s'en souviennent plus. Adieu roi Léar, adieu



Othello, Hamlet adieu! Il paraît qu'il savait distinguer un pourpoint François Ier d'un justaucorps Henri III, ce qui n'est pas commun. Personne ne parlait comme lui, ne marchait comme lui, ne faisait des gestes comme lui. C'est sa condamnation. Il y avait bien un groupe de jeunes hommes qui acclamaient cet acteur ; la foule n'a pas fait chorus, et j'ai fait comme elle. Je me tiens toujours du côté de la majorité ; le bon sens m'y oblige. L'homme est sujet à erreur, mais il est sage de penser que si dix-neuf individus sur vingt sont mécontents, il est à propos d'emboucher le sifflet.

Patrice savait très-bien que les imbéciles étant en majorité, la brutale raison du nombre est sans valeur aucune; aussi l'argument de Tontonne fit-il peu d'impression sur son esprit.

— Cet autre, reprit Tontonne, est un statuaire aimé de Vénus, il a débuté par un chef-d'œuvre. Il a montré à nos yeux ravis, la luxure dans tout l'éclat d'une éblouissante nudité. Aux regards de tous il l'a exposée seins frémissants, yeux demi-clos, lèvres entr'ouvertes. L'aspic que la divinité femme approche de son flanc à des faux airs du serpent de la Génèse : ce n'est pas la mort qu'elle attend, c'est l'amour; la foule qui s'est ruée autour d'elle ne s'y est pas trompée. L'artiste a eu son heure de génie, mais il a montré son ignorance du cœur humain. Il fallait découvrir le visage, puis les bras, puis la gorge,

laisser la foule haletante, et enfin, à l'heure propice, arracher le dernier voile.

Patrice fit un geste de dégoût.

Tontonne reprit :

— Celui-là c'est l'auteur dramatique le plus discuté qui existe. Cet écrivain est de ceux qui croient qu'il faut être bossu pour avoir de l'esprit. Ce qui passionnait fait sourire, peu lui importe, il veut continuer l'achevé. Les leçons se succèdent sans l'éclairer, il attend que le silence se fasse et il reprend la parole. Il ne se lasse pas de plaider une cause perdue, devant des gens lassés de l'écouter. C'est là le dernier romantique. C'est l'Échanson du Poëte-Roi et il a bu dans la coupe d'or. En l'honneur du maître suis-je tenu d'acclamer le serviteur ? Je le trouve fluet cet Atlas de seconde main. Puisque nos sifflets sont plus doux à son orgueil de puritain martyr que nos bravos indignement prodigués, donnons-lui la récompense qu'il ambitionne et qu'il mérite.

— J'ajouterai quelques mots, dit madame Urbain ; cet écrivain a conservé le souci de sa dignité, son indépendance d'esprit et l'ardent amour de l'art libre.

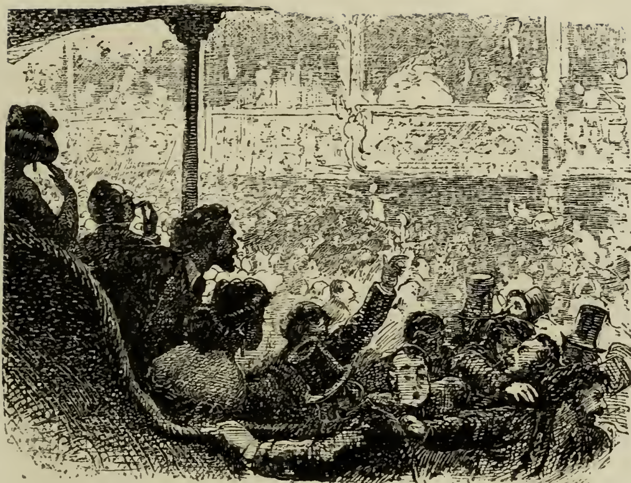
Tontonne se récria.

— Je ne reconnais à personne le droit de nous imposer des lubies. L'immobilité sera une force alors seulement que l'entêtement sera une vertu.

Patrice songeait.

Onze heures sonnèrent. Les deux amis prirent congé de madame Urbain, et s'en revinrent à pied à leur hôtel.





VIII

LA BATAILLE

Tontonne passait au Palais une partie de ses journées. Patrice, lui, lisait, beaucoup écoutait et rêvait. Il avait l'honnêteté altière et farouche; il ne pouvait laisser sous ses yeux se commettre une vilenie; un abus de pouvoir le mettait hors de lui. Et ce n'était pas tant là le résultat de ses réflexions que l'inclination spontanée de sa droite na-

ture. Il allait vers le bien comme l'enfant va vers le sein de sa mère. Sa qualité première était la naïveté; il ressentait fortement et ne cherchait pas à déduire les causes de ses vives sensations. Pour la majorité des hommes, il y a l'honneur des corporations, des cercles, de la famille, mais Patrice étendait à toute l'humanité une solidarité rigoureuse. Quand un homme se parjurait, Patrice rougissait de honte comme si l'infamie eût été faite en commun. Lorsqu'un lâche ne demandait pas raison de la dernière des insultes, Patrice blêmissait de rage comme s'il eût été lui-même souffleté. Toutes les fois qu'un homme se dégradait, Patrice se sentait atteint dans sa dignité d'homme. Il s'abandonnait sans réserve à son premier mouvement, il avait l'étourderie héroïque. Sa haine pour les vendus et les fourbes vivement s'exhalait. Il ne voulait pas que l'on fût triomphateur abject, sans qu'il en coûtât une rougeur au front. Et la colère faisait étinceler ses yeux, trembler sa voix; son geste devenait insultant, sa parole méprisante, hautaine. Il entrait surtout en fureur contre ces habiles ameutant la foule avide de hautes vérités par un boniment à effet, et qui, une fois maîtres de l'attention de tous, montrent le derrière de leurs chausses pour tout noble spectacle. Patrice ne voulait céder à aucun la joie de jeter à bas de leurs tréteaux ces bouffons qui se croient de grands hommes s'ils font recette.

— C'est beau, un grand caractère! s'écriait Patrice.

— C'est beau, un grand esprit, disait Tontonne. S'attaquer seulement à celui qu'on peut vaincre; abattre sans s'exposer à être abattu; moissonner les épis à cause du grain et ménager les moissonneurs à cause de leur faux; respecter la pâture des vautours; connaître tous les jeux et jouer tous les joueurs, voilà le grand esprit. Il suffit d'étudier notre épine dorsale pour voir que Dieu consent à la courbette. Je le dis tout net; vienne l'orage et je me mettrai à l'abri. Je ne brave pas le tonnerre, je ne puis rendre coup pour coup.

Un jour Patrice rentra tout effaré.

— Je t'emmène ce soir au théâtre, dit-il à Tontonne.

— A quel propos?

— Une première représentation, on compte sur un scandale.

— La pièce est mauvaise, n'allons pas la voir.

— Ce n'est pas cela.

— La pièce est bonne, il n'y aura donc pas de scandale, ne nous dérangeons point.

— Tu n'y es pas; les jeunes gens croyaient en l'auteur de la pièce nouvelle. Trompés dans leur attente, ils veulent élever la voix...

Tontonne haussa les épaules.

— Et pour voir donner cette leçon, nous allons précipiter notre dîner d'une façon déplorable?

— Peut-être serons-nous parmi les donneurs de leçon, dit Patrice fièrement.

Tontonne fit la grimace,

— Ne compte pas sur moi, dit-il.

Vers six heures Patrice se mit en route.

Tontonne avait dit « ne compte pas sur moi, » ce qui n'empêcha pas Patrice d'entendre bientôt son ami qui criait : — Ne marche pas si vite, si tu veux que je te rejoigne.

— Tu vas dans cette échauffourée, dit Tontonne; je me suis informé, il y a des risques sérieux à courir, je t'en préviens.



— C'est ce qui m'attire.

—Peux-tu chercher une telle aubaine !

— On n'est pas maître de ces choses-là.

— On est toujours maître de ne pas faire de sottise, riposta Tontonne.

Le démenti ne

se fit pas attendre. Le jeune avocat fut heurté par un passant. Tontonne était mal disposé.

— Ah çà ! dit-il d'une voix rogue, êtes vous donc aveugle?

Une voix bien triste répondit avec douceur :

— Oui, monsieur.

Tontonne se retourna, il avait devant lui un grand jeune homme, aux beaux yeux sans regard. Tontonne changea de couleur, se troubla visiblement, balbutia quelques mots d'excuses, et pressa le pas. Il ne chercha plus à reprendre la discussion interrompue par cet incident.

Lorsque les jeunes gens arrivèrent sur la place du théâtre, des groupes compacts y étaient déjà amassés. Les épithètes menaçantes et railleuses se croisaient et se répondaient.

Entre tous ces hommes, la plupart inconnus les uns des autres, il y avait un accord tacite. Les premiers arrivés serraient la main des derniers arrivants comme pour les remercier d'être venus.

Les portes du théâtre s'ouvrirent enfin; en peu d'instants la salle fut pleine. Patrice était parvenu à se glisser au parterre. Tontonne occupait une place dans une loge de la deuxième galerie.

— En voilà encore un plaisant métier que celui d'auteur dramatique! se disait Tontonne. Le mari surprend-il sa

femme en flagrant délit d'adultère. — Qu'il tue l'amant, dit le spectateur sanguin. — Qu'il tue l'amant et la femme aussi, s'écrie le bilieux. — Qu'il pardonne, dit le lymphatique. — Le moyen de les contenter tous! Je crois jusqu'ici que la vraie critique d'une mauvaise pièce, c'est une pièce meilleure... Les journalistes sont à leur poste... Je les entends déjà : « Fermez les yeux, ceci ne vaut rien; ouvrez les oreilles, cela est passable. » Qu'ils aillent au diable et vive la piquette, si elle me désaltère. Servir frais, voilà l'important.

Les éclats de rire et les appellations ironiques précédèrent le lever du rideau. La représentation commença. Dès les premières scènes les quolibets partaient de tous les côtés de la salle. Les acteurs étaient troublés, interdits. D'abord Patrice resta muet, puis il se laissa griser par l'exemple.

L'entr'acte arriva. Tontonne apostropha son ami.

— Oh! oh! les beaux vainqueurs! cinq cents contre un : c'est un haut fait dont il faut être fier; la victoire vous restera, je le prédis.

— La brutalité a du bon, dit Patrice, le cri porte loin.

— Assez de dédain, dit Tontonne. Dans le royaume des idées les faits sont rois. Vous comptez sans l'homme; le vêtement que vous lui taillez, sans prendre mesure, n'est pas du tout ce qui lui agrée. Vous le voulez habillé de lin et ceint de lumière. Je vois les carnassiers faire

le procès des carnivores, et cela m'amuse. Ce qui me fait rire, c'est que tu t'associes, toi fervent chrétien, à ceux qui flagellent un des leurs au nom de cette révolution qui a renversé les autels et fait des pièces de cent sous avec le Christ en croix. Je te le dis, on frappe au nom de la révolution.

— On frappe au nom de la morale.

Tontonne répliqua :

— Les hommes tiennent de la terre, dont tous sont sortis, et du ciel, où iront quelques-uns. N'exagérons rien, pas même la vertu. Demander à un être qui est un composé d'esprit et de matière, de lumière et d'ombre, le désintéressement, l'héroïsme, c'est méconnaître son essence ; il a un cœur, mais il a un ventre aussi. La perfection de l'homme, c'est l'équilibre. Qu'il ne soit ni à plat ventre ni dans les nuages, c'est tout ce que l'on peut exiger de lui : le héros est une anomalie brillante, l'homme pur un phénomène curieux. Un général après dix victoires subit une défaite, c'est toujours un grand capitaine ; aussi est-elle vertueuse, à mon sens, la femme qui faillit après maints assauts vaillamment repoussés. Cela m'est fort égal que l'on vilipende ce garçon cependant ; s'il n'a pas l'âme haute, il a la langue souple et agile ; on pourrait mieux parler, mais *blaguer* mieux, non pas. Forger des épées de combat et affiler des cure-dents, c'est faire acte de bon citoyen : le souper tient dans

la vie autant de place que la bataille. Je suis de l'avis de Heine, chaque peuple a sa grandeur. Sparte est la terre des héros, mais c'est en Souabe qu'on fait les meilleures andouilles. Le patriotisme du prévenu n'a pas l'inflexibilité que vous rêvez. Eh! pourquoi rêvez-vous?

A cet instant on levait le rideau; les jeunes gens se séparèrent.

Déjà le premier acte avait soulevé bien des clameurs; mais dès lors le tumulte alla croissant. En vain les amis de l'écrivain attaqué redoublaient de zèle.

Madame Urbain, cachée dans le fond d'une loge, suivait avec curiosité tous les détails de cette scène tumultueuse. Elle voyait, non sans inquiétude, l'attitude provocante du filleul de Tabar.

La haute taille du jeune homme, sa tête pâle, non pas blême, le faisaient remarquer de tous. Le hasard avait placé Patrice au centre d'un groupe favorable à l'auteur; peu lui importait, il portait en souriant le poids des regards irrités.

Il venait de faire entendre un sifflement aigu, quand une main se posa sur son épaule. Patrice tourna la tête, il avait en face de lui un homme de trente-cinq ans environ.

— Monsieur, lui dit cet homme d'une voix calme, savez-vous bien pourquoi vous sifflez?

Patrice rougit, mais se remettant aussitôt :

— Monsieur, dit-il sur le même ton, combien cela rapporte-t-il d'applaudir ?

Cette demande était à peine faite qu'on entendit le bruit d'un soufflet ; on vit Patrice s'élancer sur son voisin et le terrasser ; ce fut le signal d'un mouvement général.

Tontonne accourut ; son ami et quelques-uns des étudiants les plus batailleurs étaient entre des gens de police ; on conduisit les interrupteurs au poste.

Les domestiques de madame Urbain portèrent leur maîtresse à demi évanouie jusqu'à sa voiture.

Patrice se jeta dans les bras de Tontonne ; sa parole était entrecoupée : — Nous avons eu le temps d'échanger nos cartes... Je lui enverrai des témoins, nous nous battrons.



Tontonne prit la carte et lut : Closmesnil, rue de Lille, 2 bis.

Sur la demande de l'auteur, adversaire généreux, les jeunes gens furent mis en liberté. La représentation n'était pas encore

terminée et du dehors on entendait les cris et les sifflets.

— Qu'est-ce que tout cela ? demanda un passant.

— Un homme qu'on exécute, répondit Patrice.

Le jeune homme était vivement surexcité ; les émotions de cette soirée avaient eu une grande influence sur sa nature nerveuse. Il marchait si précipitamment que Tontonne avait quelque peine à le suivre. Ils traversaient la Seine lorsque Patrice s'arrêta et prêta l'oreille ; il saisit le bras de son compagnon.

— Quelqu'un se noie ! s'écria-t-il en s'élançant vers le parapet.

— Quelque poutre qui a roulé dans l'eau, fit Tontonne.

— Il m'a semblé entendre un cri d'angoisse.

— Erreur, les rives sont désertes, il n'y a pas eu violence faite ; même au cas où tu aurais deviné juste, nous n'aurions qu'à passer notre chemin. Si c'était un être quelconque, et il n'en est rien, ce serait une brute chargée de vin, qui se serait sottement laissée choir. Ce pourrait bien être aussi un homme las de la vie et qui s'en débarrasse ; à son aise ! Il se jette à l'eau, et la trouvant froide, il crie à l'aide ! Devrai-je m'exposer pour sauver cette vie qu'il sacrifiait tout à l'heure et qu'il veut conserver maintenant ? Je suis d'avis que l'on doit attendre une grande nécessité pour se jeter à l'eau l'hiver et au feu dans toutes les saisons. L'air est froid, la berge

escarpée, l'herbe friande. C'est pour toi un ravissement d'aller au devant de la mort : elle a bon air à distance ; je l'ai vue de près, elle est lugubre. Un homme de vingt ans va à la mort comme à un rendez-vous d'amour : il lui semble changer de maîtresse. Le linceul a du bon, on peut se draper dans un suaire, cela n'est pas banal. Il ne me plaît pas à moi de songer que j'ai depuis quinze ans médité sur toutes choses, pour qu'on me retrouve un jour décomposé, immonde, dans le limon, parce qu'il a plu à un goinfre de se soûler ou à un niais d'avoir des idées sombres. Et puis attenter au libre arbitre est contre mes principes. Si c'est un homme qui se suicide, il m'est démontré qu'il a une somme de maux au-dessus de ses forces. Il se tue en connaissance de cause, et je l'obligerais à vivre quand j'ignore les sérieuses raisons qui le déterminent à en finir ! S'il se tue par désespoir amoureux, ferai-je qu'il soit aimé? Non. S'il ne peut vivre sans fortune et qu'il soit ruiné, lui rendrai-je son argent? Pas davantage. Ai-je bien le droit de décider qu'il est bien que ce malheureux rôtisse à petit feu? dois-je le rejeter sur le bûcher par bonté d'âme? D'ailleurs tout est calme, il est évident que...

Tontonne fut interrompu par un bruit sourd : Patrice venait de s'élancer de la berge.

Le jeune avocat fit entendre un formidable juron. A sept ou huit mètres du bord on voyait distinctement

Patrice. Il soutenait un homme évanoui et s'efforçait de couper le courant.

Tontonne était excellent nageur, il ne songea cependant pas un seul moment à se jeter à l'eau. Il furetait de tous côtés, derrière les tas de pierres, sous l'arche du pont; tout à coup il jeta un cri de joie, il venait de découvrir une des grandes perches qui servent aux mari-



niers pour amarrer. Il était temps. Patrice commençait à défaillir, et l'idée ne lui était même pas venue d'essayer de se sauver seul. La perche que Tontonne lui tendait était trop courte, mais, grâce à un dernier effort, il parvint à la saisir et à s'y cramponner.

Tontonne fit un geste de surprise :

— M. Salvatore Pitta! s'écria-t-il.

C'était lui en effet. Les deux cousins le transportèrent chez un pharmacien voisin. Après une demi-heure de soins, le Romain reprit connaissance. —C'est quelque poutre qui a roulé dans l'eau, dit Patrice en imitant l'accent de Tontonne. —Eh! riposta celui-ci, j'ai jugé suivant les probabilités ; ce qui est était improbable ; j'aurais donc été dans mon tort si j'avais dit la vérité.

— Voilà votre sauveur, dit Patrice en montrant son ami, il ne s'est pas mouillé les semelles, mais c'est à lui que vous devez la vie.

Au petit jour les jeunes gens accompagnés de Salvatore rentrèrent à l'Hôtel de la *Cloche d'argent*. La chambre de la Muette était éclairée. Debout derrière ses rideaux, la jeune fille avait veillé toute la nuit.





IX

TONTONNE AMI

Dès dix heures du matin, Patrice voulait que Tontonne se rendît rue de Lille.

— Tu n'as donc pas changé d'avis? dit le jeune avocat.

— Certes, non.

— Réflechis un peu cependant. La question n'est pas de savoir si le duel est ou non une chose absurde : le monde a jugé le duel inévitable dans plus d'un cas. Il reste seulement à bien s'assurer si ton honneur est entaché ; s'il t'est démontré qu'il n'en est rien, tu ne te battras certainement pas pour le bon plaisir de la galerie. A mon sens, tu peux très-bien rester en paix. N'as-tu point lavé l'affront sur l'heure ?

— Va chez les témoins.

— J'y vais. Mais songe bien à ceci. Tu demandes le paiement d'une prétendue dette, lorsque tu t'es par toi-même dûment payé comptant. Tu l'as plus d'à moitié étranglé, ce monsieur ; veux-tu donc l'achever ? S'il ne t'avait pas été retiré des mains, c'en était fait de lui ! Que veux-tu de plus ? Tout comme un autre, je n'aimerais pas à garder un soufflet sur l'oreille ; mais si j'avais pu amplement prendre ma revanche, je me tiendrais pour satisfait.

— Le temps presse.

— Je pars. Mais écoute ceci. Tu assommes les gens avant de te mesurer avec eux, c'est fort habile. Ton adversaire est tout endolori, c'est le coup de grâce que tu lui vas donner. Résumons la situation. Ce monsieur te dit un mot malsonnant, tu ripostes par une injure ; il te donne un soufflet, tu lui administres nombre de

coups de poings. Si l'un de vous deux doit réclamer une réparation, ce n'est pas toi, j'en réponds.

— L'heure se passe.

— Je sors. Mais en somme, il me plairait assez de te voir prendre en considération mon avis en cette affaire. Il est un fait qui donne du poids à mes objections : je ne suis pas un poltron, et tu le sais bien. Dans un cas semblable je ne me battrais pas, sois-en sûr, et je trouve assez curieux que tu juges mon honneur de meilleure composition que le tien propre. Le jour où je déciderai qu'il est bon de mettre l'épée à la main, je ne ferai pas sur le terrain plus mauvaise figure que quiconque, toi compris.

— Eh ! je le sais bien.

— Mais alors, pourquoi....

— Ne voudrais-tu point me servir de témoin?

— Tontonne découragé se mit en route.

Vers midi, Salvatore et Tontonne frappaient à la porte du n° 2 bis de la rue de Lille. Ils furent aussitôt introduits.

Deux hommes les attendaient, le poëte Phaël et le joli Camille, l'artiste millionnaire. Camille avait vingt-huit ans et paraissait vingt ans à peine; visage blanc et rose sans un poil de barbe, les cheveux bouclés, les mains blanches, l'œil bleu, la voix aigre, la taille fine ; l'esprit subtil, quintessencié. Il était frivole,



babillard, curieux, indiscret. Et comme il avait les nerfs d'une femme, la tournure d'une femme, cet homme-là, ses camarades d'atelier n'épargnaient pas les sarcasmes au jeune peintre de *nature morte*. Mongard le statuaire avait parié que c'était une femme, et Mongard avait perdu : il est vrai que Backer le paysagiste avait parié que c'était un homme, et il n'avait pas gagné, disait-on.

Le poëte Phaël était un matérialiste repenti, mais sujet aux rechutes. Il se croyait assez fort pour hanter sans souillure la crapule. Dans les bras d'une courtisane, il invoquait la muse, il abandonnait son corps et restait maître de son esprit.

Ses meilleurs *lamento* avaient été écrits sur les genoux de la belle Fossette ; ses plus touchantes élégies étaient tachées de vin de Johanisberg. Dans un joyeux repas les

rimes sombres fleurissaient d'elles-mêmes sur ses lèvres. Lorsque sa bonne humeur faisait place à la plus complète mélancolie, c'est alors que l'inspiration le visitait. Phaël avait un crêpe à son luth... Quand il enfourchait « Pégase », le noble animal était caparaçonné de noir. Son funèbre cavalier ne le faisait s'abreuver qu'aux eaux du Styx et de l'Achéron. Phaël avait quarante ans, une tête puissante sur un corps grêle. Une barbe noire bouclée, une barbe de Pharaon, s'étageait sur le large menton du poëte.

— Messieurs, dit Tontonne, nous ne venons pas demander des excuses, elles ne nous satisferaient point. Veuillez seulement nous dire si le jour de demain vous conviendrait pour une rencontre, si vous n'avez rien à objecter contre le bois de Satory comme lieu de combat, si l'heure de neuf heures vous agrée, si vous apporterez des épées ou si vous préférez que nous nous chargions de ce soin.

— L'épée n'est point familière à Closmesnil, dit Phaël; ne vous semble-t-il point que le pistolet, en rendant les chances égales...

Camille approuva de la tête.

— Rendre les chances égales, dit Tontonne, vous n'y pensez pas. M. Closmesnil tire d'une façon convenable le pistolet sans doute.



Patrice est assez habile, il est vrai. Nous aurions quelques chances de loger une balle dans la tête de votre ami, mais il se pourrait fort bien qu'il fût non moins heureux que nous-même.

Phaël et Camille dirent en duo :

— Il me semble...

— Il me semble à moi, reprit Tontonne, qu'il n'est pas juste que l'offenseur et l'offensé courent les mêmes risques. Autant que possible nous devons assurer une réparation à notre ami ; notre devoir est donc d'assurer une estafilade au vôtre. M. Closmesnil n'est pas un adroit tireur, cela me fait grand plaisir; vous n'exigerez point que je lui porte intérêt. Je dois tout faire pour qu'il lui arrive malheur, et je suis aise de voir que les choses se présentent bien.

Phaël et Camille échangèrent un regard plein de surprise ; la folie de Tontonne n'était pas réjouissante toujours.

Salvatore Pitta faisait, de confiance, un geste d'acquiescement.

Tontonne reprit.

— Je suis un témoin précieux, c'est moi le plus dangereux adversaire de M. Closmesnil. Lorsque Patrice s'escrimera, je l'assisterai les bras croisés; mais j'aurai bien gagné de prendre du repos. Ma besogne est plus délicate que la sienne. Je dispose tout pour une bonne fin,

je lui mets l'épée à la main, il n'a plus qu'à allonger le bras... un... deux... et tout est fini.

Camille eut un frisson.

Tontonne continua :

— Le plaignant doit avoir plus beau jeu que le prévenu. Il ne serait pas juste que Patrice ait eu le soufflet pour lui et qu'il eût la poitrine trouée en plus. Et puis sur le terrain il n'y a pas de force aux armes, c'est l'avis général.

— Le partagez-vous?

— Franchement non; mais ces messieurs se battront au premier sang.

— Ce premier sang peut venir du cœur, dit Phaël.

Tontonne ne jugea pas à propos de relever l'objection.

— Patrice me désavouerait, dit-il, s'il m'entendait. Quant à moi, je n'ai jamais eu un droit sans en user, un avantage sans l'utiliser; nous avons le choix des armes...

— Nous ne le nions pas.

— Patrice tire bien l'épée, il a le jarret solide, le poignet vigoureux : nous choisissons l'épée.

— Mais c'est un assassinat! dit Camille.

— La la! peut-on méconnaître ainsi la valeur des mots! L'affaire sera moins tragique. Nous avons l'avantage d'avoir le soufflet pour nous; il est sage que nous en tirions profit.

— Cela n'est pas sérieux, dit Phaël.

— Très-sérieux. Je ne doute pas que M. Closmesnil ne soit un galant homme, quoiqu'un peu vif : je serais même très-fâché s'il était mortellement blessé, mais j'arriverais peut-être à en prendre mon parti ; et si Patrice était tué, je ne me consolerais jamais.

— Nous ne pouvons accepter pour notre ami un duel dans de telles conditions, dit Camille.

— Alors vous refusez de nous donner satisfaction ?

— La rencontre n'est pas possible.

— Je vais donc dire à Patrice...

Phaël se leva :

— Dites à M. Patrice que M. Closmesnil sera demain à ses ordres.

Tontonne et Salvator Pitta s'inclinèrent et sortirent.

Un quart d'heure après, le jeune avocat entrait dans la chambre de son cousin.

— Prends ton chapeau et suis-moi, lui dit-il.

— Tu me diras...

— C'est inutile.

Patrice s'habituait aux brusques manières de son ami. Il le suivit.

— A propos, dit Tontonne, c'est entendu, tu te bats demain à l'épée avec le monsieur au soufflet ; il avait donné plein pouvoir à ses témoins, nous avons été d'accord tout de suite ; ce paraît être un homme charmant

Patrice fit une légère grimace.

Tontonne s'arrêta devant une petite maison à un étage. Sur la porte principale était accroché un tableau représentant deux gentilshommes poudrés qui ferraillaient dans un bois, la nuit, à la lueur d'une torche. Les jeunes gens entrèrent dans une grande pièce. Une dizaine d'hommes prenaient leçon.

Montédos, le maître d'armes, s'approcha des deux amis; son air était plein de dignité.

— Ce garçon-là, lui dit Tontonne, va demain sur le terrain, il désire se faire la main ce soir et vous demander quelques conseils.

Montédos sourit.

— Vous avez fait longtemps des armes? demanda-il à Patrice.

— J'ai deux ans de salle.

— Et vous tirez?

— Passablement.

Montédos sourit de nouveau.

— Nous verrons bien, dit-il.

Patrice se revêtit d'un plastron, ajusta un masque, prit un gant et des sandales.

Montédos alla décrocher une épée de combat, réservée pour ces sortes de répétitions; il la donna au jeune homme.

Patrice avait un jeu très-élégant. Il se découvrait avec

une audace souvent heureuse, il tentait témérairement les coups les plus aventureux.

Montédos ricana.

— Il faut oublier tout cela, dit-il.

— Comment! oublier tout cela? répéta Patrice piqué.

Montédos prit une pose à effet, propre à la démonstration.

— Sur le terrain vous n'avez que deux coups à faire, et je vais vous les enseigner.

Montédos fit un battement, baissa le poignet et se fendit.

Patrice avait été touché au côté.

— Et d'un, dit le maître d'armes.

Ils se remirent en garde.

Montédos fit un coup droit que para Patrice. Montédos resta fendu; son épée décrivit un demi-cercle autour du coude du jeune homme et vint le toucher au ventre.

— Et de deux, dit le maître d'armes. Exécutez ce soir vingt fois ces deux petits coups-là, et quand vous les aurez bien dans la main, vous ne manquerez pas votre homme. Sur le terrain je ne connais qu'une chose, tirer dans le bas.

— Tirer dans le bas! répéta Patrice stupéfait.

Tontonne jugea qu'il était temps d'intervenir.

— Eh! sans doute, dit-il; si tu t'attendris à l'avance sur

le sort de ton adversaire, la rencontre ne sera pas dramatique. N'as-tu pas à cœur de le punir de son insolence? on t'en donne le moyen, que te faut-il de plus? Et d'ailleurs les coups que l'on te démontre ne sont pas en dehors des règles. Il faut que le sang coule, le tien ou le sien : choisis.

Patrice ne répondit pas; il s'habilla à la hâte, paya le célèbre Montédos et sortit. Tontonne le suivit sans se donner la peine de cacher sa violente colère.

PATRICE A MADAME BERRIEL

« Mère,

» Je me demande si je n'ai pas été envers toi toujours bien indifférent, bien froid. Est-ce qu'on leur dit que l'on les aime, à ces chères mères? elles passent leur vie à souffler sur nos bons instincts pour les aviver et sur nos mauvais penchants pour les éteindre. Un jour on les perd et l'on reste hébété de désespoir. Je me rappelle que tu me disais : Dieu a voué avec sagesse la femme aux douleurs de l'enfantement, et si elle n'était pas accablée par la souffrance, la vue du premier enfant à l'avance chéri tuerait la jeune mère.

» Je ne pense pas t'avoir donné de vifs sujets de chagrin. J'interroge mes souvenirs... Un jour, j'avais un peu de fièvre, tu m'avais défendu d'aller patiner sur l'étang.

Alors, tout en colère, je suis entré dans ta chambre... et j'ai cassé cette tasse en porcelaine bleue émaillée, un cadeau de grand-père... Ah pardon! en voyant tes larmes je perdis la tête, je me fis horreur. Javais bien envie de faire un trou dans la glace ou bien... de me jeter à ton cou et de tout avouer; je n'ai pas osé... j'ai craint ton air de douloureux reproche. J'avais douze ans déjà.

» Et ces pauvres Pascal, tes vieux amis, ce brave homme tout simple et cette bonne femme si aimante! Je ne me lassais pas de railler leurs manières, leur figure; et comme cela t'attristait! Un soir tu les retins à diner, ce qui était rare et les rendait tout fiers, et voilà que je refuse de descendre de ma chambre; tu viens me prier de m'asseoir à leur table, mais tu me pries en vain. Je réponds d'un ton léger : « Je suis fatigué, je vais me coucher. » Cela dut bien te chagriner! Et j'avais quinze ans. Pardon!

» Maintenant que j'ai tout dit, bien tout dit, je me sens plus à l'aise.

» Adieu, mère,

» PATRICE. »

PATRICE AU DOCTEUR TABAR

« Je me bats demain.

» Adieu, ami,

» PATRICE. »

LETTRE DE MAITRE TONTONNE A UNE FEMME INCONNUE QUI LUI DEMANDAIT CONSEIL SUR UN POINT DÉLICAT

« Madame,

» Un autre homme que votre mari vous aime et vous aimez un autre homme que votre mari, voilà la situation. Vous vous sentez en péril, vous criez à l'aide, c'est fort beau. Je ne sais si vous vous rendrez, mais je vois qu'avant de vous rendre vous épuiserez les moyens de défense ; dès lors l'honneur est sauf : céder à la force n'est pas un crime. « Fuir l'ennemi ? » Hum ! ce serait avouer combien on le redoute. « Avertir le mari ? » Euh ! se serait confesser votre faiblesse. Vous avez eu tort de compter sur mon assistance. Le dragon de la fable avait une aversion pour les pommes, lui ; mais moi je me reconnais impropre à monter la garde autour de votre vertu. Parlons nettement. Ma tolérance est connue. Si vous vous adressez à maître Tontonne, ce n'est pas, je l'imagine, pour que la rigueur vous soit conseillée. Si vous demandez à un goulu ce qu'il pense de l'abstinence, c'est que sa réponse prévue ne vous effraie point. Le meilleur moyen qui me soit offert d'esquiver l'affront de n'être point écouté, c'est de vous servir à votre goût. Nous savons qu'il est parfois honnête d'être malheureux, qu'il

est bien de fermer les oreilles et de se boucher les yeux; tous les deux nous n'ignorons pas qu'il est plus doux de n'en rien faire. A des signes certains, je vois que la grandeur d'âme vous fait défaut. Je pourrais vous dire : Soyez austère, c'est sublime; mais une femme ne fait pas plus un grand acte de vertu quand on l'en prie, qu'un artiste ne crée un chef-d'œuvre lorsqu'on l'y invite. Votre lettre est celle d'un soldat à la veille d'un combat dont il n'augure rien de bon pour sa renommée. Il m'est démontré que vous ne pouvez pas vivre sans amour, et comme il n'est pas en mon pouvoir de vous faire aimer votre mari, je dois me décider à vous laisser aimer quelque autre homme. De cette heure vous lui appartenez à cet homme-là, le sacrifice est consommé, à une formalité près. Il me reste la pauvre ressource de déprécier l'amour, ses pompes et ses œuvres, mais je ne m'adresse pas à une écolière. Si la truffe sentait le moisi, peu importerait qu'elle fût indigeste. D'ailleurs, si refuser est plus vertueux, accorder est plus humain. Prenez cet amant, et il y aura un malheureux; il y en aura deux si vous ne le prenez pas. Vous êtes promise à la chute. Puisque vous devez tromper votre mari, que ce soit avec un être adoré. Plus tard, vous vous adresseriez à moins digne de vous, et peu satisfaite d'une première épreuve, vous en tenteriez une nouvelle, puis une autre, jusqu'à découverte de l'idéal rêvé. Je veux vous épargner ces allées et venues.

Tâtez donc d'un amant, et sur l'heure. Si vous devez vous en réjouir, vous ne pouvez trop vous hâter, et si le regret doit suivre, il restera plus de temps au repentir.

» Agréez, etc.

» TONTONNE. »





X

LE DUEL

A sept heures du matin, Patrice et ses deux témoins traversaient la cour de l'hôtel. Landolet suivait son maître avec les épées roulées dans une pièce d'étoffe.

Les quatre hommes passèrent près de la Muette et la sa-

luèrent, mais elle ne parut pas les voir. Elle monta à sa chambre, s'assit près de la fenêtre et attendit.

Landolet avait pris place sur le siége.

— Ah! s'écriait-il joyeusement, le maître doit conserver sa dignité, il est en vue, il doit se faire trouer la peau quand son honneur est entamé. Cela me réjouit de voir ces deux privilégiés se transpercer. Je ne leur porte pas envie : je n'aime pas les priviléges. Pour que le soufflet rougisse ma joue, il faut qu'il soit appliqué par une main vigoureuse. Comme on agit bien mieux chez mes pareils ! soufflet pour soufflet, et tout est dit. Si l'on peut donner quelques coups de poing en plus, c'est parfait. Encore faut-il ne pas se faire pocher les yeux : les maîtres craignent que les bleus ne soient mis à leur compte. Comment M. Patrice passerait-il sa mauvaise humeur si je n'étais pas là? Un autre baisserait le dos; je me rebiffe, moi, et monsieur est content. Nous n'avons pas d'honneur à garder, nous autres. L'habit qui porte l'empreinte de la botte n'est pas fait pour être percé par une balle ou par la pointe d'une épée. La livrée est une étiquette de marchandise avariée.

A une lieue de Versailles, Tontonne dit à Salvatore Pitta :

— Patrice et moi nous allons nous rendre à pied au lieu du rendez-vous, cela nous donnera de l'élasticité

aux membres. Faites-moi le plaisir d'aller chercher mon ami le docteur Perrier, il est prévenu, il vous attend.

Landolet fit prendre à la voiture le chemin indiqué par Tontonne.

Les deux amis restèrent seuls. Ils marchèrent quelques instants côte à côte, sans échanger une parole. Patrice était grave; Tontonne, lui, sifflotait un air d'opéra. Comme les jeunes gens arrivaient à l'angle d'un mur qu'ils longeaient depuis quelques minutes, ils aperçurent à cinq cents pas d'eux une jeune paysanne aux prises avec un homme en blouse; elle se débattait de toutes ses forces en faisant entendre des cris de détresse. Patrice allait courir à son secours; Tontonne le saisit par le bras et le retint fortement.

— Ah! s'écria-t-il, naïf qui croit que cette belle fille est aux abois! mais si la poursuite cessait, la gazelle irait à la chasse au chasseur. Les hommes aiment ce manége; on les sert à souhait.

— A moi! criait la jeune fille.

— Si tu ne me lâches pas, dit Patrice...

Tontonne ne lâcha pas et continua :

— Un soupçon de colère, et voilà l'heureux vainqueur qui se gaudit de sa difficile victoire. Refuser, c'est encore le meilleur moyen d'accorder.

— Mais c'est indigne de laisser cette enfant à la merci de ce butor!

— Bast! elle pleure, elle se fâche, bravo! l'amant fait ses plus chères délices de ces plaintes et de ces pleurs. La femme qui le repousse l'attire, celle qui le chasse l'appelle. Elle demande grâce et ne veut pas de merci. Il faut qu'il me conquière, dit la fillette; se donner, fi donc! se laisser prendre, à la bonne heure!

A ce moment la jeune fille parvint à se dégager et prit sa course à travers bois; l'homme la suivait de près, il gagnait du terrain. La paysanne les cheveux dénoués fuyait sans détourner la tête; bientôt les forces lui manquèrent. Elle tomba au pied d'un arbre en poussant un dernier cri, mais si plaintif, si douloureux que Patrice repoussa Tontonne.

L'homme avait à la main un bâton ferré, il le brandit d'un air menaçant, puis, changeant de résolution, il prit un petit sentier et disparut.

Lorsque Patrice arriva près de la jeune fille, elle était évanouie; il lui lava les tempes avec l'eau fraîche d'un ruisseau. Tontonne avait rejoint son ami. La paysanne ouvrit bientôt les yeux et regarda avec terreur autour d'elle; mais la présence des deux jeunes gens la rassura. La petite leur baisait la main, les appelait ses sauveurs et pleurait toutes ses larmes. Tontonne ne disait mot; cette reconnaissance qu'il sentait ne pas mériter le gênait un peu.

L'homme qui avait voulu violenter la jolie fille était

un mauvais sujet du village voisin, un ivrogne qu'elle avait refusé d'épouser, et qui lui gardait rancune.

Une voiture de jardinier passa sur la route.

— Est-ce bien toi, la Marcelle ? dit une voix rude et affectueuse.

— Oui, père Nouguet.

— Comme tu es pâle !

Et voilà que de la voiture descendent le père et la mère Nouguet, la fille et les trois fils Nouguet.

On entoure la Marcelle.

La petite raconte que sans ces deux honnêtes jeunes gens, elle aurait été victime de la brutalité d'un mauvais garnement.

Les actions de grâces commencèrent.

Tontonne, qui perdait contenance, se hâta de rappeler à Patrice qu'on les attendait à heure dite. Les deux hommes se remirent en route, accompagnés par les bénédictions de la jeune Marcelle et de toute la famille Nouguet.

Salvatore Pitta et le docteur, Closmesnil et ses deux témoins, étaient depuis quelque temps déjà au rendez-vous. Ils entrèrent sous bois. Tontonne guida la petite troupe vers une clairière.

Closmesnil et Patrice mirent habit bas.

—Tu sais ce qui est convenu, dit Camille à Phaël. Je me

tiendrai à l'écart. Un cri m'échapperait, je détournerais l'attention de notre ami, et pendant ce temps...

Camille fit un geste expressif.

—Ah ! dit-il en soupirant, Tonyne, pourquoi avez-vous exigé mon assistance !

Tontonne serra la main de Patrice en souriant; il semblait avoir sur les lèvres : Ton adversaire n'est pas bien redoutable, tu en auras facilement raison.

Les deux hommes se mirent en garde.

Closmesnil murmura un nom de femme : Tonyne! dit-il.

Dès les premières passes, Tontonne ne douta plus de la supériorité de son cousin; sa quiétude devint parfaite.

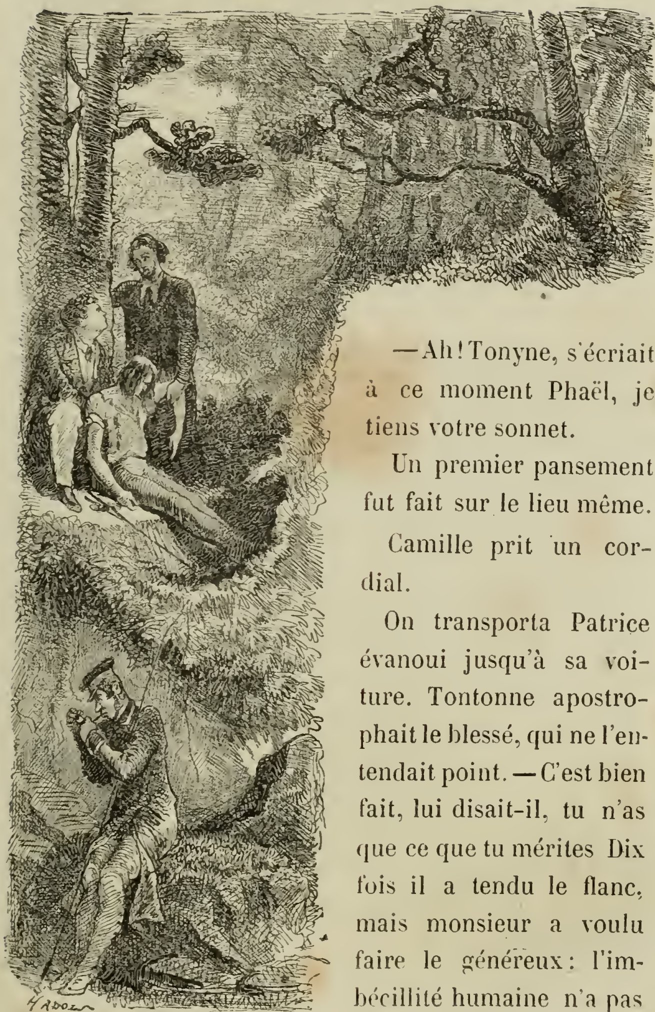
Patrice attaqua Closmesnil et lui porta botte sur botte, avec agilité et précision. Deux fois déjà Closmesnil avait été obligé de rompre. Patrice reconnut bientôt qu'il n'avait pas affaire à forte partie et qu'il tenait l'homme au soufflet à sa merci. Dès lors sa colère tomba, il se contenta de parer, et de fatiguer Closmesnil par des feintes et des changements d'épée.

Tontonne fronça le sourcil.

Closmesnil vit qu'on le ménageait et en fut humilié.

Tontonne se contenait à peine.

Closmesnil porta un terrible coup d'épée à Patrice; celui-ci vint trop tard à la parade; atteint en pleine poitrine, il tomba en jetant un grand cri auquel le cri de Tontonne répondit.



— Ah! Tonyne, s'écriait à ce moment Phaël, je tiens votre sonnet.

Un premier pansement fut fait sur le lieu même.

Camille prit un cordial.

On transporta Patrice évanoui jusqu'à sa voiture. Tontonne apostrophait le blessé, qui ne l'entendait point. — C'est bien fait, lui disait-il, tu n'as que ce que tu mérites Dix fois il a tendu le flanc, mais monsieur a voulu faire le généreux : l'imbécillité humaine n'a pas

de limites. Te voilà gentil. Si tu ne gardes le lit que six semaines, tiens-toi pour heureux. Cela te guérira peut-être de la grandeur d'âme.

Vers midi une voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel de la *Cloche d'Argent*. Salvatore et Tontonne en descendirent; ils portèrent avec précaution le blessé jusqu'à son appartement.

La Muette considérait Patrice avec un morne abattement.

A la nuit tombante, on vint prévenir madame Fayoulle « qu'un monsieur » la demandait; elle descendit au salon. Un homme était assis sans façon au coin du feu. Lélia ne le reconnut pas tout d'abord.

— Comment se porte madame Fayoulle? dit une voix légèrement voilée.

Lélia tressaillit. Le beau Nestor a la tempe étoilée, l'œil enfoui dans la chair boursouflée, le nez bridé aux ailes par une profonde ravine. Aux coins des lèvres la moustache rasée. Cheveux luisants et odorants. Des pieds longs, des pieds incomparables, et de pesantes mains blanches; au petit doigt une bague-souvenir apparente. Le beau Nestor est toujours passionné pour l'habit pinçant la taille, malgré la taille épaissie; il est fanatique des pantalons collants qui dessinent les mollets et laissent pointer les genoux.

— Ah ! c'est vous, Fayoulle, dit-elle.

— Moi-même. J'arrive de voyage, et ma première visite est pour ma femme. Est-ce assez galant!

— Je vous avais cru mort.

— Quelle mauvaise pensée! J'aï beaucoup réfléchi; il faut avouer que je me suis conduit comme un manant.

— Monsieur !

— Comme un drôle.

— Fayoulle!

— Comme un goujat.

— Nestor!

— Rien de moins. Mais je te reviens. Par saint Côme, tu es toujours belle. En te négligeant, c'est à moi que j'ai fait tort. J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt, il est vrai.

— Vous avez besoin d'argent?

— Tu eus toujours de l'esprit, ma chère. Pour ne te rien cacher, je te dirai que je donne ce soir un dîner d'adieu à quelques bons compagnons.

— Ce soir?

— Ce soir même. Je tiens à honneur que le vin soit bon et la chère délicate.

— Et vous avez compté sur moi pour...

— J'ai pensé que tu ne refuserais pas au coupable repentant cette dernière obole. J'ai besoin d'un simple petit billet de mille francs.

— Je n'ai pas d'argent.

— Ma petite Lélia, ne fronce pas les sourcils. Je viens à toi, un acte de contrition aux lèvres, et la première chose que je te demande, tu me la refuses ! Ah ! j'en suis bien sûr, déjà tu te repens. Voyons, causons un peu, il y a plaisir à parler raison avec toi. Tu as les mille francs, mais tu tiens plus à cette misérable somme qu'à moi-même ; ton mari n'est pas flatté, ma chère.

— Je suis lasse de donner, de donner sans cesse.

— Tu eus toujours le goût de l'économie ; il me fait défaut. Mais je te le demande, est-il bien noble de me reprocher ta générosité passée ? Je ne comprends pas qu'une femme de ton sens écoute ses rancunes. Ce qui est fait est fait ; en m'accueillant avec aigreur, tu te donnes tous les torts. J'ai trouvé mortelle la vie paisible, j'ai eu des vices, c'est entendu. Par saint Côme, aujourd'hui c'est bien fini et je reviens tout autre. J'ai bien tardé, c'est possible, mais enfin me voici.

Lélia soupira ; elle avait tant aimé le beau ténor !

— Je ne suis pas un brutal, j'ai en horreur les gros mots, je n'exige rien, je ne fais pas de scène. J'ai besoin de mille francs et je viens te les demander amicalement.

Nestor regardait autour de lui avec curiosité.

— Rien n'est changé ici, dit-il. Voilà cette couronne que t'a fait jeter le vieux général borgne : brave homme,

celui-là, un peu jaloux, un peu colère. Ah! la jalousie! je ne fus jamais jaloux, moi!

Lélia eut un geste de dégoût.

— Je reconnais ces potiches, tu les tiens de ce jeune vicomte interdit. Te souvient-il de ses folies? Te rappelles-tu cette soirée où il avait loué toutes les places? A ton entrée en scène, au troisième acte, où tu dansais



un pas, la salle restée vide jusqu'alors se remplit ; cinq minutes après ta sortie de scène, la salle était vide de nouveau, et Éléonore ce soir-là expira sans témoins dans les bras de son amant. La chose fit du bruit et te rendit presque célèbre. On n'avait rien à te refuser. Je suis cer-

tain que tu as conservé quelques restes de cette splendeur passée.

— Je n'ai pas d'argent.

Nestor comprit qu'il n'obtiendrait rien.

— La froideur que tu montres me dit assez que nous ne serions pas heureux ensemble. Sache donc, ma chère, que la belle Fossette invite cette nuit tous ses amis; le baccarat clora la fête. On ne joue pas sur parole avec moi.... Les mille francs que tu me refuses, je vais les demander à Fossette.

Lélia courut à son secrétaire, prit deux rouleaux d'or et les donna au ténor.

— Deux mille francs, dit-il, peste! je te pardonne la sécheresse de la réception à cause de la grandeur du procédé.

Et Nestor Fayoulle sortit en chantonnant un air très en vogue au temps de ses succès.

Lélia tomba dans un fauteuil, et pendant de longues heures elle pleura.

Il n'y avait pas d'amélioration dans la position de Patrice.

A minuit, un laquais en grande livrée frappa à la porte de l'hôtel.

— Informez mademoiselle Fossette, dit Tontonne en soupirant, que je suis au chevet d'un ami blessé.

Tontonne vit sur une table une lettre de son père reçue

dès le matin, et que les événements de la journée avaient fait oublier.

La lettre était écrite avec le laconisme familier au vieux médecin.

« Mon cher fils,

» L'année s'annonce-t-elle bien? Es-tu content? T'a-t-il été confié de ces causes dont le gain réjouit le cœur? Faire rendre justice à l'innocent, faire triompher la vérité, quelle belle mission! De plus en plus je me félicite de t'avoir conseillé d'embrasser cette noble profession. Le docteur Tabar a renoncé à exercer; c'était ce qu'il y avait de plus sage. Vigourette rajeunit.

» Ton père,

» HILAIRE TONTONNE. »

Tontonne répondit sur l'heure.

« Mon cher père.

» Les bonnes causes ne me manquent point. Je n'ai pas de rigoureuse opinion politique, pas de préférence trop accusée, d'invincible antipathie : tout ira bien.

» En vérité, cher père, tu as peu de confiance en mon mérite : « faire triompher la vérité, faire rendre justice à l'innocent, » belles vétilles! suis-je donc encore un écolier? Nier l'évidence, démontrer l'invraisemblable, affir-

mer l'impossible, voilà la part des maîtres. Tu m'as habitué à parler une langue précise et positive. Je puis tout t'avouer avec la certitude d'être compris : les coquins ont le meilleur avocat à leur merci; s'il les sauve, ils servent sa renommée; l'obligation est réciproque. Quand je fais gracier un assassin, j'ai la joie que tu éprouves à sauver un client atteint d'une maladie dite mortelle. Si je fais acquitter un innocent, cela me donne une impression égale à la tienne quand tu guéris quelqu'un de la rougeole.

» Ton digne fils,

» TONTONNE. »

Le messager de Fossette entra.

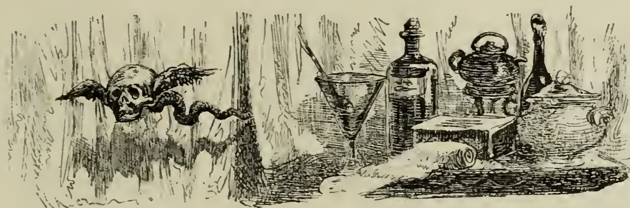
— Mademoiselle vous fait savoir, dit-il, que le poëte Phaël vous porte défi sur défi et lui fait serment sur serment.

Si l'auteur de ce livre disposait d'une plume habile à rendre les mouvements de va-et-vient d'un homme hésitant, il trouverait ici matière à une curieuse étude.

Patrice s'était endormi.

— Landolet, dit Tontonne, mon manteau et mon chapeau; je serai de retour dans deux heures.

Comme Tontonne descendait l'escalier en courant, il passa près de la Muette, et malgré lui baissa les yeux. Le regard de la jeune fille était sévère et froid.





XI

TONTONNE AMANT

FOSSETTE, PHAEL, CAMILLE, NESTOR FAYOULLE,

MALES ET FEMELLES.

PHAEL, à Fossette.

Si j'osais préférer la buse au rossignol,
A femme qui sait tout fille qui tout ignore,

Ne chercherais-je point quand tu dis : je t'adore,
Des baisers de la veille une trace à ton col !

Mon baiser les efface, et je fais mien le sol
Que je touche du pied. Au lever de l'aurore
La vendange fut faite; elle est à faire encore
Si je suis à ton cœur parvenu de plein vol.

A l'amoureuse source où s'apaise ma fièvre,
Qu'importe-t-il qu'hier vînt y mouiller sa lèvre
Un passant oublié! Vierge qu'amour conquiert,

Au feu jeune soldat avec la peur en lutte;
Premier accent, un cri; premier pas, une chute...
A toi mon fier dédain, virginité, fruit vert!

L'ITALIENNE. Une matelotte de torpilles, s'il vous plaît.

PHAEL. Le vin de Champagne est blond comme un jeune Gaulois de la vieille Gaule, mais il se farde comme une hétaïre. Le vin de Chypre est la fête des yeux; il ne tient pas ce qu'il promet : il triche, ce Grec. Le vin du Rhin ferait, je crois, philosopher Fossette. Vive le vin de Xérès! il ne jette pas brutalement l'homme à terre, il laisse le temps de prendre en tombant une noble attitude.

CAMILLE. Le vin de Champagne agite les nerfs, le vin du Rhin trouble la cervelle, le vin de Chypre fouette le sang, et le vin de Xérès fouette le sang, agite les nerfs et trouble la cervelle.

BÉJOLIE. C'est déloyal, Camille, on ne juge pas le vin sans le boire.

CAMILLE. Quand Phaël a bu du vin du Rhin, il me sermonne; du vin de Champagne, il me gouaille; du vin de Chypre, il m'invective. A-t-il bu du vin de Xérès, il ne manque jamais de me lancer à la tête son verre vide.

UN GRAND JEUNE HOMME A FAVORIS ROUX, à un autre grand jeune homme à favoris roux. Mademoiselle Zizelle va bien?

N° 1. Vous ne savez donc pas?

N° 2. Je sais que vous avez surpris un ténor à ses pieds, il modulait une chanson amoureuse; je sais aussi que vous avez pardonné.

N° 1. Mais depuis, hélas!

CE FARCEUR DE NESTOR. Par saint Côme, ils ont repris le refrain en duo!... (On rit.)

UN RÉDACTEUR DE l'*Apothéose*. Oyez ce fragment épique, oyez tous!

LE NEZ D'HYACINTHE

A MM. de la *Société des Gens de Lettres*.

Il n'y a pas de héros camard.

Votre Benjamin est d'une taille au-dessus de la superbe; les narines sont bien ouvertes, les cartilages transparents. Il a la couleur et la ligne; le beau sang passionne plus le vulgaire que la belle forme, mais la ligne est de plus pure extraction que la couleur.

Quand il s'empourpre, il est la fête des yeux.

Lorsque l'enfant-dieu, le fils adoré de la déesse cythéréenne, décoche de chastes traits, l'air, violemment refoulé, sort des nobles narines du nez d'Hyacinthe, et passant entre les cordes de la harpe aux doux accords, apporte à nos oreilles charmées les plus mélodieux accents; mais que le pied d'une bacchante vienne à l'effleurer, il se colore aussitôt d'un pudique incarnat.

Quelle haute place il occupe dans l'histoire littéraire de ce temps! c'est un objet d'art dont nous sommes justement fiers, et que le reste du monde envie. Depuis trente ans, chaque soir il se montre sans voile : on ne peut parvenir à satisfaire la foule heureuse de le contempler, de le contempler et de lui jeter des fleurs.

Malgré sa belle taille, il ne s'affaisse point. Qui résiste au nez d'Hyacinthe vu de face ou de trois quarts, se rend au profil, se rend à merci.

C'est en artiste qu'il faut le visiter; il a la grâce, il a l'ampleur, il a la majesté; les femmes lui sourient, les hommes le jalousent, et la fortune lui est propice.

Il est le but de tous les regards, l'objet de tous les hommages; quand il daigne apparaître, inutile d'avoir du sens commun; aussitôt qu'il fait son entrée triomphale, les yeux plongent dans les gouffres qui s'ouvrent à sa base; les oreilles se tendent pour ne pas perdre un

trille de son sublime enchifrènement; les mouchoirs s'agitent, les cœurs battent... il est le maître et le vainqueur.

L'inimitable ron-ron s'est fait entendre. Que disparaissent le ventre de Gros-Guillaume, les tics de Gauthier-Garguille et les grimaces de Turlupin, qu'ils disparaissent et s'effacent; mais que le nez d'Hyacinthe nous reste!

Il a l'éclat du clairon, il sonne ses propres victoires.

TOUS. Bravo!

UN OCTAVE CHAUVE, à un Octave en perruque, autour d'une table de jeu. Toujours grand joueur?

L'HOMME A LA PERRUQUE. Il faut bien se consoler.

L'HOMME CHAUVE. Vous avez des soucis?

L'HOMME A LA PERRUQUE. J'ai marié mes deux filles. L'aînée, une diablesse, a un quaker pour mari, tandis que la cadette, une cendrillon, est la femme d'un viveur.

CE FARCEUR DE NESTOR. Vous avez fait mal donne.

(On rit.)

PHAEL. L'homme n'est raisonnable qu'à l'heure où il a perdu la raison.. Le vin a cela de bon qu'il ramène à l'état de nature. Heureux le poëte! quand il débouche la première bouteille, il est plus d'à moitié affolé; il se grise avec un sonnet, à chanter le vin il s'enivre. Voyez, mes joues déjà se colorent.

CAMILLE. Au petit jour tu seras livide.

PHAEL. Tais-toi.

UN HOMME FORT. Messieurs, ma femme a un amant.

TOUS. Ce pauvre ami!

L'HOMME FORT. Le moyen de n'être pas trompé?

LADY POLL-NICK. Avoir un seul ami : un bossu sans esprit.

L'HOMME FORT. Je vous reviens. J'ai envoyé ma femme au diable.

LADY POLL-NICK. Elle y allait bien d'elle-même.

CE FARCEUR DE NESTOR. Aïe! ne parlons pas de cornes devant le tiers porteur. (On rit.)

CAMILLE. Messieurs, Fossette soupire.

FOSSETTE, rêvant. Décembre, c'était le beau temps de la veillée...

PHAEL. L'étable s'est changée en boudoir; dites-nous le mot de la transformation, Fossette.

FOSSETTE. A dix-sept ans, j'étais la plus jolie fille du village. Quand j'allais à la ville, mon panier de fruits à la main, on se retournait pour me regarder passer. « Le fils du fermier m'épousera, » me disais-je. Un matin, pour voir plus tôt mon amoureux, je quittai la grande route, je pris un sentier à travers bois. Le fils du fermier s'était décidé ce jour à venir me demander pour femme; dans son impatience, il prit le même petit sentier, et... et je n'épousai pas le fils du fermier.

CAMILLE. Cette nappe d'après souper me fait songer, Fossette, à votre robe d'innocence.



PHAEL. Camille !

FOSSETTE. Pourquoi ai-je pris ce sentier maudit? (Elle pleure.)

ALBINE. Où donc est l'ami Goffin ?

CAMILLE. Son père est mort.

ALBINE, indifféremment. Pauvre Goffin !

CE FARCEUR DE NESTOR. Bast ! à sa table, un convive de moins et un plat de plus. (On rit.)

UN ÉTRANGER. Quel est donc ce monsieur ?

UNE FEMME. C'est l'homme d'affaires de Fossette.

PHAEL. Il n'y a que les mains que l'on baise qui sont blanches; c'est le baiser qui fait la lèvre rouge. L'homme est irresponsable de sa chute ; le libre arbitre est une illusion d'orgueilleux. Essuyez vos yeux, Fossette ; écoutez ces vers nouveaux.

Léris avait vingt ans. Son cœur était désert,
Et sa cave était vide, au lendemain !.. Et comme,
Encor qu'il eût vingt ans, c'était toujours un homme,
Il prit un poison sûr pour funèbre dessert.

Tout est bu, tout est dit. Une vieille bouteille
Reste seule debout, à l'heure du sermon
Rappelant le festin; sous un noble limon
Elle cache sa pourpre, à la flamme pareille.

Elles ont pris leur vol, Claire, Constance, Anna,
Zoé.... hors une fille, une seule, mais belle
A vous battre, à te rendre au jeu de la prunelle,
Sur cent, dix points, dix cœurs, Vénus Libitina!

Léris eut deux désirs : le vin brûle la lèvre,
Il brûle le baiser; il songea, cependant,
Que l'ivresse terrasse et que la femme ment;
Aussi que boire, aimer mène de fièvre en fièvre.

A l'heure de rentrer dans l'ombre pour jamais,
Las d'être l'animal que l'aiguillon dirige,
Léris fit le serment d'échapper au vertige,
A la chair ne voulant rien devoir désormais.

Il saisit la bouteille, et sur le front de celle
Qui rêvait gais propos et doux conflits d'amour,
Brisa le verre épais... la nuit suivit le jour,
Et du crâne entr'ouvert rejaillit la cervelle!

Glorieux du haut fait, tout fier d'avoir vaincu
Ce qui l'avait su vaincre, alors à la matière
Léris porte un défi, puis, content, tombe à terre,
Jurant de bien mourir, s'il avait mal vécu.

Mais le sang jeune et chaud, mais le vieux vin d'Altesse
Qui baignent son front pâle aux suprêmes instants,
Remplissent le logis de parfums irritants,
Et donnent à Léris une dernière ivresse.

TOUS. Bravo!

CAMILLE. Peuh! un pastiche.

FOSSETTE. Bravo, Phaël!

PHAEL. Merci, Fossette; j'avais dit trouver le poisson excellent, nous sommes quittes.

FOSSETTE. Messieurs, de la gaîté faute d'esprit, du bruit faute de gaîté.

PHAEL. Le rire est une maladie de la rate. Quand on vient de rire et quand on va mourir, le hoquet vous saisit. Le rire est une grimace. La bouche se fend, l'œil s'injecte, la face s'empourpre, la respiration se saccade; on va suffoquer, le rire éclate. Pleurons, mes frères; l'être pensant a contre soi tout ce qui est matière. Comptons nos ennemis. Le vent qui déchire nos voiles a des sifflements joyeux; les ronces et les épines blessent l'homme; la boue où ses pieds glissent le souille, l'eau l'engloutit, le feu le consume, la terre l'attend....

FOSSETTE. La la, Phaël!

PHAEL. Flacon vide narguant flacon plein, sotte chose :
C'est visage joyeux et visage morose.

Enlevez tous ces débris.

TONTONNE, entrant précipitamment. Un instant s'il vous plaît, me voici !

PHAEL. Trop tard, votre place est prise; je n'ai bu qu'une gorgée de vin, mais je l'ai bue dans le verre de Fossette : je suis ivre. Vous êtes à jeun, mon cœur saigne... Prenez place à ce bout de table.

TONTONNE. Volontiers.

PHAEL. J'ai fait redemander ce faisan ; je l'entamai tout à l'heure, il en reste.

TONTONNE. Grand merci.

PHAEL. Faites passer cette bouteille à maître Tontonne. Fossette l'a fait déboucher pour boire à l'éternité de nos amours.

TONTONNE. Mille grâces.

PHAEL. Un verre de votre vieux vin, Fossette... je lui suis reconnaissant, j'en usai ici largement certaine nuit; d'honneur je roulai sous la table; mes compagnons m'y oublièrent...

CAMILLE. Vous souvient-il de cette nuit-là, Fossette?

(Fossette rougit.)

TONTONNE jette un coup d'œil en dessous à Camille. C'est juste, ce n'est pas le berger qui mord.

PHAEL, désignant Tontonne. Je vous présente un habile

homme, il marche d'un pas sûr et lourd; il raille qui a des ailes. Je suis le poëte, moi, je drape les haillons, j'écris la fable héroïque, la légende qui éternise le souvenir du bienfait et du haut fait. On me voit au centre des bataillons sacrés, à la tête des hommes d'avant-garde. Quand vingt ans s'agenouillent devant vingt ans, je suis là dans l'ombre. Je n'envie pas le riche : le corbillard à panaches, et puis la fosse commune, l'oubli. Tontonne, vous vivrez cent ans. Remuez mes cendres refroidies, et vous entendrez un bruissement harmonieux. Je suis plus près que vous de la lumière. Voyez, Fossette, mon front rayonne.

TONTONNE. Phaël n'a décidément plus rien à dire, il recommencerait. Un verre de rhum; je vais répondre.

PHAEL. Un verre de rhum, je vais écouter.

TONTONNE. Le poëte apprend la fin tragique d'un ami, il songe qu'il y a là le sujet d'un poëme. Le dernier chant languit, mais le poëte a noté à tout hasard l'exclamation qui lui est échappée au chevet du mort, et le dénouement est sauvé.

CAMILLE, bâillant. Les nuits sont longues.

TONTONNE. Mes idées se passeront de rimes, ses rimes se passent bien d'idées! Attroupez les badauds, Phaël, parlez la langue des dieux, je parle la langue des hommes. Je suis la prose. Le réel est à l'étude. A quinze ans j'aimais couramment. Pour boire dans le verre de Ton-

tonne, il faut le vider d'un trait; pour aimer la maîtresse de Tontonne, il faut être un autre lui-même. Allons, faites-moi place !

PHAEL. Non pas.

TONTONNE. Déclamez une ode bachique, je bois. Évoquez Cupidon, je fais l'amour.

PHAEL. Après le miel, l'abeille, royal appétit.

TONTONNE. Goëthe l'a dit : On peut chanter les roses; il faut mordre dans les pommes.



PHAEL. Large front ou large poitrine, Fossette, choisissez.

TONTONNE. J'attends.

PHAEL. Il est un curieux animal d'une fable sybérienne, il vit sous terre, et meurt dès qu'il aperçoit la lumière du jour. Je traduirai cette fable à votre intention, Tontonne.

CAMILLE. Phaël m'assomme.

TONTONNE. L'ami a son tour.

PHAEL. Camille se venge de Dieu sur l'homme, mais il ne se venge qu'à demi; il nous trahit sans nous vendre, et nous vend sans nous trahir d'un coup de sifflet.

TONTONNE. Ce qui m'amène à ce raisonnement : s'il me siffle c'est qu'il m'entend; s'il m'entend, il a des oreilles, et s'il a des oreilles... (Les heures succédèrent aux heures; le jour vint.)

PHAEL. Tontonne, écoutez... Une voix vous appelle... le blessé tend les bras vers votre fauteuil vide. Son œil est hagard, ses mouvements sont convulsifs, le voile de la mort couvre ses yeux.

TONTONNE. Phaël!

PHAEL. Sur l'honneur je l'entends et je le vois.

TONTONNE. Ce jeu cruel!...

PHAEL. Il ne veut pas mourir encore, il attend votre retour, c'est dans vos bras qu'il veut expirer, c'est sur vos lèvres qu'il exhalera son dernier souffle... (A ce moment la porte s'ouvre avec fracas; Landolet pâle et défait apparaît sur le seuil.)

LANDOLET. Monsieur... monsieur Patrice...

TONTONNE, haletant. Eh bien?

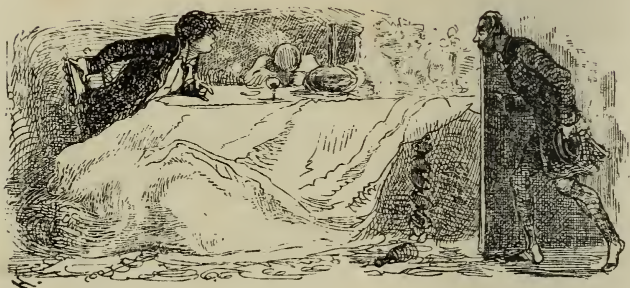
LANDOLET. Il est mort! (Tontonne jette un cri terrible et se précipite au dehors.)

TOUTES. Bravo, Phaël!

TOUS. Bravo, Phaël!

CAMILLE. Le valet a bien gagné ses cinquante louis.

PHAEL. Le valet n'a pas menti!





XII

FEU PATRICE.

Tontonne parcourut en courant la distance qui séparait le logis de Fossette de l'hôtel de la *Cloche d'Argent.* Patrice était étendu sur son lit ; la mort ne l'avait pas défiguré; la pâleur habituelle de son visage avait seulement pris un ton terreux.

Tontonne se jeta en pleurant sur le corps de son ami.

— Ah ! disait-il entre ses sanglots, tu me laisses seul ! que veux-tu que je devienne? tu es mort ! Je ne peux me passer de toi, et tu meurs !

Dans un coin à demi obscur de la chambre, on distinguait vaguement les formes sveltes d'une femme : la Muette.

Tontonne se déchirait les vêtements, il se frappait la poitrine, il pleurait, il rugissait, il blasphémait.

On apporta une lettre pour Patrice, une lettre de Pierrefonds, une lettre de madame Berriel.

« Cher fils, disait madame Berriel, tu as remplacé tous ceux que j'ai perdus, personne ne te remplacerait. Ne mets pas mes forces à l'épreuve. On fait la femme brave à l'avance, et puis devant l'ombre d'un péril on défaille. Ne t'aventure pas, cher enfant ; le plus sacré devoir d'un fils est de se conserver à l'amour des siens. Je sais bien que j'ai tenu un autre langage ; c'est qu'alors ton départ avait troublé ma raison. Ne t'avise pas de suivre mes imprudentes instructions. Tu m'as écoutée par déférence, mais tu n'as gardé aucun souvenir de toutes les folies que je t'ai fait entendre. Le croirais-tu ? ta lettre est venue éveiller en moi de bien tristes pensées ; cet examen de conscience, ce ton solennel, m'avaient bouleversée. Un instant je t'ai vu en danger de mort ! Est-ce assez ri-

dicule! Écris-moi bien vite, que je puisse rire de ma sottise.

» Ta mère,

» ANNE BERRIEL. »

— Tu n'as plus de fils, pauvre femme, s'écria Tontonne, et moi je n'ai plus d'ami.

Tout à coup il lui sembla que le jeune homme faisait un léger mouvement... Patrice ouvrit les yeux.

Tontonne chancela; des transports joyeux agitaient sa poitrine sans pouvoir monter jusqu'à ses lèvres; enfin un cri se fit entendre, et le jeune avocat, saisissant la main du blessé, la couvrit de larmes et de baisers.

La Muette disparut.

A cet instant le médecin entra. Patrice avait eu une syncope; il était sauvé.

Tout danger étant passé, Tontonne changea subitement de ton.

—Ah! dit-il, te voilà hors d'embarras! si c'était pour de longues années, à la bonne heure! Il ne faut pas l'espérer après une telle secousse. Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, tu donneras un nouveau coup à tes amis : le plus fort était fait, songe à cela avant de te réjouir. Tu es vivant, c'est très-bien, mais la nouvelle de ta mort s'est déjà répandue, on va croire à

une mystification. Tu ne faisais ombrage à personne, tu arrivais. On allait enguirlander ta mémoire de la belle façon, tu ne sais pas ce que tu perds. Mourir d'un coup d'épée, la belle fin! Tu es capable de mourir de la colique, quelle dégringolade!

Il y avait dans la voix de Tontonne un mélange de rancune et de tendre appréhension.

Patrice était encore trop faible pour répondre; il souriait doucement.

Landolet entra tout penaud dans la chambre de son maître.

— Monsieur n'est pas mort? dit-il; qui aurait cru?

Une lettre de Patrice, lettre qui laissait ignorer la vérité à madame Berriel, vint rassurer la tendre mère.

C'est vers ce temps-là que maître Tontonne égaya le Palais par une de ses plus plaisantes plaidoiries. Il s'agissait d'une plainte portée par un mari. Tontonne avait à défendre l'épouse accusée.

— Messieurs, s'était-il écrié, je pourrais dire: Le flagrant délit est discutable, ma cliente est innocente, on l'a injustement soupçonnée. Non pas, j'avouerai tout. Ma cliente est bien une femme adultère, elle a pris un amant, et cet amant la battait. Si elle a été battue, c'est la faute du plaignant, car si elle a été battue, c'est qu'elle a pris un amant, et si elle a pris un amant, c'est qu'elle avait ce mari. On l'avait aimé, ce mari, puisqu'on l'avait choisi

entre dix soupirants; on ne l'aime plus, puisqu'on le trompe. Et si on le trompe, ce mari, c'est qu'il n'a plus cette qualité aimable qui le fit préférer. Non pas qu'il soit vieux ou laid, ou sot, ou grossier, ou volage. Je connais sa disgrâce sans en savoir le motif. Si ma cliente avait trompé son mari pour prendre moins bien au dehors, c'est qu'elle n'aurait pas la tête saine; on ne pourrait alors lui demander compte de ses actes. Mais ma cliente a toute sa raison; le mari a donc démérité. L'adultère n'est qu'une conséquence : la cause est responsable de l'effet. Le mari se plaint! Il a fait un vaniteux étalage public des charmes de sa femme; lui-même il dispose l'hameçon, le poisson se prend ; et monsieur s'étonne! C'est lui le coupable, et l'on dit encore : l'honnête homme; c'est elle la victime, et l'on ne dit plus : l'honnête femme. Ah! le mari invoque contre nous la rigueur des lois! Il y a préjudice grave causé à ma cliente: elle a donné un mauvais exemple à ses filles, elle a produit un grand scandale et de plus elle a été battue. Il faut qu'on l'indemnise de sa chute, on lui doit réparation de son affront. En conséquence je maintiens mes conclusions : que le mari trompé soit chargé des frais du procès et qu'il paie à sa femme, en manière d'amende honorable, les dommages-intérêts qu'il plaira au tribunal de fixer.

Tontonne ne doutait pas du succès. Quand les juges « impudents » condamnèrent « l'infortunée » à trois

mois de prison, le jeune avocat fut quelques minutes sans revenir de son ébahissement.

Patrice, condamné à l'inaction, relisait ses auteurs favoris : Plutarque, Tacite, Suétone.



— Le romancier, disait-il avec dédain, est fait pour distraire les gens frivoles des devoirs qui leur semblent lourds; l'historien crée des héros par l'émulation, il tient en éveil l'esprit national. Quand les hommes s'endorment, il sonne du clairon. Il donne de mâles enfants à son

pays, ce père nourricier. D'un grand mot il éternise une grande action. C'est le justicier : il punit et récompense, il déshonore et glorifie. Il est bon de dire : Ceux-là furent des braves, ceux-ci sont des lâches. Cela effraie les lâches, électrise les braves. L'historien doit être un sage ; l'historien doit être un juste. Il lui faut voir parfois sans émotion le sang à flots répandu, et pour quelques gouttes de sang versé, parfois aussi s'attendrir. Il doit avoir tous les genres de courage, posséder toutes les formes de l'éloquence. Le Grec de Marathon est un grand historien.

— Bah! ripostait Tabar, il n'est pas nécessaire de dépenser du génie pour nous intéresser à la triste vie d'un être réel. Le romancier, lui, nous fait gémir sur le sort d'êtres imaginaires. Des gens insensibles aux afflictions de leurs proches larmoient au récit de malheurs fictifs. Nous faire admirer, aimer, haïr qui n'a jamais existé, c'est là un don précieux. L'historien n'est qu'un guerrier platonique; il narre au lieu de combattre. Grâce à lui se perpétue, le souvenir des grands faits, mais à défaut de l'historien, la tradition en eût conservé quelques uns; les faits aujourd'hui oubliés eussent d'ailleurs été connus des contemporains. Si Suétone n'avait pas vécu, Néron n'aurait pas moins chanté faux ; Caligula n'aurait pas moins mérité une statue au *Jockeys' club*. Tandis que si Cervantes n'avait su manier que l'épée, Sancho n'eût jamais

obtenu le gouvernement de l'île de Barataria, ce qui me fâcherait fort. Si Voltaire fût mort de la coqueluche à trois ans au lieu de mourir d'un catarrhe à quatre-vingt-quatre, Candide n'aurait pas reçu de grands coups de pied dans le derrière du fait de M. le baron de Thunder-ten-tronckh, et la morale en eût souffert. De même que si Lesage avait été un fils respectueux, il fût devenu receveur des finances, et nul archevêque de Grenade ou autres lieux n'aurait pu donner à Gil Blas et à nous-mêmes une aussi parfaite connaissance du cœur humain. Claude Frollo n'aurait pas été se briser les reins sur le pavé du parvis Notre-Dame, ce qui eût été à regretter, si Victor Hugo ne tenait pas une fière plume dans sa rude main. Enfin si Rabelais avait manqué de lait par la faute des beaux yeux de sa nourrice, vous seriez encore à naître, ô Grand-Gousier! ô Gargantua! ô Pantagruel! Malheur comparable, il me semble, à la perte de la bataille d'Actium, ou à la mort d'*Incitatus*, cheval pur-sang. Les héros du roman m'inspirent un bien plus vif intérêt que les héros de l'histoire. Ils n'ont ni soif, ni faim, ni sommeil, ceux-là! Ils n'ont pas la fièvre, ils n'ont pas la dyssenterie; ils sont César sans être chauve, Annibal sans être borgne; et quoiqu'ils fendent et pourfendent, jamais leur bras ne se lasse, jamais ne s'ébrèche leur vaillante épée.

Après deux longs mois de soins attentifs et vigilants,

Patrice fut tout à fait dispos. Chaque jour madame Urbain a fait prendre des nouvelles du blessé.

Dès le lendemain du duel, Salvatore a quitté Paris.

Madame Urbain n'a plus d'éclat, mais elle est encore belle ; elle a perdu le léger embonpoint de ses jeunes années; la chevelure est noire toujours, mais moins abondante; la pâleur naturelle est devenue excessive. Beauté qui frappe encore vivement cependant; elle charmait autrefois. Traits distinctifs de cette physionomie tourmentée : des yeux noyés dans le bistre et des dents d'un blanc cru, des dents d'ogresse affamée.

A dix-huit ans, la Suédoise avait épousé un célèbre chimiste, presqu'un vieillard; quinze années elle avait vécu sans un regret, sans une aspiration. Elle devint veuve. Une transformation s'est opérée. Insensible en son printemps à tous les hommages, madame Urbain s'éveille enfin. Le feu divin s'est allumé; le regard s'éteignait et le cœur prenait feu. A l'amour elle s'est refusé, et l'amour se venge. La belle veuve a bien à ses genoux dix galantins; peu lui importe, elle rêve un Amadis... Sa vie a été un roman sans amour, et elle ne veut pas mourir sans avoir été aimée. Il faut qu'on l'aime aujourd'hui, elle sera vieille demain. La cruelle de jadis ne trouve que des cruels; ce qu'elle refusait, on le lui refuse. Elle se déclare vaincue, mais aucun amant de choix ne profite de la victoire. L'appétit se passe en mangeant ; mais

trop tardivement, elle est venue, la fringale amoureuse.

Un soir, madame Urbain appuyée sur le bras du docteur entrait à l'hôtel de la *Cloche d'Argent*. Elle avait désiré voir le convalescent. Camille et Closmesnil étaient chez Patrice quand la Suédoise fut introduite.

— Chère dame, dit Tabar, permettez-moi de vous présenter Camille, un peintre de nature morte d'avenir, l'auteur de *Jules César acclamé par le peuple au retour des Gaules*. Au dire de quelques journalistes, le triomphateur rappelait les grands hommes du Cirque Olympique, et les Romains semblaient avoir été recrutés dans nos fau-



bourgs; mais sur le deuxième plan on remarquait, pendues à la porte d'un marchand, des volailles d'une saisissante vérité. La vocation de l'artiste venait de se révéler.

Camille fit une grimace.

Tabar reprit :

— J'ai aussi l'honneur de vous présenter Closmesnil, un original qui a brisé son épée à la veille de recevoir l'épaulette de colonel. Il prétend que le bras se lasse à moissonner en toutes saisons.

— Mon cher ami, dit Closmesnil à Patrice, le bruit de votre courage s'est déjà répandu, et la belle madame Ramire a la plus grande envie de vous connaître. C'est le veuve d'un galant homme, et c'est une femme d'esprit.

— L'invitation est de celles qu'on ne peut refuser.

— Et vous acceptez ?

— Sans doute.

— Je ne vous ai pas tout dit : si ma cousine madame Ramire veut vous voir, mademoiselle Tonyne, ma cousine, en a un désir bien plus vif encore.

Camille se mordit les lèvres. Madame Urbain rougit légèrement.

— Je vous dois ce sympathique intérêt, dit Patrice à Closmesnil.

— Pas du tout, et je veux vous le prouver. Je suis le tuteur de mademoiselle Tonyne et je prétends à sa main.

— Vous êtes un fat, dit le docteur.

— Non pas. On me croira quand je dirai que je n'aurais rien fait pour me donner un rival de plus, surtout un rival de cette valeur... Au premier abord, il semble que je doive essayer d'empêcher une entrevue; eh bien, ce serait une sottise. Je suis un tuteur d'un genre tout nouveau, un prétendant de curieuse sorte. J'ai pour opinion qu'il faut laisser entrer les amoureux par la porte, sinon ils entrent par la fenêtre, et les femmes sont portées à croire que ces amoureux-là leur tombent du ciel. Rester neutre n'est pas assez, je sers mes rivaux, je leur prête assistance. Il ne me plaît pas qu'aucun de mes adversaires puisse prendre un air de victime. Je ne veux épouser Tonyne que si je suis le préféré. J'aime mieux combattre l'ennemi avant le sacrement qu'après; les dangers sont moindres. Qu'on me dispute ma fiancée; on me laissera la femme que j'aurai conquise.

— Hum! fit Tabar. En amour, ce que l'on donne, on le reçoit. C'est sa propre joie que l'on attend de la joie d'un autre. L'amour se prouve par le déraisonnement. La femme avant la Muse pour le poète; la femme avant le drapeau pour le soldat. Aimer, c'est haïr tous, excepté lui; toutes, elle exceptée. Un nez de cette forme, des yeux de cette couleur, voilà les causes. Renégat pour elle, pour lui parjure, voilà les preuves. Ce père prudent,

cruel, dit-elle; cette mère sévère, marâtre, dit-il. La ville est détruite. « Lise est-elle sauvée? Horace existe-t-il encore? » Nous seuls et c'est assez! L'amour, prix qui n'est pas pour le plus noble, enthousiasme que n'inspire point le plus digne, paille qui ne va pas à l'ambre. Un Arthur est le rival heureux d'un Achille. L'amour est un appétit qui a rang de sentiment. Le moi, c'est l'égoïsme désarmé, le nous seul est haïssable.

Closmesnil ne semblait pas disposé à se laisser convaincre.

— Eh eh! murmura Camille, madame de Staël avait mieux dit en quatre mots.

— L'auteur sifflé est donc de vos amis? demanda Tabar à Closmesnil.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Mais alors...

— Je me suis tout simplement dit : On va tourmenter ce garçon-là ; ce n'est pas un homme des anciens jours, mais c'est un spirituel conteur ; je lui dois plus d'un moment de plaisir; l'heure est venue de m'acquitter.

— Grand merci, dit Patrice en souriant.

— Remerciez-moi avec plus de chaleur, dit Closmesnil gaiement. Ce coup d'épée n'a-t-il point attiré sur vous les regards? Tout vous favorise. Je ne m'émeus pas cependant. En voici la raison : je perds plus d'une première partie, mais je gagne toutes les revanches; à moi le souf-

flet, à vous le coup d'épée; à vous les bonnes grâces de la veille, à moi les faveurs du jour même.

— L'aimerais-je? se demandait madame Urbain en prenant congé de Patrice.





XIII

LA FEMME AMANTE — LA FEMME SŒUR

Au jour dit, Patrice, Tabar et Tontonne se rendirent chez madame Ramire. Il y avait dans la personne de la jeune veuve quelque chose, non de froid, mais de contenu; ses yeux tout grand ouverts étaient francs, tranquilles, reposés.

Closmesnil prit Patrice par la main.

— Voici, dit-il, le héros que j'ai failli occire; il me doit cette intéressante pâleur; c'est mon obligé.

Mademoiselle Tonyne leva les yeux sur Patrice.

Est-elle brune avec des yeux bleus? blonde avec des yeux noirs? — Je ne le dirai pas. Moi qui ne pourrais inventer et qui ne peux que me souvenir, je sais quelle est sa beauté. Que le lecteur sache seulement qu'elle est belle.

La jeune fille tendit sa jolie tête au docteur.

— Ah! dit-il, ceci me rappelle que j'ai beaucoup vieilli pendant ces deux années de retraite.

— Non, mais j'ai beaucoup grandi, moi, dit Tonyne; voyez, mon front est à la hauteur de vos lèvres.

Tabar prit le baiser offert.

— Je ne sais pas, dit-il, pourquoi l'on accorde tant de priviléges à la vieillesse. Le vieillard, c'est l'homme diminué; le sang est appauvri, la cervelle amoindrie et le cœur desséché. Le vieillard représente l'inertie, l'immobilité, l'amour excessif du repos mal gagné et du bien-être à tout prix. La vieillesse est malfaisante.

Des protestations s'élevèrent de tous côtés.

Le docteur s'approcha de madame Ramire.

— J'ai beaucoup réfléchi sur vos mérites depuis que je ne suis venu, dit-il.

— Et le résultat de vos réflexions?

— Je reviens.

Madame Ramire sourit.

— Que ne puis-je vous confier Patrice! dit Tabar; malheureusement ce ne serait pas sans danger. Vous lui prêcheriez la vie de l'esprit, vous chasseriez le démon obsesseur, mais la main de femme qui exorcise caresse; la douceur de la voix détruit le pur effet du discours vertueux. La voix qui dit « Soyez chaste » éveille les sens; la voix qui dit « Gardez-vous de la femme » fait naître l'amour.

Madame Ramire soupira.

— Voilà votre conseil à son poste, reprit le vieillard, réjouissez-vous. J'ai toujours l'oreille fine et j'entends à demi-mot; de plus j'ai la vue mauvaise, vous pourrez rougir à votre aise. Ne suis-je point un confident précieux? Vous aimez toujours votre cousin Closmesnil?

— Oui.

— Il aime toujours sa cousine Tonyne?

— Oui.

— Et comment supportez-vous votre chagrin?

— Ah docteur! vous ne croyez qu'aux maux dont on meurt.

— Tonyne est jolie, mais vous êtes belle. Toutes les deux vous avez de l'esprit, toutes les deux vous avez du cœur; chez elle l'esprit domine; chez vous le cœur l'emporte.

— Tonyne ne songe guère à lui.

— Bravo ! entre vous et le bonheur, il n'y a donc qu'un obstacle.

— Pour le franchir j'ai besoin de votre main amie.

— Je vous la tends.

Madame Ramire serra la main de Tabar.

— Si Tonyne se mariait, dit-elle, Closmesnil me reviendrait.

— C'est pour cela que j'ai vu dans vos salons un joli choix de beaux fils, bravo ! et vous n'avez rien fait de plus?

— J'ai doté ma cousine.

— Très habile. Je répondrais presque de votre cause, si vous n'étiez pas douée d'une bonté que rien n'efface, ni l'amour ni la jalousie ; cela vous fait du tort.

— Docteur !

— Closmesnil n'est pas un homme supérieur.

— Je l'aime.

— Je connais l'argument.

— Je suis riche et il est sans grande fortune...

— Il est vrai qu'en ne vous épousant pas, Closmesnil compromet son avenir.

— Sans doute.

— Et le vôtre, hypocrite !

— Hélas ! je ferais bien peut-être de quitter la France pour quelque temps. Je vous emmène.

— Ne comptez pas sur moi ; ce qu'hier j'ai fait, demain

je le veux faire. Tout ce qui m'a charmé doit me charmer encore; les jouissances vraies naissent de l'uniformité.

— Qui sait!

— Voyager c'est abandonner. J'ai vécu jusqu'à ce jour, limitant l'univers à l'horizon prochain, et, à mes soixante-dix ans, il faudrait du nouveau! Je suis dans le vrai, et j'ai fait bon emploi de ma vie. Étudier l'algèbre, pour me heurter contre le quatrième degré? Non. Etre poëte malgré Boileau et malgré Aristote? Non. Etre un amant éloquent jusqu'à la prochaine reprise d'haleine? Non. En une nuit d'insomnie j'ai eu les bonnes grâces des neuf cents femmes du roi Salomon et j'avais au petit jour le teint clair et l'œil reposé.

Madame Ramire soupira de nouveau. La mission lui était réservée de consoler qui aimait sans espoir, et personne ne songeait qu'elle avait besoin d'être consolée, n'étant pas aimée. Il eût fallu l'étudier pour la connaître, et aucun n'avait pris ce souci. Aimée de tous, nul ne songeait à l'adorer. Parfois elle pressentait un tendre aveu. La rougeur au front, madame Ramire attendait que l'amant se déclarât; c'est alors que l'amant prétendu s'écriait : « Voulez-vous être mon amie? » Un beau cavalier lui disait-il les mots les plus doux, alors que madame Ramire songeait à modérer les élans d'un aussi violent amour, l'amoureux supposé disait : « Voulez-vous êtes ma sœur? »



Ah! c'est que la femme amante est tout autre, et c'est vers celle-là que l'homme se sent entraîné. Elle semble parfois n'avoir rien pour plaire et elle charme à enivrer. Cette femme-là malmène l'âme humaine; elle arrache des sanglots aux plus forts, et les cris de douleur qu'elle cause font l'admiration des âges. Accents de l'amant éprouvé, rien ne vous égale en puissance! qu'il meure si son agonie doit être sublime. L'homme reconnaît la femme amante au regard, au geste, à la voix. Elle a frissonné sous les premiers baisers, elle a cru mourir de la première étreinte. L'homme sait qu'elle a la jalousie farouche, l'amour altier, et il l'aime; il l'aime, cette femme, parce



qu'il sait que dans la vie elle ne voit que le maître viril, le grand dispensateur des célestes joies : l'homme.

— Eh bien ! que penses-tu de Tonyne ? demanda Tabar à son filleul.

— C'est une jeune fille accomplie.

— Rien n'est plus vrai.

— Sur quel ton dites-vous cela ?

— Tonyne était orpheline au berceau. A sa sortie du couvent on a laissé à sa portée le roman nouveau et la romance à la mode. Elle a été élevée à entendre les vers langoureux, les conversations hardies. On en a fait une musicienne. Ah ! mon ami, c'est par reconnaissance que les démons ont laissé Orphée descendre aux enfers ! Tonyne échappe à qui la retient. Inflammable et en-

flammée, elle est faite pour les amours plutôt que pour l'amour; nature où tout est éveillé pour toutes choses; fille prête à être femme; coquette comme Célimène et devançant l'heure de la coquetterie : Célimène était une Agnès à vingt ans. Elle pourrait encore ne pas se perdre, mais elle ne veut pas être sauvée. Ame mouvante, elle délaisserait Pétrarque avant la fin du troisième sonnet. Je te la montre telle que je la vois : friande et sans appétit, palais capricieux, œil démesurément ouvert, oreille aux écoutes, fille sans peur. Quand il lui faudra faire un jour tous les sacrifices après le grand sacrifice, elle hésitera. Je le prévois, si l'on fait alors à la femme l'insulte d'un hommage non déguisé, et si elle trouve l'insulteur aimable, ce sera lui déplaire que de demander raison au galant.

— Mais qu'attendrait-elle donc pour faillir?

— Qui sait! de ne plus être libre...

Au centre d'un groupe, Phaël parlait avec chaleur.

— La beauté, disait-il, c'est la qualité supérieure de l'homme. Donner un coup de couteau, c'est disgracieux. Fuir, c'est avoir la tête basse et le ventre rampant. La colère creuse des rides. L'envie jaunit la face. Autant d'atteintes portées à la beauté. Etre beau c'est être bon. S'efforcer de s'embellir, c'est tendre à se rendre meilleur. Les bossus et les boiteux sont indignes de pitié; une infirmité du corps, c'est un vice de l'âme apparent. Les

Grecs ont passé près de la vérité sans la connaître : ils étaient amoureux de la forme, mais ils rendaient un culte distinct à la vertu ; c'était une faute. Ils n'ont pas deviné que la beauté se compose de tous les dons. On a de beaux yeux si l'on a de l'esprit, la voix harmonieuse si l'on a le cœur tendre, et la tête haute si l'on a de la fierté !

Les invités se retiraient peu à peu. Bientôt il ne resta dans le salon de la rue de Lille que le docteur et son filleul, Tontonne, Phaël, Closmesnil, Camille et les deux jeunes femmes.

Phaël venait de tracer quelques lignes sur un album. Tonyne se pencha sur l'épaule du poëte et lut à haute voix. « Il y aurait moins de héros si les grands coups d'épée ne faisaient pas de grandes cicatrices. J'ai vu de près les mutilés; celui qui n'a qu'un œil regarde l'aveugle avec envie; l'aveugle est dédaigné par cet autre, un tronc humain. Je n'ai pas cette coquetterie, voilà tout. »

Et Phaël signa « Tontonne. »

Le jeune avocat haussa les épaules. A son tour il écrivit : « Je suis le poëte, on me voit au centre des bataillons sacrés, à la tête des hommes d'avant-garde, quand je ne suis pas sous la table. »

Et Tontonne signa « Phael. »

Camille eut un éclat de rire mal étouffé.

— Eh! fit Closmesnil, voilà l'ami Camille en joie.

Camille prit l'album et écrivit :

« Bartholo cache son bâton sous le manteau d'Almaviva, Almavira dissimule sa guitare sous la houppelande de Bartholo. Pauvre Rosine ! « Closmesnil. »

Le tuteur de Tonyne ne fit pas attendre la riposte :

« Dans un monde peuplé d'amants, de poëtes, de savants, de soldats, je n'ai, moi, ni plume, ni compas, ni épée, ni guitare; j'ai mieux : un sifflet. « Camille. »

Madame Ramire s'empara du crayon : « Il y a de la redondance dans l'*Éloge de Madame* et de la vulgarité dans le trio de *Guillaume Tell*. N'y a-t-il point de fausses notes dans les chœurs de Séraphins? « Le docteur Tabar. »

Le vieillard sourit et aiguisa la réplique : « Ma douceur est une épigramme, elle fait ressortir la sécheresse de cœur d'autrui. La forme la plus exquise de l'ironie, c'est la bonté : je l'ai choisie. « Madame Ramire. »

Patrice sentit que les yeux étaient fixés sur lui ; il écrivit : « Roméo se répète et il a le verbe haut. Il a mauvais teint. Il aime d'un amour grave, profond, fervent. Pauvre Juliette ! »

Patrice signa « Tonyne. »

La jeune fille rougit et traça rapidement ces lignes : « Un seul visage à la vertu, l'austérité. Une seule note à l'éloquence, la langue sacrée. Une seule grandeur

à l'homme, le mysticisme. Une seule règle de conduite. l'intolérance. »

Et Tonyne signa « Patrice. »

Madame Ramire observait les deux jeunes gens.

— Voilà le beau vainqueur attendu, se dit-elle.

Il y eut un moment de gêne ; madame Ramire sentit le besoin de faire diversion :

— La plus belle fleur de mon bouquet à qui sait, « ce qui plaît aux hommes. »

— Le rôle de protecteur, dit Camille.

— Le rôle de victime, dit Closmesnil.

— Les chemins bordés d'aubépine et les sentiers liserés de roses, dit Phaël.

— Le rôle de sermonneur à vingt ans, le rôle d'écolier à soixante, voilà ce qui plaît aux hommes, dit Tonyne.

— Ce qui plaît aux hommes, dit Tontonne, c'est le galon sous forme de palmes.

— L'inconnu ! s'écria Patrice, voilà ce qui plaît aux hommes.

— Railler les femmes qui parlent « chiffons, » dit madame Ramire, et rêver rubans, rosettes, grand cordon, voilà ce qui plaît aux hommes.

— Le poète, dit Tabar, ambitionne la renommée de profond politique. Etre jugé d'humeur intrépide, c'est la réputation que le poltron envie. Qu'on leur prête la qualité

absente, dût-on leur refuser les dons qu'ils possèdent, voilà ce qui plaît aux hommes.

Et le prix promis fut décerné par Mme Ramire au plus digne.

Lorsque le docteur Tabar et les deux cousins quittèrent la rue de Lille, un camellia ornait l'habit du vieillard.

Patrice, silencieux et recueilli, écoutait avec ravissement les voix qui chantent en nous à l'heure redoutable et bénie de la mise en éveil du cœur.

LES TABLETTES DE LA MUETTE

La première fois que je l'ai vu, je l'ai jugé. Quand il est entré dans notre maison, j'aurais voulu pouvoir aller à sa rencontre et lui tendre la main.

Je l'ai vu partir pour se battre, et j'ai songé qu'il pourrait être tué... Son air résolu me donnait de l'espoir. Cependant on me l'a ramené mourant.

Il était sans mouvement, presque sans vie, et son ami est parti; j'ai pu lui livrer passage. J'étais seule à son chevet, je remplaçais l'ami absent, la mère absente; il recevait de mes mains le breuvage qui apaisait sa fièvre: cette joie m'était donnée de calmer son mal. Quel enivrement! la nuit m'a semblé courte et je le voyais souffrir;

En ces heures d'angoisses, j'étais heureuse, bien heureuse : il était abandonné, cela nous rapprochait.

Puis les indifférents sont venus. Ils disaient : Il est mort. Seule je savais, moi, qu'il vivait. La main sur mon cœur, je sentais que son cœur battait toujours.

Je lis dans ses yeux. Je sais où il va quand il part ; je sais d'où il vient au retour.

Il a oublié que j'existe. Tant mieux. Il est fier, il ne veut pas être protégé. Il serait dur peut-être, ce chrétien, pour celle qu'il surprendrait en flagrant délit de charité chrétienne.

Il est aimant, il est loyal, il sera malheureux. Je te comprends, compagnon de douleur, je te comprends, ami, je te comprends, frère !

C'est un homme de foi, c'est aussi un homme de passion. Il est bon, mais il est exalté : son sang est pur, mais son sang bout. Il pourrait offenser sa mère, ce bon fils ; il pourrait tuer son ami, ce tendre ami.

Je voudrais qu'une femme se chargeât du soin de veiller sur cette âme. Non pas cette femme pâle qu'une fois j'ai vue ici ! Avec quelle avidité elle le regardait !... Ce n'est pas ainsi qu'il doit être aimé. Il ne l'aime pas, lui.

Quand il est rentré ce soir, il était bien ému, bien agité... Le jour va poindre, et sa chambre est encore éclairée... Quelle nuit !... Il marchait à grands pas... Puis

il se mettait à la fenêtre la tête dans les mains et restait ainsi longtemps absorbé... Il se remettait à marcher... Enfin, brisé, il se jetait dans un fauteuil, mais bientôt il était de nouveau sur pied. Je saurai si elle est digne de lui, la femme qu'il aime.





XIV

JE VOUS AIME.

A l'âge où le cœur est riche, on n'a pas les lèvres avares. ALFRED DE MUSSET.

Un soir, à minuit, Landolet remit une lettre à son maître :

« Cher ami.

» C'est demain le vingt et unième anniversaire de la

naissance de Tonyne; ma pupille sera majeure au chant du coq. Dès l'aube elle se rendra au château de Camille, entourée de ses amis, et cela grâce à moi; c'est le dernier acte de ma tutelle. On vous attend.

» Votre rival,

» Closmesnil. »

— Ce matin, dit Landolet, j'ai oublié de donner cette lettre à monsieur.

— Tu es un drôle! que dans une demi-heure ma malle soit faite, et qu'il y ait une voiture dans la cour.

Landolet sortit en courant.

— Viens-tu, Tontonne? demanda Patrice.

— Demain matin je prendrai le chemin de fer.

— A ton aise.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

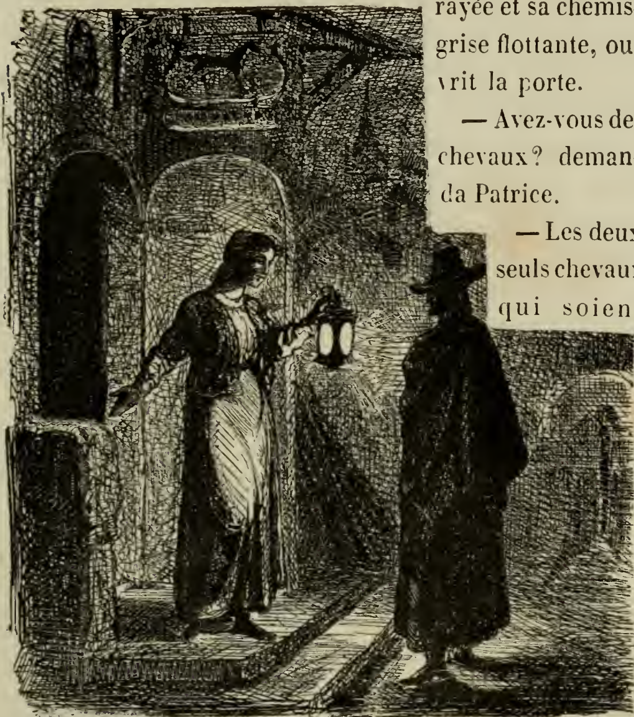
A une heure la voiture de Patrice s'ébranla. Aussitôt que les chevaux ralentissaient leur course, le jeune homme mettait la tête à la portière et apostrophait Landolet.

A quatre heures, il était à quinze lieues de Paris.

A quatre heures et demie un cheval s'abattit.

Patrice jeta autour de lui un regard de détresse. A cinquante pas il aperçut une maison sur le bord de la route : le cabaret de l'*Homme hargneux*.

Une jeune femme tout à fait avenante, avec sa jupe rayée et sa chemise grise flottante, ouvrit la porte.



— Avez-vous des chevaux ? demanda Patrice.

— Les deux seuls chevaux qui soient

dans le pays sont à nous, mais tout justement un voyageur les a retenus, il va partir.

— Ah! il est encore ici?

— Oui, monsieur.

— Conduisez-moi près de lui.

La jeune cabaretière mena Patrice à la chambre du voyageur. C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans en costume de roulier; il soupait avec un jeune garçon aux longs cheveux plats, à l'œil intelligent.

— Monsieur, dit Patrice, à six heures du matin il faut que je sois à dix lieues d'ici. Cédez-moi vos chevaux. Je vous suis inconnu; j'espère cependant que vous me rendrez ce service.

— Impossible, monsieur, impossible, répondit l'homme, il se peut que je ne sois pas pressé, mais je suis le premier arrivé, cela me suffit.

— Je croyais avoir dit à monsieur qu'il s'agissait pour moi d'un intérêt très-grand.

— J'ai bien entendu.

— Et...

— Et je refuse de vous céder mes chevaux.

— Je les prendrai donc.

— Comment, vous les prendrez!

— Je vais de ce pas les faire atteler à ma voiture.

—Au premier coup de fouet de votre cocher, j'abats les

deux bêtes avec les balles de ces bonnes armes, — et l'homme montra à Patrice les canons d'une paire de pistolets.

— Monsieur, dit Patrice froidement, regardez-moi bien en face, et vous ne douterez pas que dans un quart d'heure vos chevaux m'auront emporté loin de cette maison.

— Monsieur, une telle violence m'oblige à vous dire que j'ai changé d'avis : je réserverai une de mes balles pour un autre emploi...

— Si je comprends bien ...

— Et vous comprenez bien.

— Je suis à vos ordres, c'est trop juste.

— Demain matin donc...

— Comment! demain matin! tout de suite, j'ai un quart d'heure à vous donner.

— Comment ! tout de suite! la nuit?

— Le clair de lune est superbe; d'ailleurs nous pourrons nous battre à dix pas; descendons sur la route.

— Sur l'heure?

— Eh ! sans doute! Auriez-vous peur?

— Peur, moi! par saint Côme! seulement je réfléchis... je vous les abandonne.

— C'est heureux!

Pendant ce débat le jeune garçon aux longs cheveux avait bien soupé, sans paraître plus ému de la possibilité

d'une rencontre meurtrière que s'il eût prévu le tour que devait prendre la discussion.

— Combien les chevaux? demanda Patrice à la jeune femme; le voyageur me les cède.

— Vingt francs chacun.



Patrice alla prendre le manteau qu'il avait déposé sur une chaise dans la chambre du roulier. En vain il retourna toutes les poches; le portefeuille avait disparu.

— Je l'ai oublié à Paris, se dit-il.

Le jeune homme frappait du pied.

— Je ne puis partir, je n'ai pas d'argent.



La jeune cabaretière regardait Patrice.

— Cela vous fait donc beaucoup de peine de ne pouvoir continuer votre route?

— Cela me met au désespoir.

— Une femme vous attend?

— Elle ne se doute pas de ma venue.

— Elle vous aime?

— Peut-être.

— Vous l'aimez?

— Qui sait!

— Vous l'aimez et elle vous aime, dit la cabaretière. Je comprends votre douleur.

Les yeux se rencontrèrent; le visage de la jeune femme se couvrit de rougeur.

— Je partirai demain matin, dit Patrice.

— Oh! non, partez à l'instant même.

— Je ne puis.

— Il le faut, ne restez pas ici plus longtemps.

— Que craignez-vous donc?

Elle rougit de nouveau et ne répondit rien; et lui,

murmurait : Jamais je ne vis plus charmant visage.

— Remettez-vous en route, reprit-elle vivement.

— Mais je n'ai pas un louis en poche.

— Partez ! vous me paierez quand vous voudrez.

— Oh ! merci ! s'écria Patrice.

Sans façon, il sauta au cou de la jeune femme et l'embrassa sur les deux joues.

Patrice appela Landolet. Landolet ne répondit pas. Le jeune homme secoua son domestique, mais il ne put en obtenir que des monosyllabes : en face du Beauceron, il y avait deux bouteilles vides. Landolet, très-sobre d'ordinaire, était tout à fait ivre. Patrice jeta l'ivrogne dans la voiture, sauta sur le siége, et mit l'attelage au galop. Le jeune compagnon du roulier grimpa sans être aperçu derrière la voiture de Patrice.

Une rude voix se fit entendre.

— T'a-t-il bien payé? demandait le cabaretier, qui rêvait bourse pleine.

— Très-bien payé, répondit la cabaretière, qui songeait aux baisers. Je serai battue, se disait-elle, mais la jolie fille verra son bel amoureux.

Et, moitié souriant, moitié soupirant, la jeune femme se dirigea vers le lit conjugal.

Patrice fit cinq lieues sans accident. Arrivé à un carrefour, il s'arrêta indécis sur la route à prendre. A cet instant passait un gamin en sifflant.

— Hé! l'ami, lui cria Patrice, le chemin de X?

— Tout droit devant vous.

Patrice fouetta ses chevaux; l'enfant fit entendre un ricanement joyeux...

. . . .

Tonyne et Patrice marchaient à petits pas.

— Mais alors, dira le lecteur, Patrice s'est donc aperçu qu'il faisait fausse route?...

— Sans doute.

Les jeunes gens marchaient à petits pas. Le point de vue était admirable. Par une éclaircie de la forêt, on apercevait la campagne. C'était un magnifique tableau du printemps. La terre a vingt ans au mois de mai, elle en a quinze en avril. C'est l'instant du réveil, c'est, pour tous, l'heure d'être. Les arbres et les plantes croissent, et le sang, composé du fruit de ces arbres et du suc de ces plantes, fermente comme le vin lors de la floraison. Tout croît ou expire; il faut reverdir ou disparaître; tout fait un mouvement en avant. L'homme épuisé réserve pour cet instant un dernier souffle; il faut marcher, dût-on mourir de l'effort. C'est l'heure où le poëte ramasse à ses pieds ses meilleures pensées, pensées de gloire, pensées d'amour, aussitôt cueillies, aussitôt enrubanées. Les animaux se dépouillent de leur toison pour laisser le soleil les inonder. Le poulain qui vient de manger les jeunes pousses a de fougueux élans: il échappe au garçon

qui le tient en laisse. La jument, elle, lente en ses mouvements, reste des heures entières indolente, puis, cinglée par une lanière invisible, se livre à une course effrénée, et revient tomber palpitante, exténuée, près de son poulain qui fait entendre alors de joyeux hennissements. La chèvre fait de petits bonds et des sauts capricieux, comme si elle avait brouté quelque herbe magique. On croirait que les arbres ont des veines et des artères, et qu'elles se gonflent sous le flux et le reflux du sang. Les lianes enlacent le pin et l'étreignent avec une juvénile ardeur. C'est l'heure où la séve se fait jour à travers l'écorce et se répand. Elle allége l'arbre de sa précieuse liqueur; elle l'appauvrit pour l'enrichir, et fait sortir du tronc noueux les jeunes rejetons. Peu abondante chez le vieil arbre séculaire, mais prolifique encore, elle fait son œuvre modeste; tandis que s'élançant du cœur même du chêne vigoureux, elle donne d'éclatantes preuves de sa puissance féconde.

— Je vous aime, dit Patrice.

A ce moment, un homme à barbe grise sortit d'un fourré voisin; un vieillard dont toute la personne inspirait la pitié.

— Je suis un malheureux sabotier, dit-il; j'ai une femme infirme, et la misère est grande.

— Pauvre homme! dit Tonyne, et prenant sa bourse,

elle en versa le contenu dans le bonnet que lui tendait le mendiant.

— Ah! madame, que de bonté! s'écria-t-il en se laissant tomber à genoux.

— Relevez-vous,, dit la jeune fille.

— Pas avant que vous m'ayez pardonné mon indiscrétion.

— Vous êtes tout pardonné, relevez-vous.

— Après que vous m'aurez dit que vous ne m'en voulez plus.

— Je ne vous en veux pas!

— Monsieur me regarde d'un mauvais œil.

— Eh non! fit Patrice impatienté.

— Ma présence paraît gêner monsieur.

— Non, te dis-je.

Pleinement rassuré, le vieillard se remit sur ses pieds.

— La forêt n'est pas sûre, dit-il, il y a beaucoup de gens misérables. Si l'on allait vous attaquer!

— Rassure-toi.

— Cette crainte me talonne.

— Laisse-là tes contes et va porter du pain à ta femme.

— Moi, vous laisser ainsi exposés!

— Va donc.

— Après ce que vous avez fait pour moi, jamais!



— Il n'y a pas de danger, dit Patrice impatienté; d'ailleurs nous allons rejoindre notre compagnie.

— Mais retrouverez-vous votre route? dt le mendiant. Moi, qui suis depuis longtemps dans le pays, je m'y suis plus d'une fois égaré.

— Ce brave homme a raison, dit Tonyne.

— Par saint Côme! je serais trop heureux de tirer madame d'embarras.

— Je n'ai que faire de tes services, s'écria Patrice, nous sommes à deux pas de la route.

— Monsieur ne veut pas de moi pour guide, dit le sabotier d'un ton pleurard.

Le jeune homme perdit tout à fait patience.

Il fit un pas vers le vieillard. Celui-ci comprit qu'il était grand temps de tourner les talons.

— Je m'en vais, je m'en vais! mais s'il vous arrive un malheur, — mademoiselle, — rappelez-vous bien que j'ai tout fait pour vous en préserver

— Je vous aime, dit Patrice. Il y a un instant encore j'aurais cru pouvoir jurer de ne vous aimer jamais. Quelque chose de puissant m'attirait bien vers vous, mais un courant contraire m'en éloignait. Il eût mieux valu ne pas nous rencontrer, mais le mal est fait. Je ne suis pas l'homme attendu, vous n'êtes pas la femme espérée. Qui que vous soyez, et qui que je sois, je vous aime.

Tonyne ne répondit rien; mais elle ne semblait pas irritée par ce brusque aveu. Les jeunes gens marchèrent quelque temps en silence.

Et Patrice se disait : — Elle paraît toujours à la veille de choir, et elle sait se garder de la chute. Elle n'est pas prude. L'indécente terreur visible de la niaise lui fait défaut, tant mieux. Malgré mes vingt ans en révolte, elle est en sûreté à mes côtés. Qui oserait profaner cette vierge?

Et Tonyne se disait : — Il est bel homme.

Et Patrice se disait : — Je viens de m'engager pour la vie; je rêve une existence de luttes; de rudes épreuves m'attendent. Supportera-t-elle l'angoisse? Est-elle faite pour le dévouement et pour le sacrifice? Elle pleurera si elle m'aime, elle se consolera si elle est digne d'être aimée de moi...

Et Tonyne se disait : — Il a les dents blanches.

Et Patrice se disait : — Dans mon choix libre et

réfléchi, je la prends pour femme. Son ironie un peu froide s'effacera. Cet esprit superficiel, ce cœur d'apparat, ne m'effraient point. Déjà je peux lire dans ses yeux les sentiments qui l'agitent en cet instant solennel.

Et Tonyne se disait : — Il a le pied petit.

Et Patrice se disait : — Je préfère même qu'elle ne soit pas accomplie tout d'abord. A moi de lui donner la bonne impulsion. Il lui restera de ses premières années la grâce et l'abandon. Elle émerveillera ma grand'mère par ses reparties imprévues et ses objections hardies. Cet instant a disposé de son avenir. Elle sera une honnête femme.

Et Tonyne se disait : — Il ressemble à Fechter.

Et Patrice se disait : — Je suis sûr d'elle, et je suis sûr de moi. Je la prends et je l'emporte. C'est à moi de faire qu'elle ne regrette pas ce qu'elle quitte. Elle a vécu jusqu'ici dans un milieu plein d'embûches ; elle a pu y vivre et rester pure ; c'est à son honneur. On ne l'a ni surveillée ni sermonnée ; personne n'était là pour lui dire : « Garde-toi bien, » et elle s'est bien gardée.

Patrice attira vers lui la jeune fille.

— Ah ! s'écria-t-il, je ne vous laisserai pas le temps de vous reconnaître. Pour vous charmer, pour vous conquérir, j'ai cette heure. Je le sens, j'ai toutes vos pensées, vous êtes à moi tout entière, je vous aime, vous m'aimez,

Tonyne laissa tomber sa belle tête sur l'épaule du jeune homme.

Patrice frissonna au contact de la femme aimée; ce n'était plus l'adolescent maître de lui, c'était un homme épris et qui tenait sa maîtresse entre ses bras...

A ce moment on entendit un bruit de pas, puis Closmesnil et madame Ramire, précédés du sabotier, se montrèrent à cent pas des jeunes gens. Closmesnil semblait un peu contraint.

Madame Ramire souriait.

On se remit en route.

Après une demi-heure de marche, Closmesnil s'écria:

— Voilà le château de Camille.

C'était un manoir féodal. Le donjon et deux tours rondes, réunies en triangle par trois bâtiments crénelés, dressaient à deux cents pieds de hauteur leurs toits couverts d'ardoises et surmontés de girouettes en forme de tête de sanglier. Au-dessous des créneaux s'ouvraient les machicoulis. La muraille était faite d'énormes quartiers de roche et de pierre de taille. Une chapelle à vitraux et un puits à colonne ornaient la première cour. On communiquait de la tour principale à cette cour par une arche de pierre au milieu de laquelle jouait un pont-levis. Un parc clos de murs s'étendait autour du château dans l'espace de plusieurs lieues.

Les quatre voyageurs virent venir au-devant d'eux un

jeune page vêtu court en pourpoint de soie jaune, et le bonnet à la main. Après avoir salué courtoisement la compagnie, il posa un genou en terre et remit à Tonyne une lettre scellée au chiffre de Camille.

BIENVENUE

La terre du chemin, qui garde tendrement
La trace de vos pas, soubs mes pas manque, ô belle!
Le vent qui fait flotter vostre jupe rebelle
Et souffle en vos cheveux, me brusle meschamment.

Me tendez-vous la main, prinse d'apitoyment,
Que plus m'est doulx l'appuy, plus encor je chancelle;
Vos piés foullent ces prez, et sus l'herbe nouvelle,
Je ne pourray dès lors reposer un moment.

Non, jamais plus, ma mie, elle ne désaltère,
L'eau pure de la source où vostre lèvre fière
Ha trompé son ardeur. Le fruict par vous cueilli

Offre ung maling poison à qui vouldroit y mordre.
Entrez, quoiqu'en mon cuer apportiez le désordre :
Par le torment d'amour tost je soye assailli!

Tonyne sourit.

Les jeunes femmes suivirent le petit page. Une fille d'honneur qui semblait contemporaine d'Agnès Sorel introduisit les deux cousines dans une salle aux tentures de velours rouge semé de sureau ; là se trouvaient à leur

intention les riches vêtements de quelques dames châtelaines du temps passé.

La toilette fut bientôt faite.

Madame Ramire prit un habit d'or frisé et un *surcot* à manches de *samet* d'argent. La pièce de poitrine était en velours bleu de ciel. Les souliers étaient de cuir doré. Un petit miroir d'acier poli enchâssé dans de l'or et un chapelet de perles fines complétaient son costume galant.

Tonyne portait le haut bonnet, d'où pendait un voile d'argent tombant jusqu'aux pieds; elle avait un collier à grosses baies en grains ronds. La jupe traînante était de soie écarlate. Les manches longues, tailladées en trèfle et faites de velours vert-gai, cachaient un corsage et d'autres manches justes. Une large ceinture blanche en poil de chèvre supportait un chapelet de dix *ave* en bois de senteur.



Les deux femmes, toujours précédées par le petit page, allèrent rejoindre Closmesnil et Patrice. Phaël et Camille étaient près d'eux.

Patrice avait un habit court déchiqueté et flottant, en drap de soie azuré à croisettes d'or, des chausses serrées dessinant la forme des jambes et des bottines en cuir non lacées.

Les trois autres hommes avaient un costume de même forme. L'habit de Closmesnil était de soie brune; celui de Phaël, de velours noir, et l'habit de Camille, de drap gris tendre.

Le maître du lieu offrit la main à Tonyne; madame Ramire s'appuya sur le bras de Phaël, et tous quatre, suivis de Patrice et de Closmesnil, montèrent à l'étage supérieur par un grand escalier à rampe de pierre. La voûte était peinte en rouge et parsemée de branches de genêts; des statues coloriées de guerriers fameux étaient rangées sous des niches sculptées à jour.

On eut dit que les fiers châtelains et les nobles châtelaines, qui reposaient depuis quatre siècles dans leur lit de marbre, avaient obtenu de détendre leurs membres raidis et qu'ils allaient tout à l'heure soulever la pierre tumulaire et rentrer pour jamais dans la nuit du tombeau.

La grande salle du château de Camille était badigeonnée d'ocre jaune à la colle avec de grossières images de saints et des faisceaux d'armes. Le parquet était jonché de fleurs. Une table carrée à huit pieds en spirale était couverte de viandes, de légumes et de fruits. Une nombreuse vaisselle d'or et d'argent éblouissait les

yeux. A l'autre bout de la salle, s'élevait un dressoir disposé en gradins, où l'on avait placé dans l'ordre le plus heureux des bassins, des vases enrichis de pierres précieuses. Une suite brillante de valets, pages et écuyers attendait les ordres de la compagnie.

Tonyne s'assit aux côtés du seigneur châtelain.





XV

LES RIVAUX.

> LA ROSE. — Si j'avais des feuilles comme tes lèvres, je me flétrirais demain sur le sein d'une reine.
>
> HENRI CONSCIENCE.

Et Patrice se disait : La seule grande chose de cette journée, c'est notre mutuel aveu. Ils ne savent rien. Nous

sommes liés, à jamais l'un à l'autre et ils espèrent. Leur sort m'attriste. Aimer Tonyne et être dédaigné, quelle torture! C'est miracle qu'elle puisse prêter quelque atten-



tion à ce jeu. La femme est forte. Laissons-leur ce jour. Je suis l'homme aimé.

—Ah! s'écria Phaël, cette journée me fait souvenir des jours où j'étais roi.

— Roi de quel royaume? demanda madame Ramire en riant.

— Roi d'O'Kiss. On y avait quelques usages excellents et nombre de mauvaises habitudes. Je prends pour secrétaire intime un jeune noir à l'air doux. Le jour de son entrée en fonctions, une jolie fille blanche lui porte à déjeuner. On entend des gémissements. Il y avait eu malentendu : le noir avait cru que son déjeuner c'était la jolie blanche elle-même : il en avait mangé !...

Les femmes poussèrent un petit cri.

Phaël reprit. Là-bas, celui qui était soldat, c'est qu'il voulait bien l'être, et comme on trouve assez de charpentiers, de maçons, de couvreurs, malgré les dangers des métiers, il ne manquait pas de soldats, malgré les risques à courir. Au lendemain d'une bataille, aucun homme n'était cité à l'ordre du jour : c'eût été dire que les braves dont on taisait les noms avaient montré une bravoure moindre ; on faisait un éloge collectif. En temps de paix, après trente ans de service, on n'avait aucun droit à la croix : vieillir n'est pas un titre de gloire. On ne protégeait pas les écrivains. A quoi bon ! il est inutile de soutenir les ingambes ; il ne faut pas leur mettre d'entraves, voilà tout.

— C'est très-juste, dit Patrice.

— Le criminel le plus méprisé, reprit Phaël, ce n'é-

tait pas le voleur, ce n'était pas l'assassin, c'était le parjure. Dans mon royaume on n'avait pas décrété l'inviolabilité du maître, parce qu'il eût fallu préalablement décréter qu'il serait sans faiblesse. Il était permis d'appeler impunément Claude idiot et Tibère meurtrier. Personne n'était libre de faire le mal. Tous pouvaient faire le bien. Il régnait l'entière liberté de demander ce qui est juste, et de dire ce qui est vrai, la seule liberté que les honnêtes gens de tous les pays espèrent ou regrettent. C'est alors que je fus nommé roi. La position n'était pas tenable.

— En effet, dit Closmesnil.

— Des missionnaires étaient venus, reprit Phaël, et ils avaient entraîné de nombreux disciples. Comme ceux-ci croyaient à l'immortalité de l'âme et aux récompenses dans un autre monde, à la mort d'un des leurs hommes de bien, ces croyants se réjouissaient, et, loin de se revêtir de vêtements de deuil, ils se paraient de leurs habits de fête.

— C'était logique, dit Patrice.

— J'accordais ma protection aux apôtres de la religion nouvelle, mais à une condition : la confession remplissait ma caisse. Des pénitences proportionnelles étaient ordonnées; le pénitent était-il riche, il payait cent pastèques pour une médisance, cinq cents pastèques pour une calomnie, sans préjudice des *pater* et des *ave* : le

gueux en était quitte le plus souvent pour une banane ou quelques dattes. Désormais on ne put, dans mes États, obtenir le royaume du ciel gratis.

— C'est très-ingénieux, dit Closmesnil.

— J'avais songé à faire noyer les filles laides pour empêcher la reproduction de l'espèce ; un vain désir de popularité m'a fait renoncer à ce sage projet. Je désignai d'office des maris pour les filles laides.

— C'était humain, dit madame Ramire.



— C'était cruel, dit Closmesnil.

— Enfin, j'établis un impôt d'un genre nouveau. Le sujet qui n'était ni libertin, ni joueur, ni débauché, devait voir en moi un être abominable; de là à désirer ma chute, il n'y avait pas loin. J'eus l'idée de faire payer un impôt aux seuls hommes vertueux, mes ennemis naturels. Ces gens-là sont très-dangereux, ils ne sont absorbés par aucune passion, ils observent le maître. Cet œil sans cesse ouvert est inquiétant. Ils font tort aux gouvernants qui comptent sur une moyenne de vice par individu. Vous n'êtes pas joueur, payez l'impôt! Vous n'êtes pas libertin, payez! Vous n'êtes pas ivrogne, payez, payez toujours!

— Et ils payaient? demanda Closmesnil.

— Vertueusement.

— Halte-là, dit Camille, on connaît *Gulliver*; c'est là l'impôt proposé par les académiciens de Lagado, capitale des Balnibarbes.

— C'est faux. L'Académie prétendait qu'il fallait taxer les belles qualités du corps et de l'esprit dont chacun se piquait, ce qui n'est autre chose qu'un impôt sur la vanité.

Phaël passa outre : — Mes sujets avaient la mauvaise habitude, je l'ai dit, de manger leurs ennemis. Je blâmais cet usage. Que l'ennemi vaincu, voué à la mort, ait ou non pour tombeau l'estomac de son vainqueur, cela im-

porte peu à l'humanité. Cependant je pouvais tenter de détruire cette coutume locale, mais cela aurait eu des dangers. Je préférai l'utiliser à mon profit, et je pris pour premier ministre Laridon, mon chef cuisinier.

— Quel conte nous faites-vous là? dit Tonyne.

— Si j'invente un mot, que je meure. Mon ministre était un homme de mérite; sa gloire surpassait celle du premier de mes guerriers; vaincre un ennemi redoutable, c'est bien; rendre savoureux un ennemi coriace, c'est mieux. C'est lui qui eut la triomphale idée d'acheter à grands frais un chanteur dodu de la chapelle Sixtine. Quel régal pour les gourmets! Hélas! bientôt mon premier ministre tomba en discrédit Ses meilleures sauces. ses célèbres coulis ne purent conjurer sa ruine; ce n'était plus l'illustre Laridon.

— La cause de sa disgrâce?

— Il avait perdu l'odorat. Je le destituai, mais trop tard: on me chassa. Il n'y eut pas d'effusion de sang: mes sujets se levèrent en masse. Toute résistance était impossible. J'avais enrichi les uns, anobli les autres, pris les suffisants par l'orgueil, les timorés par la peur et l'on me chassait. Laridon avait perdu l'odorat. Que me manquait-il donc à moi?

— Le sens moral, répondit Patrice.

— Merci! Et je suis parti emportant mon sceptre; il semble me dire : Rappelle-toi pourquoi tu n'es plus roi.



— Roi, qu'est-ce que cela! s'écria Closmesnil, j'ai été dieu pendant une heure. Je parlais toutes les langues, je bondissais comme un jeune faon, et j'aurais assommé le bœuf Apis d'un coup de poing, la première fois que je bus du vin de Constance.

— Et la deuxième fois? demanda madame Ramire.

— La deuxième fois, j'avais la tête lourde, et je trébuchais à chaque pas.

— Mademoiselle Tonyne, dit Camille, en votre honneur j'ai relevé les ruines, et réveillé les morts; c'est le galant roi Charles VII qui est sur le trône de France: une alcôve; ces bonnes gens qui sèment et ensemencent dans mes terres, ce sont les compagnons d'armes de Dunois et Xaintrailles.

— L'idée est de moi, dit Phaël.

Camille fronça le sourcil.

— Pour vous complaire, reprit Camille, j'ai fait un roman. Mes décors sont de pierre, de marbre et de bronze; mes arbres sont peuplés d'oiseaux chanteurs, et mes héros sont de chair et d'os. Cela vaut bien le rêve insaisissable du conteur. De ce roman d'un genre nouveau, vous êtes l'héroïne. Cette salle fut jadis froide et sombre, mais sur mon ordre, voûtes et murailles se sont ouvertes. Pour fêter votre venue, j'ai invité le soleil.

— L'idée est de moi, dit Phaël.

Camille eut un mouvement de colère.

— Je te conseille de retenir ta langue, dit-il.

Phaël se mit à rire :

— Plaisante prétention que la tienne ; me prends-tu pour un parasite? J'honore ta demeure, je m'y ennuie en ta compagnie, n'est-ce rien? J'ai bien assez d'argent sans toi, et sans moi tu n'aurais pas assez d'esprit. En traitant d'égal à égal; je te traite bien, je pense. Nous avons fait chacun un apport, aucun de nous deux ne peut dédaigner l'autre. Et comme je ne te reproche pas mes largesses, tu n'as pas à me rappeler les tiennes. Je ne compte pas sur ta gratitude et je t'invite à ne pas attendre ma reconnaissance.

— Eh! dit Camille visiblement calmé, qui te demande tout cela?

— On me verra libre et indépendant, continua Phaël, tant que je ne serai pas atteint de l'amour de l'or, cette fièvre jaune, comme dit le docteur Tabar. Je n'ai rien à t'envier, Camille, mon cerveau est mieux garni que ton coffre-fort. Quand on me dit que les poëtes d'un autre temps s'humiliaient devant qui les faisait vivre, j'ai de violents accès de rage. Aujourd'hui ce n'est plus de même. Il y a des dédaigneux parmi les gueux inspirés, et des dédaignés parmi les brasseurs d'écus. Le poëte a le loisir d'être un homme. Courez, ses serviteurs! dépensez pour sa joie! luttez avec lui de puissance! Étalez, entassez, il groupe : meublez, il peuple. J'aime et je suis

de ceux que l'on aime. J'aime sans humilité. Tout ce que l'œil embrasse, tout ce que la pensée entrevoit, l'inconnu même m'appartient. A la femme qui m'aimera, je dirai : Partageons! Je franchis les montagnes, je traverse les mers, j'escalade le ciel; qui veut être du voyage? Être aimé de moi, c'est avoir une auréole. M'avoir aimé, c'est un titre contre l'oubli.

Phaël s'était levé, ses grands yeux profonds et doux avaient un extraordinaire éclat. En cet instant il était beau.

Tonyne semblait émue.

Closmesnil se pencha à l'oreille de madame Ramire.

— Ces trois hommes se disent : J'ai deux rivaux. Erreur! chacun d'eux à un seul rival dangereux : moi-même. Jugez de ma confiance, tout est fait ici pour me battre et je trouve tout de mon goût. Quoique le gain de la partie me tienne fort au cœur, je ne triche pas.

— Tonyne, dit en riant madame Ramire, tu me nuis, chère enfant, je suis dans l'ombre par ta faute. Je t'en prie, prends homme, que je sache à mon tour ce que c'est qu'exister. Je veux observer sur moi-même les battements du cœur et les pulsations du pouls. Le rôle de confidente ne me convient pas encore, je pense. J'ai vingt-cinq ans, je me révolte. La théorie n'enseigne rien en amour, je suis une ignorante, je n'ai jamais été au feu. Je suis femme cependant. Qui en doute me regarde !

Et madame Ramire cambra sa taille et prit une attitude.

— Voilà un serviteur qui vous arrive, madame, dit Tontonne qui entrait.

Le jeune avocat était vêtu de toile grise, et tenait à la main un chapeau de feutre. Tontonne avait résisté aux sollicitations du page chargé de l'habiller.

Tontonne baisa les mains de madame Ramire, qui eut une petite moue dédaigneuse ; ce n'était pas le chevalier de son choix.

— Camille, dit Tontonne, à la poterne du château, il y a deux jeunes mariés suivis de tous les gens de la noce. Ils demandent à faire leurs compliments à monseigneur.

— Qu'ils entrent, dit Phaël.

Et sur l'ordre aussitôt transmis, ils entrèrent.

L'époux et l'épousée d'abord.

Lui, un grand gaillard aux traits irréguliers, au front bas, à la bouche grande. Elle, une fille forte en couleur, un peu épaisse, un peu gauche.

Derrière eux, une trentaine de paysans et de paysannes, elles belles à charmer, eux laids à plaisir.

— Venez çà, que l'on vous embrasse, dit Camille à la mariée.

La mariée se laissa embrasser avec docilité.

— Je souhaite à cette belle fille, dit Phaël, que ses beaux yeux lui méritent la bienveillance du maître.

— Je souhaite à ce brave garçon qu'il n'en soit rien, dit Tontonne.

— Je fais un souhait pour tous deux, dit madame Ramire, qu'ils fêtent un jour leur cinquantaine.

— Je souhaite à l'épousée, dit Tonyne, qu'elle meure avant la première ride.

— Moi, dit Closmesnil, je lui souhaite dans dix ans mille écus de revenu.

— Dans dix ans, je lui souhaite dix enfants de belle venue, dit Patrice.

— Sais-tu que ta femme est adorable! dit Camille, Venez ici, petite... plus près.

— La laisseras-tu ainsi courtiser? dit Tontonne au paysan.

Le paysan fit un pas en avant.

— Je me figure, dit-il, qu'en sortant d'ici, ma femme que vous avez embrassée et enjolée me trouvera sans esprit et la peau rude.

— Viens donc, petite, dit Camille.

— La la, fit le mari en s'interposant.

— Ne connais-tu point le droit du seigneur? dit Camille.

— Ne connais-tu point le droit du vassal? dit Tontonne.

Le paysan ne paraissait pas disposé à bien prendre les familiarités du maître.

— Allons, dit Camille, chacun à fait un souhait, je voulais faire un don, mais cela ne se peut plus.

— Un don ? répéta le marié.

— Oui, j'avais l'intention de vous donner le moulin; il n'y faut plus penser.

— Monsieur me garde rancune?

— Non pas, seulement ta femme est charmante, et le moulin est près du château; j'étais déjà tout à l'heure sur le point de prendre feu.

— Et puisque ce n'était qu'un semblant ? dit le paysan.

— Et puisque ce n'était qu'un semblant? dit la paysanne.

— Cela pourrait devenir sérieux, dit Camille.

— N'ayez crainte, Justine n'est pas une dame.

— Une jolie fille est une jolie fille.

— Rassurez-vous.

— Décidément, il est plus sage que tu demeures loin d'ici.

— C'est inutile.

— Tu t'exposes fort.

— Je ne m'expose point.

— Enfin, puisque tu le veux absolument...

— Oui, monsieur, dit le paysan.

— Oui, monsieur, dit la paysanne.

— Vous aurez donc le moulin.

— Grand merci !

— Tu étais si jaloux tout à l'heure, fit Tontonne.

— Ce n'était qu'un semblant, dit le paysan d'un air narquois.

— Ce n'était qu'un semblant, dit la paysanne en baissant les yeux.

Phaël prit Tonyne par la main et fit asseoir la jeune fille sur une estrade.

— Veuillez présider la *cour d'amour*, dit le poëte.

Et s'adressant aux gens de la noce : — Vous tous et vous toutes qui avez quelque amoureux souci, approchez et parlez. Il sera apporté soulagement à votre ennui.

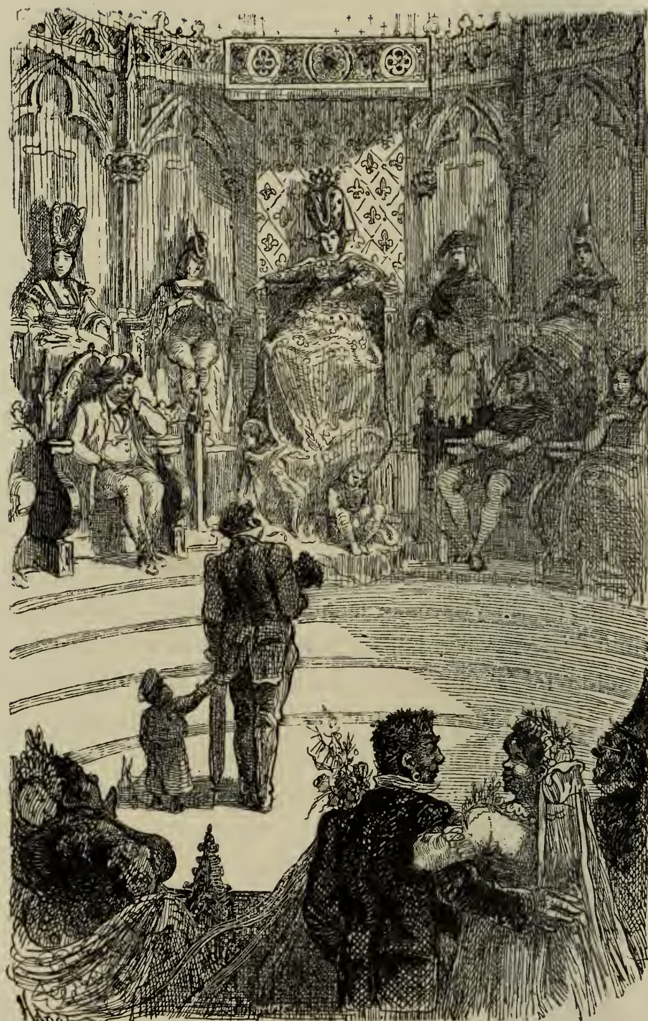
Il y eut un moment d'hésitation, puis une grande paysanne fit bravement quatre pas en avant. — Mon promis, dit-elle, a quitté le pays, il y a trois années, en me disant : « Je vais essayer de faire fortune, loin, bien loin d'ici; ne crois jamais que je t'aie oubliée, et garde-moi ta foi. » Comme c'était un brave garçon et que je l'aimais, j'ai juré de l'attendre, mais voilà que j'ai vingt ans et je trouve un épouseur. Que faut-il que je fasse ?

— Dame ! fit Tonyne hésitante, en interrogeant la compagnie du regard.

— Oh ! oh ! fit madame Ramire.

— Eh ! eh ! fit Tontonne.

— Hum ! fit Phaël.



— Hum ! fit Camille.

— Euh ! fit Closmesnil.

Patrice se reportait en pensée à cet instant où Tonyne s'était fiancée à lui. Rien ne pouvait l'arracher à sa rêverie amoureuse.

— Camille, dit Phaël, donne cinquante louis à cette belle fille; ils l'aideront à prendre patience, si elle rebute le prétendant, et à étouffer les remords si elle épouse le galant.

Ainsi fut fait par Camille.

— Moi, dit à son tour un jeune paysan, j'ai été le favori d'une fillette, et un gars, qui est mon meilleur ami, veut l'épouser. Je sais qu'il va me demander si j'ai été accueilli. Aussi je ne suis pas à mon aise. Ce ne serait pas bien de parler, ce serait bien mal de se taire. Mais que je parle ou que je me taise, il faudra toujours que je trahisse quelqu'un. Que dois-je faire ?

— Dame ! fit Tonyne irrésolue.

— Oh ! oh ! fit madame Ramire.

— Euh ! fit Closmesnil.

— Hum ! fit Phaël.

— Hum ! fit Camille.

— Eh ! eh ! fit Tontonne.

Patrice errait dans le pays des rêves.

— Camille, dit Phaël, vide ta bourse dans les larges

mains de ce gaillard-là. Qu'il interroge la bouteille, elle a des conseils pour ses fervents.

Et Camille obéit.

Le marié, la mariée, les gens de la noce reprirent à grand bruit le chemin du village.

On entendit un son de trompe : c'était le signal de l'entrée en chasse. Toute la compagnie descendit aussitôt sur l'invitation de Camille. A la poterne, piaffaient les chevaux aux chanfreins éblouissants.

Patrice s'approcha de Tonyne, mais elle regardait du côté de Camille ; celui-ci s'élança radieux, et mit la jeune fille en selle. « Il fallait bien remercier ce jeune homme, » se dit Patrice.

Une troupe d'archers à cheval, de valets à pied, conduisaient la meute. Un fauconnier portait sur son poing ganté un oiseau de proie de la plus rare espèce, un faucon blanc d'Irlande. Ce paraissait être un oiseau de mérite ; il avait tous les signes de la force et du courage, le bec court, la poitrine nerveuse, les ongles fermes et recourbés. Le fauconnier avait fait remarquer avec orgueil que le noble animal « chevauchait le vent. »

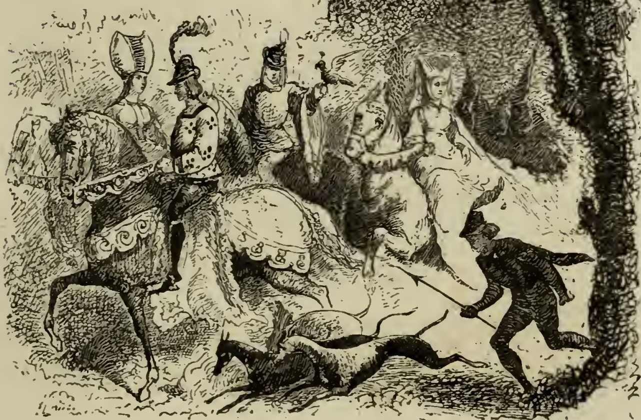
L'ordre de « laisser courre » venait d'être donné.

Les valets découplèrent les chiens.

On les entendit bientôt donner de la voix dans le lointain, puis leurs cris devinrent fréquents et sonores. Un

jeune chevreuil, serré de près par la meute, déboucha d'un sentier couvert.

A cet instant, le fauconnier déchaperonna son oiseau. Le faucon partit. On le vit ramer, planer, voler en pointe, monter et s'élever par degrés jusqu'à perte de vue. Tout à coup, l'oiseau fondit sur le chevreuil et se posa sur la tête du fauve. Le chevreuil essaya de se débarrasser par des mouvements de cou violents;



ce fut en vain. Il reprit sa course, affolé par la terreur.

A l'extrémité du parc une haie d'aubépine séparait seulement de la campagne les dépendances du château de Camille. L'animal prit un furieux élan et franchit la haie d'un bond. Les valets ouvrirent une voie à coups de hache; la poursuite continua à travers champs.

Le chevreuil avait gagné du terrain; il disparut dans un épais fourré et l'on put craindre un moment de ne pas le rejoindre. Enfin on entendit de nouveau les chiens; excités par les veneurs et les sons éclatants de la trompe, ils avaient retrouvé la voie. Les chasseurs piquèrent leurs chevaux qui partirent au grand galop.

Un curieux spectacle attendait Camille et ses hôtes. Le faucon avait profondément fixé ses ongles dans la chair du chevreuil et lui becquetait les yeux. L'animal bondissait, se livrait à une course effrénée, puis, épuisé, haletant, découragé, il s'arrêtait et poussait des cris plaintifs; deux filets de sang mêlés à ses larmes coulaient le long de son poitrail.

Camille prit un fusil des mains d'un valet et tira. La balle vint briser une patte de derrière. Le chevreuil tomba à genoux.

Le faucon, mis en goût, plongeait son bec avec une joyeuse ardeur dans les trous qu'il venait de creuser;

c'était bien en effet un oiseau de proie de haut mérite.

Le chevreuil, lui, ne lutte plus, il pleure, il se sent condamné ; il attend le dernier coup, et tout son corps frissonne, son poil se hérisse, le supplice ne cessera qu'à la mort. Il entend le bruit des voix, les aboiements joyeux, le son de la trompe. Il ne voit pas son bourreau, mais il le devine. On l'entoure, on l'approche sans danger, il est à terre... Il ne lui reste plus qu'à tendre la gorge... Un gémissement douloureux, prolongé, poignant, sort de sa poitrine oppressée.

Les femmes laissèrent échapper un cri de pitié.

— Eh! dit Tontonne, on va en chasse pour tuer. Le chasseur qui revient bredouille n'est pas plus humain que le chasseur heureux ; il est plus maladroit, voilà tout.

Patrice prit son couteau de chasse et enfonça toute la lame dans la gorge du chevreuil. La bête tomba foudroyée.

Un valet leva avec dextérité le pied droit de devant de l'animal.

Camille mit un genou en terre devant Tonyne, et lui présenta son trophée.

Tonyne sourit et accepta.

Pendant ce temps, le garde champêtre rédigeait le procès-verbal suivant :

« Moi, Étienne-Jean-Vincent Louchet, étant en tournée » sur la lisière de la forêt, j'ai vu cent chiens, vingt » piqueurs et leurs maîtres lancés à la poursuite d'un » chevreuil. Quand mon saisissement a été passé et que » la voix m'est revenue, j'ai interpellé celui qui sem- » blait être le chef de la troupe ; pour toute réponse, il » a mis la main à lá poche, voulant essayer de me cor- » rompre. Je ne lui en ai pas laissé le temps. J'ai saisi au » collet un grand valet qui riait et il m'a violemment » repoussé en m'appelant « vieille bête ! » J'ai dégaîné, » et il m'a arraché le sabre des mains, pour m'en frap- » per sans doute. J'ai battu en retraite afin de ne pas » être foulé sous les pieds des chevaux, non pour » moi, mais pour l'uniforme de l'État. Je me suis » retiré lentement, et j'ai été chercher les gendar- » mes. Quand nous sommes revenus en force, les ban- » dits avaient pris la fuite, laissant la désolation derrière » eux, au mépris de la loi, en haine, de l'autorité, par » amour de l'anarchie. En foi de quoi, j'ai signé ce pro- » cès-verbal, de mon nom d'Étienne-Jean-Vincent » Louchet. »

Comme les chasseurs reprenaient la roule du château, ils virent s'avancer à leur rencontre un beau vieillard à barbe blanche.

Il salua la compagnie et s'approcha de Tonyne.

— Je connais le passé, le présent, l'avenir, dit-il. Le



vagissement avant la parole, les larmes avant le sourire, voilà le passé. Les hommages de tous, voilà le présent. Pour prédire l'avenir, je n'observe pas seulement les lignes de la main, mais aussi le pli de la lèvre, la courbe des sourcils et le feu du regard. J'ai vu.

Le sorcier parut méditer; après quelques minutes de silence, il reprit : — Par saint Côme! pour quel front seraient donc les diamants, si ce n'était pour celui-ci? le joyau écherra au joaillier. Ce que j'annonce arrivera, moins encore parce que cela devait arriver, que parce que je le prédis. On n'essaye pas de se soustraire à ce que l'on juge inévitable. Avant ma prédiction, vous étiez promise à ces brillantes destinées; sans doute cela devait être ainsi que je le prédis; désormais, cela sera certainement. A vos aspirations naturelles j'ajoute le : C'était écrit.

Patrice rougit de dépit.

Camille donna sa bourse au sorcier.

— Où donc ai-je entendu cette voix-là? se demandait Tontonne.

Les cavaliers se remirent en route. A la poterne du château, on mit pied à terre. Patrice allait donner la main à Tonyne, mais elle fit un charmant signe de tête à Phaël. « N'est-ce point lui qui a tout imaginé? » se dit Patrice un peu tristement.

Vers dix heures, toute la société prit le chemin de la ville voisine. Tonyne, appuyée sur le bras de Tontonne, et madame Ramire avec Camille, son cavalier, prirent les devants. Après un quart d'heure de marche dans la forêt, les deux couples se trouvèrent à cinquante pas d'une



maison. Tonyne aperçut un homme qui escaladait le balcon. La jeune fille tressaillit :

— Un malfaiteur ! s'écria-t-elle, donnons l'alarme !...

— Ne dites mot, fit Tontonne.

— La maison est peut-être habitée... un crime va se commettre.

— Erreur ! un crime, oh ! un jeu, voulez-vous dire. Voici ce qui se passe. Il s'agit d'un divertissement fort à la mode en Italie au siècle dernier. Les belles dames qui avaient quelque incartade sur le cœur s'enfermaient dans leur logis et refusaient d'ouvrir la porte au coupable repentant. Libre au galant d'essayer de pénétrer par la fenêtre. Parfois il arrivait que pour récompenser le perfide d'une ardeur qui se manifestait d'une aussi courageuse façon, la main clémente de Sylvie aidait le tendre Sylvio à enjamber le balcon.

— Quelle histoire nous faites-vous là ! dit madame Ramire, je ne suis pas du tout rassurée.

— Attendez donc, reprit Tontonne ; quand la victoire se sera déclarée en faveur de l'assiégeant, vous verrez se montrer quelque joueur de guitare, qui chantera en vers passionnés le divin bonheur des véritables amants. Et tenez, regardez là-bas.

On voyait en effet à peu de distance se détacher une forme humaine dans la demi-obscurité.

—C'est là plutôt, dit Camille, un coquin qui fait le guet qu'un trouvère à la recherche d'une rime.

L'homme entre dans la maison sans aide, mais aussi sans obstacle.

— Bravo! s'écria Tontonne; mais qu'attend donc le joueur de guitare?

Un cri déchirant, un cri d'angoisse vint interrompre Tontonne et frapper de stupeur les deux femmes et Camille.

Une quart d'heure se passa, puis l'homme reparut sur le balcon, et se laissa glisser jusqu'à terre.

—Alerte! alerte! cria le prétendu guitariste.

Les deux compagnons prirent leur course dans la direction de la forêt.

— Que veut dire tout ceci? dit Tontonne stupéfait.

Les voisins accoururent au bruit et pénétrèrent dans la maison. Une femme était étendue sur le plancher. L'épaule seule était atteinte; la lame du couteau avait dévié.

Closmesnil, Patrice et Phaël arrivaient à cet instant. Tontonne ne parla pas de sa folle méprise. Les deux femmes et Camille gardèrent le secret. Peu après on monta en wagon.

La lune éclairait la campagne. Patrice, accoudé à la portière, regardait et rêvait.

—Ah! se disait-il, ces gros chênes sont là, tout exprès,

pour donner leur ombre aux amoureux. Ces maisonnettes sont des nids d'amants fortunés; cette chapelle est le saint lieu où s'unissent les amants à jamais constants. L'eau de ce ruisseau se mêle avec l'eau de la source. Vienne août, et les épis se pencheront les uns vers les autres, donnant un exemple qui sera suivi. Les amoureux cueilleront le bleuet dans ce champ témoin de leur ardeur. En ce coin de terre, les jeunes mains se cherchent et les jeunes lèvres se trouvent. Levons les beaux yeux, ouvrons les belles bouches. Parlons d'amour, aimons!...

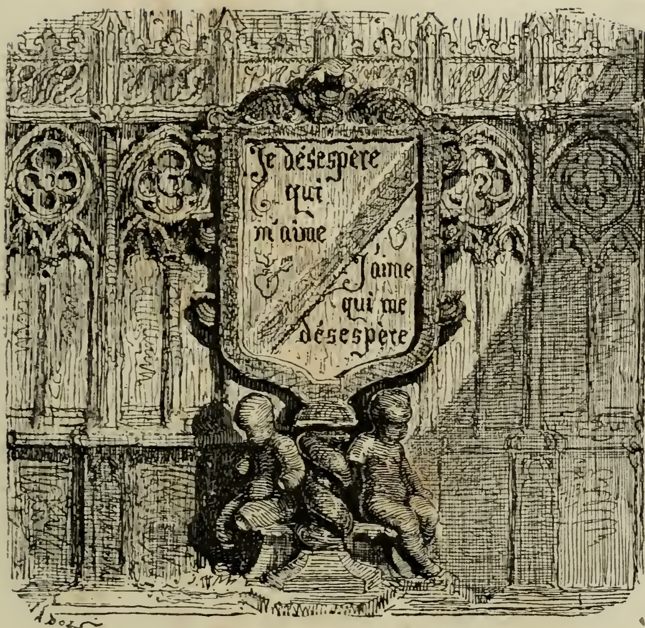
Tontonne se disait : L'exposition est bonne, mais le terrain est pauvre; on pourrait l'engraisser par l'irrigation. L'eau est à fleur de terre; en creusant le lit de cette source, on alimenterait les bas-fonds. Sur la colline. qui est pierreuse, il serait bien d'étager des ceps de vigne. La pomme de terre réussirait sur le plateau, en ayant soin d'espacer les touffes. Il faudrait jeter bas ces laides masures, monter des chassis vitrés, aligner des cloches, élever un abri. A la place du blé, il serait utile de semer des betteraves, et dans trois ou quatre ans...

Ah! se disait Closmesnil, quelle belle route stratégique on pourrait tracer là! il suffirait de couper les chênes et d'abattre ces maisons. On devrait aussi faucher ce champ pour faciliter les évolutions de la cavalerie. L'eau de

cette source servirait à remplir les fossés de la chapelle transformée en forteresse.

Et Phaël se disait : Virgile est un poëte divin.





XIV

DIALOGUES BIENSÉANTS.

Closmesnil avait réfléchi, et le résultat de ses réflexions fut que madame Urbain était pour quelque chose dans divers incidents de la journée. Le lendemain matin mê-

me, il se fit annoncer chez la belle Suédoise. On l'introduisit aussitôt.

—Madame, dit le capitaine, ma visite à un but très-sérieux. Dans une intention louable, vous êtes sur le point de me causer un tort grave. Les récits faits de l'esprit et de la beauté de madame Tonyne ont produit sur vous une impression telle, que vous avez pris à cœur de protéger ma pupille et d'éloigner d'elle tous dangers. N'est-ce pas vrai, madame?

— Contînuez, monsieur.

—Je continue. Grâce à vos soins, en effet, le plus ardent prétendant, votre jeune ami et le mien, Patrice, était sur le point de manquer un tendre rendez-vous. La lettre qui l'appelait, arrivéee dès le matin, lui est seulement remise le soir; la maladresse de Landolet...

— Ce n'est pas par maladresse.

— Très-bien ! Il se mit en route enfin, mais à mi-chemin, Landolet s'endort sur le siége et laisse son cheval se couronner.

— Landolet ne dormait pas.

— Je m'en doutais. Force est de s'arrêter dans une auberge, mais voilà Landolet qui s'enivre.

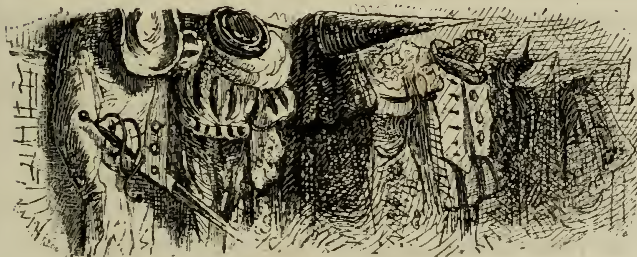
— Landolet est consciencieux.

— Patrice veut prendre des chevaux de rechange; sa bourse disparaît. Il paie de mine et il part, mais un méchant petit drôle lui indique une fausse route.

— L'enfant est intelligent.

— Parfait! Malgré tout, Patrice arrive, après avoir esquivé un duel en plus; mais son tête-à-tête est troublé par un mendiant qui s'attache à ses pas; enfin un sorcier traditionnel vient prédire à Tonyne qu'elle sera dame châtelaine. N'est-ce point là toute la vérité?

— Par saint Côme! s'écria madame Urbain, je vois que la garde-robe de Nestor est toujours au complet.



— Eh bien, je dois dire, reprit Closmesnil gaiement, que votre sollicitude vous égare; laissez ma cousine à elle-même. Je suis très-sensible à l'intérêt que Tonyne inspire, mais encore un jour comme celui d'hier, et elle est perdue. Une alliée me nuirait fort. Avec Tonyne, il faut sans cesse se renouveler. Camille ne fera pas continuellement des miracles de prodigalité; Phaël n'aura pas toujours de l'imagination à heure dite; Patrice ne sera

pas blessé en duel chaque année. Pour garder ma pupille, de Patrice, vous la poussez dans les bras de Camille. Libre à vous, mais je vous préviens qu'elle n'est pas d'une nature à tomber du côté vers lequel on la pousse.

Closmesnil se retira laissant madame Urbain plus troublée qu'elle ne voulait le paraître.

En traversant une grande salle, Closmesnil avait remarqué cette devise creusée dans un écusson de vieux chêne : *Je désespère qui m'aime, j'aime qui me désespère.*

Comme le capitaine sortait, il rencontra Landolet.

— Eh! lui cria-t-il, reçois mes compliments, fidèle serviteur. Combien as-tu reçu pour trahir ton maître?

— Vingt-cinq louis, répondit Landolet sans s'émouvoir.

— N'es-tu pas honteux d'avoir fait ce marché?

— Quelque peu, quoiqu'en somme ce qui serait très-mal pour tout autre n'est pour moi qu'une vétille. Un ami qui trompe son ami, c'est fort laid; ce n'est pas mon cas: on n'aime pas par ordre. Je consens cependant à ce que l'on porte cette affaire à ma charge; je demande à mon tour à dresser le dossier de mon maître. Je n'ai pas fait mon devoir, fait-il toujours le sien? J'ai été intéressé, mais il est colère. Mettons ses brusqueries en regard de mes mensonges et pesons les griefs. Vous exigez de moi le caractère de l'homme libre, c'est vous qui êtes dans le faux. Je ne me suis pas fait le valet de mon semblable

pour lui être dévoué : le dévouement n'est pas dû en échange des gages. Pour quelques centaines de francs, deux habits par année, la nourriture et le logement, on n'aura pas, je l'espère, la naïveté d'attendre de moi de l'héroïsme, et il eût été héroïque de refuser ce qui m'était offert.

— J'instruirai Patrice de ton rôle en tout ceci.

— A votre aise, dit Landolet. Je n'ai pas fait un acte pendable cependant. J'ai failli, mais les fautes d'un individu de ma sorte sont sans conséquence aucune. On me rappelle trop souvent la bassesse de ma condition pour que je ne m'en souvienne pas à certaines heures. On a voulu me faire perdre le respect de moi-même, c'est fait.

— Tu railles.

— Non pas. Il est d'usage que les valets vivent de l'intrigue, je suis la tradition. Ai-je jamais dit être au-dessus de ma position? Je n'ai trompé personne. On devait attendre de moi ce qui arrive. Si j'étais un homme, cela aurait d'autres inconvénients. Quand mon maître m'invectiverait injustement, il m'arriverait de lui démontrer sa sottise. Et s'il levait alors la main sur moi, il s'exposerait.....

— A quoi donc, s'il te plaît ?

— A se faire rosser d'importance. Il y a donc bénéfice à me garder tel que je suis. Je sais bien que les fautes de

mon maître sont d'un ordre plus élevé; cela est une preuve de ma déférence; mes faiblesses se tiennent à distance respectueuse des siennes.

— Tu cherches à t'excuser.

— Point. Croyez en ma profonde humilité; si une profession demandait désintéressement, grandeur d'âme, j'aurais eu la modestie de ne pas l'embrasser. Je ne suis pas, moi, un de ces misérables qui trahissent leur maître à deux louis par trahison; pour défaillir, ma vertu attend l'éblouissement. On me dit sans cesse : Tu es un maraud, tu es un pied-plat. Je suis bien ce que vous dites; je reste où vous me placez. La face que vous voyez a porté des soufflets. Je ne me plains pas; à l'avance je connaissais les désagréments du métier. J'avais fait mon prix. Mais comment voulez-vous que je garde l'honneur de ce pied-plat, de ce maraud qui se laisse souffleter? On me méprise d'instinct; le mépris m'est acquis, méritons-le.

— Bien pensé!

— On est parvenu à me démontrer mon indignité; la démonstration est imprudente. Le désir me prend de me tenir à la hauteur de ma réputation, c'est assez naturel. La brute qui a renoncé à ses droits et à ses devoirs, par paresse de corps et paresse d'esprit, ne m'inspire que du dégoût; je la laisse où elle s'est mise, à plat ventre.

Landolet, satisfait de sa péroraison, rentra à l'hôtel de la *Cloche d'argent*. L'ex-danseuse et l'illustre Laridon, l'Excellence congédiée, déjeunaient de compagnie. Landolet était observateur; il remarqua que les infortunes des deux célébrités tombées n'avaient en rien altéré leur estomac, et le Beauceron s'en réjouit fort, car il avait vraiment un bon cœur.

L'heure était aux épanchements.

— Avoir eu le droit d'être arrogant, disait Laridon, avoir eu une armée sous ses ordres, et commander à quatre marmitons, c'est dur. Être dessous et avoir été dessus, c'est bien triste. J'aurais pu toujours rester en bas; j'arrive en haut et je fais la culbute, c'est cruel.

Madame Fayoulle fit de la tête un mouvement approbateur et condoléant; de fait, les malheurs du noble cuisinier ne la touchaient guère, mais il fallait sembler lui prêter attention pour s'en faire écouter tout à l'heure.

Laridon était un laid petit homme jaune et sec, le feu de ses fourneaux avait arrêté sa croissance et ossifié sa face.

— Après être tombé en disgrâce, reprit-il, je revins à Paris. J'entrai chez un vieux général retraité. Il avait passé ses jeunes années à manger du cheval en campagne, et il voulait se dédommager avant la dernière heure. Les restes de sa table étaient donnés aux pauvres. J'écoutais ceux-ci parler entre eux. J'appris une chose



qui a son prix, c'est que chacun de nous soulage l'infortune qu'il redoute le plus. Il paraît que les mendiantes décrépites vivent de l'aumône des prostituées. Les boiteux triomphent aux abords de l'Opéra : ils sont fêtés par les danseuses. Les manchots sont bien accueillis dans les faubourgs : le manchot émeut l'ouvrier. Les amoureux sont la Providence des aveugles : « ne plus la voir ! » Et les muets attendent beaucoup des vieilles femmes et des jeunes avocats.

— C'est très-curieux, dit madame Fayoulle, qui n'écoutait pas.

L'illustre Laridon rougit de plaisir.

— Mon général, reprit-il, s'était épris de la vie sur le tard, il vivait pour bien vivre après avoir vécu pour bien mourir. Courtisan de son ventre, serviteur de sa bouche, je faisais des prodiges sans le satisfaire. Il s'était mis à aimer la bonne chère comme il avait aimé la gloire ; un souper réussi, c'est une bataille gagnée. Il aurait pu succomber à la peine, il a survécu, il veut jouir. Il avait couché sur la dure, il ne trouve pas le duvet de cygne assez moelleux. Après la privation, la bombance. Après le jeûne forcé, la ripaille. Plus il avait pâti et plus il voulait être comblé. Il s'était délecté avec de l'eau bourbeuse, et trouvait médiocres les vins les plus fins. Il voulait que le bon temps fût excellent, puisque le temps mauvais avait été exécrable. Mon gé-



néral prenait tout à coup en dégoût ses mets favoris, y revenait, s'en lassait encore. Il me fallait prévoir la satiété et deviner le retour de l'attrait, sinon il levait la canne sur mon excellence...

— Pauvre ami ! dit Lélia.

— Cette vie de misère eut une fin prématurée : le général mourut ; une indigestion l'emporta. Il mourut en me maudissant. Ses héritiers me donnèrent mon congé, les ingrats !...

— Méconnaître ainsi les services rendus ! dit madame Fayoulle avec élan.

Le célèbre Laridon but à petits coups un verre de vieux vin pour apaiser un juste ressentiment.

— C'est alors, reprit-il, que j'entrai chez un gourmand renommé atteint d'une gastrite. Quelle situation périlleuse ! Un blanc d'œuf étouffait mon maître, une meringue l'eût tué. J'attirai sur mes fourneaux l'attention de tous. Je condensai les sucs nutritifs, les toniques actifs, et je mis au jour les globules gastronomiques. Peu après, j'inventai les fumigations culinaires. Les viandes les plus riches en principe vital fumaient sans cesse sous

les narines de mon maître pour le réconforter en lui épargnant le fatigant travail de la digestion. N'était-ce point une idée de génie ?

— Oui... mais qu'en advint-il ?

— Mon maître mourut de faim, si j'en crois les méchants.

— Peut-on calomnier ainsi le mérite ! dit Lélia.

— Un riche banquier utilisa ma science, reprit Laridon. Un embonpoint phénoménal et toujours croissant attristait son existence. Il passait sa vie entre son maître-d'hôtel et son médecin, les malmenant tous les deux. En vain j'accumulais les aliments spéciaux, après les fruits verts les légumes secs, il engraissait toujours. Avait-il une heure de fièvre, loin de me réjouir je me désolais, je songeais pendant cette matinée de diète à ce qu'il mangerait le soir... S'il n'eût vécu que de racines, s'il n'eût bu que de l'eau, peut-être aurait-il cessé de croître, mais il ne se fût pas accommodé de ce régime. Il voulait des mets savoureux qui fussent débilitants. Était-il en gaieté, il engraissait à vue d'œil. Était-il en colère, il se gonflait visiblement. Son médecin ordonnait de longues promenades, mais l'exercice donne de l'appétit. Au retour, hélas ! mon banquier mangeait !... Et la graisse de plus en plus l'envahissait.

Lélia soupira. Entre elle et ce malheureux, il y avait parité d'infortune.

Laridon continua :

— Je pris une résolution désespérée ; je changeai de système. Mon maître était glouton, et la frugalité que j'exigeais de lui l'exaspérait. Je le servis dès lors à souhait. Voulait-il du gibier? on lui donnait du gibier. Un chapon ? Il avait un chapon. Désormais plus d'injures à mon adresse, plus de reproches, plus de menaces. Jusqu'au jour...

— Jusqu'au jour...

— Jusqu'au jour où mon maître mourut d'apoplexie. C'est peu de temps après cette catastrophe que j'entrai au service de la plus gracieuse, de la meilleure et de la plus généreuse maîtresse.

Et Laridon salua Lélia.

— Jamais, même aux temps où le cuisinier-ministre dictait des manifestes, promulguait des lois, formulait des sentences, rédigeait des avertissements, rendait des arrêts, motivait des emprunts et équilibrait le budget sous la haute inspiration de son divin maître Phaël ; jamais, même en ces temps glorieux, Laridon n'avait eu un mouvement d'orgueil égal à celui causé, présentement, par les précieuses marques d'intérêt de la belle Lélia.

Madame Fayoulle jugea que le moment était venu de narrer à son tour et que s'il lui était tenu compte de sa

patiente attention, elle pouvait donner un libre cours à ses doléances.

— J'ai perdu mon Nestor, dit Lélia. Je n'ai pu le retenir. Il m'a aimée cependant... peu de temps peut-être, mais il m'a aimée. Ce n'est point par intérêt qu'il m'a prise, quoiqu'il fût fort intéressé... Mon « bonheur » a fait bien des jalouses. Comme j'étais fière à son bras! Il ne m'a pas donné souvent, il est vrai, l'occasion d'être fière... Cela est naturel, on ne peut attendre d'un artiste les bourgeoises façons d'un petit marchand. Qu'il était galant avec les femmes, mon Nestor!... non avec sa femme, il est vrai...

Lélia soupira.

Laridon prit un air de circonstance.

— Qu'il était aimable en société, reprit madame Fayoulle, il n'avait pas son égal pour compter des anecdotes scabreuses. Quel gai convive! Il patoisait à ravir. Et comme il imitait les acteurs en renom! L'illusion était complète. Dès le premier service, il était en belle humeur, mais souvent au dessert c'était un tout autre homme; sa gaieté devenait cynique. Si j'osais alors lui faire quelques observations, il me disait devant tous d'outrageantes paroles...

Lélia soupira de nouveau.

Laridon secoua la tête d'un air pénétré.

— J'ai conservé de précieux souvenirs de cet époux

ingrat, mais toujours chéri, dit madame Fayoulle, j'ai une boucle de ses beaux cheveux chatains. Que n'est-ce lui qui me l'a donnée !... une femme m'en a fait l'envoi pour me braver...

Laridon fit un mouvement commisératif. Lélia lui en sut gré.

Elle continua.

— J'ai aussi des lettres de Nestor. Ah ! qu'il connaissait le langage de la passion ! qu'il était tendre et exalté ! quelle fougue ! quelle ardeur ! Qu'il faisait un heureux emploi des amoureuses tirades de ses rôles ! Qu'il savait bien exprimer les douloureuses angoisses d'un cœur bien épris ! Elles étaient irrésistibles, ses lettres d'amour !... J'ai là plus de quarante lettres... mais ce n'est pas à moi que Nestor les adressa. Une de ses maîtresses me les a fait remettre pour se venger de son abandon...

Lélia resta quelques instants sans retrouver la parole.

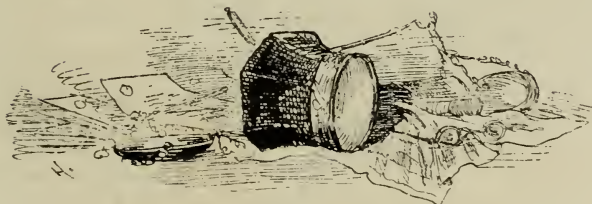
Laridon semblait tout courroucé par l'indigne conduite de Nestor Fayoulle.

— Jamais une femme n'a quitté mon Nestor, reprit Lélia, c'est toujours lui qui se délie. Toutes les femmes en sont folles, ce qui prouve son mérite. Il me trompait, c'est vrai, mais j'étais si grondeuse ! il me battait, mais j'étais si jalouse ! il me volait, mais j'étais si avare ! Ah !

que n'est-il encore ici, à me tromper, à me voler et à me battre!...

A cet instant, on entendit un grand bruit, on eût dit un corps se brisant sur le pavé; dans la rue, des cris, des appels, des exclamations... Une foule compacte se pressait aux abords de la grande porte; le tumulte allait croissant...

Laridon et Lélia s'élancèrent au dehors.





XVII

LE CROYANT

Patrice était naïvement religieux, il eût voulu décréter la foi, imposer l'adoration de Dieu. Il avait lu les livres des philosophes, mais qu'était cette éloquence à côté de l'éloquence de cette brave femme de vieille mère qui

prêchait la loi de bonté et qui était si bonne, qui prêchait la loi d'amour et qui était si aimante!

Les habiles pouvaient le prendre aisément en défaut, mais il avait de ces reparties qui font aussitôt regagner le terrain perdu. Ce qu'il aimait, c'était surtout cette grandeur sans limite, cette puissance sans borne, et ces mystères à jamais impénétrables. Heureux cet enfant intolérant, il avait la foi! Il tenait à honneur d'être le champion de Dieu, comme on était autrefois le chevalier d'une noble dame. Il parlait de charité la main ouverte; il parlait de fraternité les mains étendues; il est vrai que si l'on attaquait son culte, il discutait comme on menace, la main haute.

Tontonne savait qu'un savant révolutionnaire allait ouvrir un cours; il savait que la jeunesse des écoles était en grand émoi à ce sujet.

Au jour tant attendu, Patrice se disposait à sortir, Tontonne le retint.

— Où vas-tu? demanda le jeune avocat.

— A la Sorbonne.

— A quoi bon?

— On a fait parvenir à mes amis l'avis officieux de ne pas assister au cours. On hésitait. J'ai vivement insisté pour qu'on ne tînt pas compte de cet avis; mon opinion a prévalu. S'il se fait entendre quelque parole

impie, nous serons là pour rappeler l'audacieux à la pudeur et au respect.

— Bah! le christianisme a sa valeur, mais la philosophie a son prix; toute boisson est bonne qui étanche la soif.

— Adieu.

— Tu ne connais point les mesures prises; au premier geste, au premier mot, l'interrupteur sera arrêté; la police correctionnelle est au bout.

— J'ai donné ma parole, dit Patrice.

— C'est entendu, mais il est important de savoir si lorsque tu t'es lié, tu aurais été parfaitement libre d'agir autrement. Enfin, si tu avais la tête saine et si ceux qui ont reçu ta parole étaient hommes à se considérer comme esclaves de la leur...

— Il n'y a rien à éclaircir, laisse-moi passer.

— Un instant. Quoi que tu décides, tu ne feras pas acte de fourbe. Lorsque tu t'es engagé, tu étais bien résolu à t'exécuter, voila le principal. Changer d'avis ne serait donc qu'une étourderie, tout au plus.

— Laissons cela.

— Non pas. Il est un fait certain, c'est qu'on a toujours tort de prendre tel engagement. Si je jurais de ne pas me transformer physiquement, serais-je donc déshonoré parce que, malgré mon serment, mon dos se voûterait et mes cheveux blanchiraient? Eh bien, je ne

peux plus répondre des variations de mon individu moral. Jurer de faire une chose, quoi qu'il arrive, cela n'a pas le sens commun ; ne pas faire de réserve pour l'inattendu, voilà qui est absurde. La situation peut changer d'une heure à une autre, et elle serait irrévocable la promesse que j'aurais faite ! allons donc ! La cause qui m'aurait fait donner ma parole n'existerait plus, et ma parole subsisterait ! Répondre de l'inconnu, cela n'est pas admissible. L'irraisonnable ne sera jamais un devoir. Tu as donné ta parole légèrement, c'est hors de doute ; ce n'est pas légèrement qu'il faut se décider à la tenir. Si tu ne peux mieux faire, il sera toujours temps de se mettre en route. C'est une bévue, tu t'en aperçois un peu tard, il est vrai, tu la répares, et tout est dit.

La folie de Tontonne faisait qu'il trouvait ce raisonnement bien simple.

Patrice, pour toute réponse, se dirigea vers la porte.

— Tu persistes dans ton idée ?

— Oui.

— Eh bien ! je te dis, moi, que tu ne sortiras pas d'ici.

Patrice avait les dents serrées.

— Cessons cette plaisanterie, dit-il.

— Je te rendrai la liberté dans deux heures.

— Je t'invite à me laisser passer.

— Non.

— Encore une fois, fais-moi place.

— Non.

Et Tontonne mit la clef dans sa poche.

Patrice devint livide.

— Tontonne, dit-il, ouvre-moi cette porte.

Tontonne se mit à siffloter.

C'est alors que Patrice se rua sur son cousin, et le lança par la fenêtre.

On entendit le bruit sourd que fit le corps de Tontonne en touchant le pavé.

Patrice se précipita sur la porte, qui céda sous cet effort désespéré ; il descendit l'escalier en courant, traversa la cour... Alors ses yeux se voilèrent, il chancela et tomba évanoui. Une crise de nerfs suivit l'évanouissement.

Enfin Patrice ouvrit les yeux.

— Le voilà qui revient à lui, dit une joyeuse voix... la voix de maître Tontonne.

Ici le lecteur arrête l'auteur par cette objection :

— Tontonne sain et sauf après une telle chute !

— D'abord je n'ai point dit que Tontonne fût sain et sauf, et puis ne peut-on pas tomber d'un deuxième étage...

— Au cinquième chapitre, il est dit que l'appartement est au troisième étage...

— Soit. Je m'attendais à ce qui arrive ! Pour éviter



toutes protestations, j'avais songé même à faire passer sous la fenêtre, en temps opportun, une voitu re chargée de bottes de paille, ou bien une charrette pleine de légumes ; mais voiture et charrette ont rendu tant service à mes confrères, qu'elles ont bien gagné de ne plus quitter la remise. Elles s'y trouvent en compagnie de la branche à laquelle se suspend d'ordinaire l'homme qui allait rouler dans un gouffre, non loin du tronc d'arbre qu'il est d'usage de faire flotter près du malheureux sur le point de disparaître sous les flots.

Ce n'est pas tout, et c'est là que se montrent mes efforts consciencieux pour rester dans la vraisemblance, j'eus un instant la pensée d'amortir la chute de Tontonne par quelque marquise ouverte à propos; un scrupule m'est venu. Je me suis dit : il est assez grand le nombre des héros de romans qui sont allés rebondir sur cette marquise providentielle depuis qu'il y a des femmes légères et





des maris jaloux. J'ai passé outre. Et je ne pouvais cependant pas laisser Tontonne se briser la tête.

Voici ce qui s'était passé. Tontonne était resté quelques minutes sans mouvement; après qu'on lui eût bassiné le visage, il reprit connaissance. Le jeune homme était tout endolori, un peu écorché et fort meurtri, mais sans fracture aucune.

Aux incrédules, je dirai ceci :

Allez à Belleville, informez-vous de l'ami Montereau, un brave garçon qui a gagné une médaille de sauvetage à Trouville. On vous dira que l'an dernier, il est tombé d'un cinquième étage sans se donner une entorse.

— Ah! Tontonne! s'écria Patrice, ai-je bien pu...

— Mais oui! répondit Tontonne.

Patrice tout en larmes se jeta dans les bras de son ami.

Le jeune homme se ressouvint.

— L'heure se passe, dit-il.

Tontonne soupira, mais il ne dit mot.

Patrice embrassa son cousin une seconde fois, serra la main de madame Fayoulle, fit un signe amical à la Muette et sortit en courant.

— Qu'on me porte jusqu'à mon lit, dit Tontonne.

Le Collége de France était ce jour-là envahi par la foule.

Un philosophe allait prendre la parole, et ils étaient venus, ces hommes, les uns, le plus petit nombre, pour protester, les autres pour assurer la liberté de la chaire. Les vieillards branlaient la tête, les jeunes gens brandissaient le poing.

Les uns s'écriaient : Les dévots baissent les yeux au lieu de regarder le ciel, ils semblent craindre de fixer Dieu. Le savant doit être irrespectueux. Respecter c'est s'incliner de confiance. L'homme a le droit d'examen. Qu'il connaisse l'adoration, mais qu'il adore les yeux ouverts. Les hommages de l'aveugle-né sont indignes du grand Être. Il faut tenter sans cesse l'escalade, dût-on heurter de front l'obstacle, dût la tête se briser au choc. En demandant à la nature son secret, les savants touchent la croix du pied et ils interrogent la croix, mais non pas genoux en terre. Comprendre, c'est la plus noble faculté de qui raisonne. Croire à ce qui reste voilé n'est point un devoir. Et quand un homme vient dire ce qu'il juge la vérité, toute main qui se pose sur sa bouche attente à la dignité humaine.

Et ces jeunes gens exaltés entouraient la chaire menacée. C'était la garde d'honneur du penseur.

Et leurs adversaires disaient : La passion de Jésus ne finit pas au Calvaire, on va de nouveau clouer le Sauveur sur la croix. Après le flagelleur, l'ergoteur, Platon est un homme. Socrate est un homme.

ils ont des inspirations divines et des faiblesses humaines. Le Christ est Dieu.

Le professeur entra dans la salle. Les bravos retentirent. La majorité des assistants lui était favorable, on n'en pouvait douter.



Il prit la parole.

Plusieurs fois il fut interrompu par d'enthousiastes exclamations. Les voix de quelques timides opposants étaient aisément étouffées.

Arrivé aux origines du christianisme, l'orateur apprécia la divine figure de Jésus : Le Rédempteur ne fut plus qu'un « homme incomparable. »

Alors une voix vibrante, une voix indignée se fit entendre au-dessus de toutes les voix :

— Il ment ! s'était écrié Patrice.

De chaleureux applaudissements couvrirent l'énergique protestation.

La leçon terminée, la foule se répandit au dehors. Patrice, dans un état de vive surexcitation, était au centre d'un groupe de jeunes gens, quand un agent de police le saisit au collet. Le contact de cette main brutale donna le frisson au jeune homme ; les veines de son front saillirent en relief, ses traits prirent une expression d'une singulière dureté. Cet agent furieux qui le secouait rudement et voulait l'entraîner, inspira à Patrice un dégoût mêlé de fureur,

Il leva sa canne.

Un mouvement se fit dans la foule. Patrice eût pu fuir, il n'essaya pas de fuir cependant. On s'empara de lui sans qu'il tentât de résister à la force par la force. Le jeune homme avait retrouvé son calme.

Blottie dans une voiture, madame Urbain avait vu tous les détails de cette scène.

En rentrant chez elle, la belle Suédoise trouva la lettre suivante :

« Madame,

» J'ai voulu me tuer, je ne fais pas cet aveu pour éveiller votre intérêt ; une preuve de sottise n'est pas une marque d'amour : j'ai quitté Paris. Il y a à Madrid un marbre de Diane qui a votre fière attitude : j'ai quitté Madrid. Il y a à Lisbonne une Hébé de bronze qui a votre regard hautain : j'ai quitté Lisbonne. Je partirai pour le Nouveau Monde après vous avoir vue, madame, une dernière fois.

» Salvatore Pitta. »





XVIII

LES BONNES RAISONS DE MAITRE TONTONNE

Un mois après l'arrestation de Patrice, le jeune homme paraissait devant la sixième chambre.

Maitre Tontonne était au banc de la défense.

Le vieil Hilaire attendait avec impatience l'instant

où son fils prendrait la parole. Le vieillard était arrivé le matin même.

Madame Urbain avait pris place bien avant l'heure des débats.

Le moment de plaider arriva.

« Messieurs, dit Tontonne, considérez mon client, je vous prie, voyez cette pose à effet : habit noir boutonné jusqu'au menton, main convulsive, œil perdu dans le vague. Patrice se croit un apôtre ; il ambitionne le martyre. Être sévèrement puni, quelle douce récompense ! Si vous le voyez un peu soucieux, c'est qu'il prévoit qu'on ne le chargera pas de fers. Un mécompte l'attend, votre clémence. L'enfant retournera dans sa province près de sa mère. Votre sévérité le comblerait de joie, c'est qu'alors vous le traiteriez en homme. Il a bâti des châteaux en Espagne fermés à triples verroux. De farouches geôliers apparaissent dans ses rêves. Il s'est donné vingt-ans, il se vante. Qu'un enfantillage ne prenne pas d'importance à vos yeux, renvoyez l'écolier avec une paternelle mercuriale. Patrice n'est pas méchant, c'est un médiocre esprit, voilà tout. Il a fait une faute égale à celle de franchir une palissade réservée ; l'élan prouve la préméditation ; il mérite une chiquenaude et rien de plus. C'est un hobereau de petite ville, fier d'être dans cette enceinte le but de tous les regards. Une escapade n'est pas un délit. Il ambitionne une condamnation, et rêve-

rait volontiers une exécution; c'est une correction qui lui est promise. Quel serait son orgueil d'être emprisonné pour sa foi! Inutile de garder les portes, il ne cherchera pas à fuir. Il entend qu'on ne le ménage point. S'il eût été près du savant illustre, il l'aurait frappé au visage.



Interrogez Patrice si vous en doutez. Il n'a pas dit, je crois, que si l'assemblée tout entière eût été sympathique au professeur, il eût mis, lui, Patrice, le feu aux quatre coins de la salle; il ne l'a pas dit, mais il est prêt

à en faire l'aveu. Il espère que vous lui accorderez le maximum de la peine. Et voyez quels regards furibonds il me jette! Ah! qu'il m'eût été reconnaissant si j'avais assombri le tableau! »

L'auditoire se composait en grande partie de jeunes gens des Écoles; il y eut chuchotements et murmures.

Tontonne se retourna du côté des interrupteurs: «Messieurs, dit-il d'un ton gouailleur, je ne dirai pas: *Adestote omnes animis, qui adestis corporibus*. Non, j'attends mieux. Accordez-moi cinq minutes d'inattention, d'inattention silencieuse. » Et ce dit, il reprit:

«Eh quoi! faux ami que je suis, je ramène ce haut fait à sa valeur réelle, j'ai l'indignité de sourire de cette belle prouesse, je plaisante cet héroisme, je forme le souhait qu'un si grand coupable soit gracié! je ne crois pas l'ordre public en péril ni la société menacée. Je conseille de mettre cet enfant en liberté, quelle félonie! Ah! pourquoi la torture est-elle donc abolie! Comment! il n'aura pas les membres rompus, ni les chairs tenaillées! cela l'attriste. Ce n'est pas en cour d'assises qu'il est appelé, quelle humiliation! Il n'a donc pas commis un grand crime? Hélas non. Il n'est donc point dangereux? Pas du tout. Il faudra, je le prévois, qu'il se résigne à sortir de cette salle sous le coup d'un dédaigneux acquittement. »

Tontonne se rassit sans prendre la peine de cacher la haute estime que lui inspirait cette plaidoirie.

Après une courte délibération, le tribunal rendit son arrêt : Patrice était acquitté.

Madame Urbain passa devant Tontonne et détourna la tête pour n'avoir pas à lui rendre son salut.

Le jeune avocat se mit à rire.

Patrice sortit du Palais sans attendre son ami ; il n'eut pu l'aborder froidement.

Tontonne maugréait.

— Je parie qu'il n'est personne, dit-il, pour me rendre justice. J'ai cependant obtenu gain de cause; le reste n'est rien. Patrice me garde rancune. Pour quelques horions à fleur de peau, il chercherait noise au sauveteur.

Le père et le fils revinrent bras dessus bras dessous à l'hôtel de la *Cloche d'Argent.*

— Eh! dit le père, connais-tu bien l'homme qui t'a si fort complimenté tout à l'heure?

— Très-bien, répondit le fils, c'est un rédacteur de l'*Apothéose*, un très-charmant garçon.

— Sais-tu ce que l'on disait près de moi tout à l'heure? Avec de l'argent on fait écrire ce que l'on veut, à ce charmant garçon-là. On appelle cela dans votre monde, faire le *chantage*, je crois?

— Là, ramenons les mots à leur sens exact. Dans ce temps et dans ce pays où tous font argent de tout, reprocheras-tu à ce journaliste de tirer de sa plume ce qu'elle

peut donner? L'eau de Jouvence est en certaines mains, et chaque précieuse goutte est vendue, non pas donnée, c'est très-juste. Qui a le droit de se plaindre? L'artiste? Non, il paie le prix convenu et il obtient le résultat désiré. Le public? S'il est assez ignare pour ne voir, pour n'entendre que par les yeux et les oreilles d'autrui, il ne saurait m'intéresser. Qu'on le dupe ou non, je reste parfaitement froid. Je sais ce que tu vas objecter. « La critique est un sacerdoce; ce trafic abaisse l'écrivain au niveau du compère. » Pourquoi la critique serait-elle un sacerdoce plus qu'une autre profession? Ces hommes jugés sévèrement sont des gens d'esprit, qui n'ont pu se résoudre à manger à jamais du pain dur et à refaire sans cesse de beaux sermons sur les jouissances de la noble pauvreté. Pour qui en a tâté, il n'y a pas de sermon qui tienne. Ce qu'avec emphase on appelle le chantage, c'est tout simplement la réciprocité des bons offices.



— Cela n'est qu'un jeu sans doute, dit le père ébahi; le ferais-tu, toi?

— La demande est plaisante et te fait peu d'honneur. Peut-être ne le ferais-je pas, mais cela ne prouverait point qu'on a grand tort de le faire. Ce ne sont pas là de malhonnêtes gens, seulement ils accommodent leur vertu à la mode du temps. Et parce que je suis de bronze ou de marbre, dois-je oublier que l'homme est homme? Faut-il

que je me complaise à frapper fort sur ceux qui ne m'égalent pas en pureté?

Tontonne prenait un air, tout à la fois digne et modeste, du plus réjouissant effet.

Le vieil Hilaire ne riait pas cependant.

— Le journaliste a pour protecteur, reprit le fils, un homme de mérite qui fait bonne figure dans le monde politique: il s'occupe fructueusement des affaires de l'État. Son existence a été mouvementée. Il a été légitimiste, orléaniste et républicain avant sa dernière transformation. On le consulte, comme on interroge un homme qui a beaucoup voyagé. Ce qu'ont de bon les partis triomphants lui avait échappé jusqu'au jour du triomphe, et il a l'humilité de reconnaître son erreur. Les triomphateurs ont une argumentation sans réplique ; en homme intelligent, il s'est toujours rendu aux bonnes raisons. Et puis, en se condamnant au silence, c'est bien plus au pays qu'au gouvernement qu'il eût fait tort. C'est mon avis. Après chaque révolution, il s'est dit avec un rare bons sens : « Le patriote l'emporte en moi sur l'homme de parti. Le pays s'est prononcé, je n'ai plus qu'à m'incliner. Qui sait! le système gouvernemental tant décrié par moi au temps de ses mauvais jours, est peut-être attaquable parce qu'il lui a manqué jusqu'ici le concours de mes lumières. »



— Et cet habile homme a trois fois seulement....

— Trois fois jusqu'ici. Cela est en son honneur ; il a vu qu'il faisait fausse route, et ne s'est pas attardé dans la mauvaise voie.

— Il faut même le féliciter d'avoir toujours pris telle décision au temps opportun.

— Éclairé sur le mérite de ses adversaires de la veille, il voit qu'il les a mal jugés. Pouvant opérer l'évolution désirée sans que cela nuise à ses intérêts, il profite de l'occasion. C'est très-sage. Il ne cherche pas à cacher ses allées et ses venues, il se fait gloire de ses changements de front.

— Le cynisme manque ici son effet, dit le père, ce n'est plus une qualité d'exception.

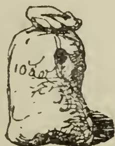
Tontonne riait.

— Je voudrais bien savoir, dit Hilaire, si ces gens-là se résignent à se passer de leur propre estime, ou bien s'ils essayent d'excuser la lâcheté et d'ennoblir la bassesse. Je voudrais bien savoir s'ils tentent de se relever à leurs yeux, et si les ingénieuses raisons qu'ils nous donnent leur suffisent à eux-mêmes. Je voudrais bien savoir s'ils ne se jugent pas plus sévèrement que l'honnête homme ne les juge.

Tontonne riait toujours.

— Ils nous donnent, dit le père, un bien amusant spectacle, ces amis du lendemain. On croirait que leur amour

est une industrie et qu'ils jalousent les concurrents : ils semblent craindre la contrefaçon. Ce n'est pas à l'adversaire que va leur haine; je ne suis pas éloigné de croire qu'ils lui sont reconnaissants : l'adversaire donne l'occasion de montrer les tendres sentiments. Pour eux, montrer, c'est étaler. Ils les frappent, mais c'est là une haine d'apparat. Cet ami de fraîche date est un trésor. « Il n'y a de fines louanges que les siennes, le reste est un grossier encens. Lui seul sait aimer et le dire. Lui seul est un précieux, fidèle et désintéressé serviteur. Les autres obstruent, encombrent, embarrassent; il garnit, lui, il orne, il embellit. » C'est qu'il redoute qui est à son image. Cet ami du lendemain se console d'être dédaigné de l'ami de la veille, en dédaignant l'ami qui s'est seulement tout à l'heure révélé. Émulation et lutte de zèle. Il a pour les amis du surlendemain des demi-louanges protectrices, des encouragements tempérés : il est de vingt-quatre heures en avance. Quelle joie de s'être hâté ! Ce brave serviteur voudrait seul avoir le droit de servir le maître. Ce qu'il craint, c'est un autre lui-même. Il se hait dans autrui ; dans autrui, il se méprise. Il démasque imprudemment son semblable, et le portrait ressemble au peintre aussi bien qu'au modèle.



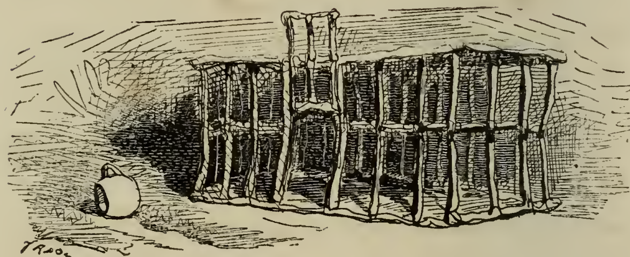
Tontonne riait et riait.

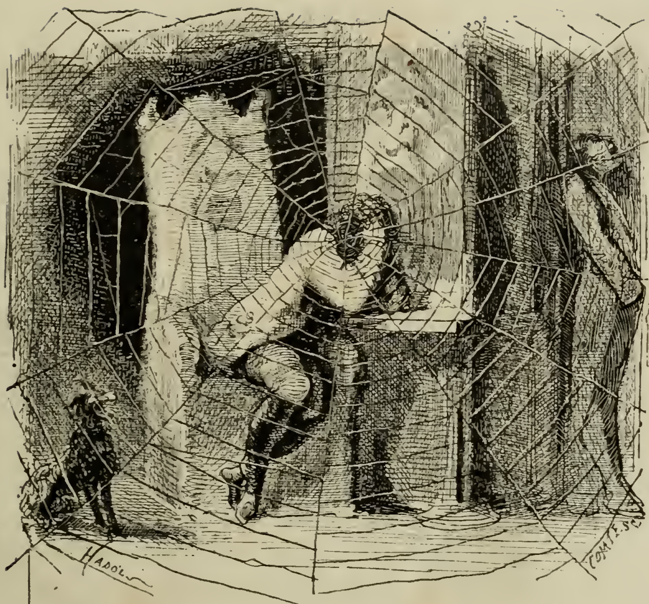
— La conscience, dit le père, a de durs reproches pour qui se dégrade.

— La conscience ! dit le fils, les imbéciles seuls redoutent ses cris. Pourquoi as-tu dépouillé cet homme ? dit-elle. — Parce qu'un autre homme m'avait repoussé quand je demandais. — Pourquoi as-tu violenté cette femme ? — Parce qu'une autre femme m'avait raillé quand je suppliais. Et la conscience se tait.

Le père hocha la tête.

C'est ainsi devisant que le vieil Hilaire et son fils rentrèrent à l'hôtel de la *Cloche d'Argent.*





XIX

LE PALAIS DE L'ENNUI

La vertu n'est qu'une justesse
d'esprit appliquée aux mœurs.

Mme ROLAND.

Le lendemain, Patrice plein de confiance se rendit chez madame Ramire.

— Venez-vous me donner des nouvelles de Tonyne? demanda-t-elle.

— Des nouvelles de Tonyne! répéta Patrice surpris.

— Elle est partie pour ne plus revenir.

Le jeune homme chancela.

— Hier, Tonyne a reçu cette lettre sans signature... lisez.

« Mademoiselle,

« Celle qui vous écrit ces lignes vous est inconnue. Elle vous écrit parce que vous l'aimez, lui, et qu'il vous aime. Ce n'est pas une rivale, puisqu'elle vient vous donner le moyen de conserver son amour. Trompé dans son attente, il serait malheureux, et elle ne veut pas qu'il souffre. Veillez bien sur vous-même; il est violent, il est jaloux, il vous tuerait sur un soupçon. Il est bon. Après d'impétueuses échappées, il reviendra docile à votre voix. Son esprit aventureux le poussera à quitter le foyer tranquille.... Vous lui direz : Pars! Et vous ferez en sorte qu'il reste. Quel spectacle à ravir les yeux! Quel avenir que le vôtre à ses côtés, grave, austère, pieuse! Que de devoirs sévères, et quelle joie de les remplir dignement! »

Au bas de cette lettre, de la main de Tonyne, ce seul mot : Adieu.

— Elle ne s'est pas senti la force d'être honnête femme, s'écria Patrice.

Il s'efforçait de deviner qui avait pu écrire cette lettre, mais sans y pouvoir parvenir. Sa première pensée fut que Camille savait le mot de la disparition de Tonyne.

Depuis un mois Phaël avait quitté Camille, et depuis un mois Camille s'ennuyait.

Camille ne veut pas que l'on marche puisqu'il reste immobile, que l'on parle puisqu'il se tait, que l'on rie puisqu'il bâille, que l'on mange puisqu'il jeûne, que l'on dorme puisqu'il veille. Dix fois par nuit il sonne ses domestiques. Les jeunes servantes empêchées de babiller jaunissent, et leurs galants maigrissent de ne pouvoir plus caqueter. Camille s'ennuyait à son aise, sans interruption, sans relâche; aucun incident ne venait troubler son morne ennui.

Depuis que Phaël était parti, le vent soufflait sans rafraîchir, le soleil brûlait sans éclairer. Au bâillement du maître, les bâillements des serviteurs répondaient. Il fallait avoir la mine morose, il s'ennuyait: son souci se lisait sur tous les fronts. Un éclat de rire eût brisé les vitres non plus habituées à vibrer. Le ciel était bleu toujours; une belle nuit étoilée suivait un beau jour sans nuages. Le pouls de Camille battait lentement, son regard était voilé, son air languissant.

L'homme bien trempé ne connaît pas ces heures funestes; il a toujours la tête haute, l'œil en avant, le cœur en émoi. L'ennui c'est la pernicieuse infirmité des fai-

bles, c'est le clignement d'yeux des pauvres d'esprit. S'ennuyer c'est dire : « Je n'ai ni haine ni amour. Les crises salutaires et les agitations fécondes me laissent sans passion. Les mouvements en avant et les mouvements de recul m'entraînent dans leur courant, sans que j'aie sensation de l'évolution produite. Rien ne m'importe plus. » Camille n'entrait jamais dans son atelier ; peindre, à quoi bon ? Phaël ne serait pas là pour critiquer le tableau. Les fleurs du parc se desséchaient sur tige. Phaël n'était pas là pour les cueillir.

Patrice entra.

La porte de l'hôtel se referma avec un bruit sourd. Les chiens se mirent à hurler d'une façon lamentable ; depuis bien des jours ils n'étaient pas sortis de leur chenil. Aux hurlements des chiens se joignaient les hennissements plaintifs des chevaux. Les nobles bêtes semblaient gémir de leur inaction. Puis tout se tut. Le silence ne fut plus troublé que par le grincement monotone et régulier des girouettes.

La cour était déserte, l'herbe commençait à poindre autour des pavés, entre les dalles. A l'entrée de Patrice, des valets montrèrent leur tête étonnée, chuchotèrent entre eux et disparurent. Ce fut tout. Patrice franchit le grand escalier et s'engagea dans un long corridor sombre. Le bruit des pas éveillait des échos d'une singulière tristesse. Il traversa de vastes salles richement décorées,

mais l'or des lustres et des cadres paraissait terne; les glaces semblaient faites pour refléter des figures ennuyées. Patrice parvint ainsi à la chambre de Camille. A cet instant l'horloge du vestibule sonna; le marteau frappa douze fois. A ces douze coups graves et lents, douze coups aigus répondirent. Patrice eut un frisson, il subissait les influences du lieu, il se sentait envahi par un malaise indéfinissable.

Camille ne se retourna point: il n'avait pas reconnu le pas de Phaël.

— Où est-elle? Où est Tonyne? demanda Patrice.

— Où est Phaël? demanda Camille.

— N'avez-vous pas vu Tonyne?

— Avez-vous vu Phaël?

Patrice comprit que le jeune peintre ne savait rien.

— Il y a un mois que je ne l'ai vu, moi, dit Camille; il a vendu une des pierres de son sceptre et m'a abandonné. Je ne pouvais dire un mot sans qu'il ameutât les rieurs. Je ne pouvais recevoir mes amis, et les siens prenaient ici domicile. J'ai voulu résister, il est parti.

Camille soupira.

— Oui, se disait Patrice... oui... Phaël... peut-être... Allons!

— Où allez-vous? demanda Camille.

— Chez Phaël.

Camille se leva; son angoisse était visible. « Rappeler

Phaël, mais reviendra-t-il ? et s'il revient, ne sera-t-il pas plus hautain que jamais ! » Camille hésitait; enfin il prit une résolution.

— Je vous accompagne, dit-il.

Camille n'aimait pas Phaël cependant.

Le poëte habitait à quelques lieues de Paris sur le bord de la Seine. L'ex-roi d'O'Kiss était dans son jardin; jamais il n'avait été plus souriant.

— L'ingrat, se dit Camille, tandis que je pâtis, il rayonne.

Patrice regardait Phaël d'un air soupçonneux.

— Tonyne a disparu, dit-il d'une voix brève.



— Que m'apprenez-vous là !

— Je ne vous apprends rien, dit Patrice.

— Ai-je donc la mine d'un victorieux?

— Ne raillez pas, dit le jeune homme avec emportement, ou sinon...

Phaël sourit.

— Il y a un mois que je n'ai vu mademoiselle Tonyne, dit-il.

Patrice secoua la tête.

— Tonyne est ici, vous aviez l'air épanoui tout à l'heure.

— Je venais de dompter une rime rebelle.

Et donnant cours à sa belle humeur, le poëte se mit à rire.

Patrice, découragé, se laissa tomber sur un banc.

— Voici le sonnet, dit Phaël :

CONTRITION

Saoûl de vins vieux, blasé de femmes à peau blanche,
Et de duvet de cygne étant las à la fois,
J'ai voulu retremper ce corps mol aux abois,
Et donner à mon âme une noble revanche.

Fuyant les méchants lieux où toute soif s'étanche,
Où tout appétit naît, je vis au fond des bois.
La volupté m'y suit. La fontaine où je bois
A le parfum du thym. A la plus haute branche

Je suspends mon hamac ; le vent me vient bercer.
Nue, elle entrait au bain... Je dois le confesser,
Alors que se mirait cette vierge naïve,

J'ai vu se refléter dans l'eau son front poudreux...
O honte ! j'attendis pour baiser ses grands yeux
Que la fille des champs eût touché l'autre rive !

—Phaël, dit Camille, j'ai eu tort.

—Eh! dit le poëte brusquement, que peuvent me faire tes torts! Si j'avais eu quelque attachement pour ta personne, à la bonne heure! Mais tu n'es pas, je pense, à ignorer qu'il n'en a jamais été rien. J'ai pris plus d'une fois le soin de t'ôter tout doute à ce sujet.

Camille baissa la tête.

— Je restais chez toi, reprit Phaël, un peu par commisération et beaucoup par habitude. J'y trouvais quelques avantages et nombre de déboires; la table était bien garnie, mais tu étais parmi les convives. La compensation était-elle suffisante? Je me le suis souvent demandé, s'il t'en souvient.

— Je m'en souviens, dit Camille.

— Se peut-il, dit Phaël, qu'un homme de ma sorte fasse avec toi commerce d'amitié? Non, cent fois non! Que j'aie tant tardé à te fuir, voilà ce qui m'étonne. Quelques jours de plus et je m'abâtardissais. Être viril, c'est s'attirer ta haine. Tu as pour les penseurs du dédain, de l'ironie pour les forts, des quolibets pour les braves. Tu as eu ton heure cependant, celle où tu m'as laissé partir: tu te révoltais enfin. J'allais peut-être t'estimer, qui sait! voilà que tu capitules. Tu ne seras jamais quelqu'un. Tes vices ne sont pas de taille à consoler de l'absence de vertus. Ma gueuserie est fastueuse; ta splendeur est misérable. Ton or ne ruisselle pas, il s'écoule; tu es un

pleutre. Le beau t'effraie, le grand te trouble. Le petit, bien moins, le *petiot* peut seul te charmer. Ton regard vacille, tu crains l'œil perçant ; ta voix est grêle, tu crains la voix puissante. Je connais ton répertoire de grimaces. Pas de cœur dans cette étroite poitrine, pas de cervelle dans cette tête féminine; dans ce corps pas d'âme.

— Phaël, dit Camille avec douceur, reviens, et, comme par le passé, ceux qui seront bien vus par toi seront seuls accueillis.

— Non, car il est un visiteur qu'il me faudrait toujours admettre...

— Tu habiteras un pavillon séparé de mes appartements.

— Mais dans le même hôtel !

— Dans un autre hôtel, si tu le veux.

— Mais dans la même rue !

— Dans une rue voisine, si tu l'exiges.

— Oui, mais dans la même ville !

Camille était haletant.

— Que veux-tu de plus? dit-il. Tu m'avais injurié, bafoué ; je me suis fâché, j'aurais dû rire, j'en fais l'aveu ; que veux-tu de plus ?

Phaël réfléchissait.

Camille attendait avec anxiété.

— Eh bien, dit le poëte après un long silence, je con-

sens à tout oublier, à une condition. Ton hôtel m'appartiendra avec tout ce qu'il renferme, meubles et tableaux, chevaux et voitures.

Camille resta bouche béante.

— Je promets, dit Phaël, de m'efforcer de te faire bon visage. Si je vois que l'entreprise soit au-dessus de mes forces, il sera temps de te fermer ma porte.

Camille retrouva la parole.

— C'est une cruelle plaisanterie ! exclama-t-il.

— Non, dit Phaël froidement, je tiens beaucoup à ma proposition ; si elle ne te sourit pas, je reste ici. En me décidant à te suivre, je fais un sacrifice.

Camille s'éloignait la pensée de rentrer seul dans son triste hôtel le fit défaillir.

— Phaël, dit-il enfin d'une voix sourde, il sera fait ainsi que tu désires.

Patrice murmurait des paroles sans suite. « Oui, disait-il, je vois là une habile manœuvre de Closmesnil... il s'est toujours cru sûr de vaincre... c'est lui... c'est ainsi qu'il s'assure le succès... c'est bien lui. »

Il se fit conduire chez le tuteur de Tonyne ; Closmesnil se disposait à sortir.

— Où allez-vous ? demanda le jeune homme.

— Demander à dîner à mes cousines.

— J'attends de vous toute la vérité.

— Elle est là tout entière, dit le capitaine en souriant.

— M. Closmesnil!

— Mon cher Patrice.

— Je ne suis pas d'humeur à railler!

— Je le vois bien.

— On ne me brave pas impunément!

— Allons nous battre, mais promettez-moi si je survis de me dire à la fin du combat la cause de la rencontre.

— Vous savez fort bien, dit Patrice, que vous ne trouverez pas mademoiselle Tonyne chez madame Ramire...

— Comment!

— Qu'elle n'y est plus depuis hier...



— Que dites-vous!

— Et qu'elle est ici ou dans quelque autre logis que vous m'allez indiquer sur l'heure.

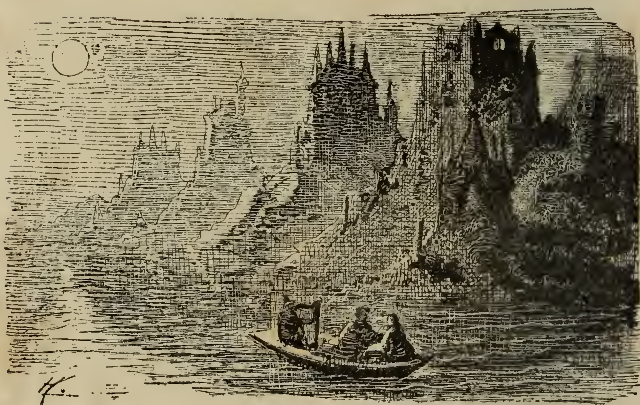
Closmesnil pâlit. Ses traits se contractèrent.

— Tonyne disparue! dit-il d'une voix altérée.

Patrice savait Closmesnil incapable de jouer une indigne comédie. Il se jeta en pleurant dans les bras de son rival.

. . . .

La vérité est que Tonyne visitait les bords du Rhin en compagnie du blond Germain Klockrer, le dernier des harpistes chevelus.





XX

LA MUETTE

Patrice sortit de chez Closmesnil. Ce qui augmentait sa douleur, c'était la pensée d'avoir été sacrifié au premier venu, à un passant qui s'était montré à l'heure favorable, et n'avait eu qu'à paraître pour charmer.

La voiture de madame Urbain suivait Patrice depuis le matin. Le jeune homme s'entendit appeler, il reconnut la belle Suédoise. Madame Urbain fit prendre place à Patrice à côté d'elle.

— Ah! madame, s'écria-t-il, je suis bien malheureux!

Et d'une voix brève et saccadée, il raconta ce qui s'était passé.

Madame Urbain avait quelque peine à cacher sa joie. « Patrice était à elle, il lui appartenait. Il aura les douces heures après les heures d'angoisse; il a maudit, il adorera. Elle le consolera, elle réhabilitera la femme et l'amour aux yeux de l'enfant désillusionné. »

La voiture s'arrêta rue Lord Byron.

Madame Urbain entraîna Patrice dans un merveilleux boudoir. La nuit était venue. Une petite lampe, suspendue au plafond, projetait une faible lumière.

— Vous oublierez, dit-elle. La première femme que vous avez aimée s'est jugée indigne, le cœur lui a failli, votre amour lui a semblé redoutable. Mais elle existe, la femme rêvée; vous la trouverez.

— Je n'aimerai plus, dit Patrice.

— Folie ! Vous aimerez. Avoir aimé, c'est avoir vaincu. La conscience de son ascendant transforme le triomphateur. Il est grand, le maître. On dit ces graves paroles : je n'aimerai plus, et puis l'on aime. Il n'est rien de beau comme un front sévère éclairé par des pensées

d'amour. L'homme est arraché à son rêve austère pour un autre rêve. L'amour est un poison, mais il n'est que les poisons qui enivrent. Cela seul qui tue rend la vie belle; c'est divin, on en meurt! User ce qui est précieux, c'est une rare volupté. Prodiguer ce qui est sans prix, c'est une jouissance céleste. Vous aimerez et vous serez aimé... déjà peut-être l'on vous aime...

Le jeune homme se sentait troublé.

La Suédoise reprit :

— Que votre dédain soit acquis aux petites passions niaises des jeunes pensionnaires. Celle qui doit vous initier à l'amour doit être jeune encore, non tout à fait jeune; une femme qui n'a pas encore aimé, elle, n'ignorant rien cependant, mais ayant deviné ce qu'elle sait, une femme ayant l'ignorance expérimentée.

La chevelure dénouée de madame Urbain effleurait le front de Patrice.

Le jeune homme frissonnait.

— Ah! reprit la belle veuve d'un ton méprisant, Tonyne n'a pas osé partager les hasards de votre destinée, elle a eu peur, la jeune fille. Elle n'a pas songé aux joies d'un amour partagé; elle y a songé peut-être, mais n'a pas voulu les payer ce qu'elles valent. Tonyne a marchandé la suprême félicité.

Il y eut un instant de silence.

— Être aimée de qui l'on aime, reprit-elle avec empor-

tement, et ne pas se donner sans lutte, voilà ce qui ne se peut comprendre. Être retenue par je ne sais quelle crainte, réfléchir aux impressions du réveil, cela fait pitié! La femme qui aime est à la merci de l'homme aimé. La résistance est impossible; à quoi bon essayer de résister! C'est bien assez d'attendre impatiemment qu'il parle!...

Patrice se leva, et chancelant, aveuglé, fit quelques pas vers la porte.

— Vous partez? dit madame Urbain.

— Je pars...

— Restez encore!

— Je ne puis, dit Patrice, qui déjà touchait le seuil.

— Restez!

— Non...

— Restez, je vous aime!...

— Je n'aimerai jamais plus, moi! s'écria le jeune homme, et il s'élança au dehors.

Madame Urbain jeta un cri et s'évanouit.

A cet instant, Salvatore Pitta frappait à la porte de l'hôtel de la rue Lord Byron.

Patrice erra plusieurs heures dans les rues de Paris. Quand il rentra chez lui, le jour allait poindre.

Quelques minutes auparavant, un homme avait ouvert avec précaution la petite porte de l'hôtel de la *Cloche d'Argent*, et s'était glissé sans bruit dans la cour. Puis,

il était monté au premier étage et, tirant une clef de sa poche, avait ouvert une porte. C'était Nestor Fayoulle en personne. Lélia recevait de l'argent à cette époque : une part en revenait de droit à l'époux; mais, désirant éviter un débat conjugal, dont le résultat était douteux, l'époux venait faire le partage de sa propre main. C'est à la suite d'une néfaste partie de baccarat que Nestor avait pris cette détermination.

Le ténor était à peu près ivre.

Néanmoins, il se dirigea d'un pas assez sûr vers le bureau de sa femme.

Patrice traversait la cour à ce moment. Nestor le reconnut; aussitôt son visage exprima la haine.

— Ah! murmurait le misérable, c'est bon d'être honnête, on a d'abord le plaisir de mépriser qui s'avilit. Tes fils auront ta superbe vertu, ils mépriseront mes bâtards, qui auront tous mes vices!...

Excité par la colère, par l'ivresse, Fayoulle saisit un chenet et sortit de la chambre.

La Muette était sur le palier.

Nestor recula d'un pas. Se remettant aussitôt, il lui fit signe de faire place. Elle ne bougea pas. L'ivrogne repoussa brutalement la jeune fille... la tête de la Muette alla heurter les marches de l'escalier; le sang jaillit.

Nestor se pencha vers elle, mais entendant Patrice qui accourait, il s'élança jusqu'à l'étage supérieur, enjamba

un balcon, sauta sur le toit d'une maison voisine et disparut.

Le jeune homme transporta la Muette dans la chambre qu'elle occupait.

Une profonde entaille se montrait à la tempe de la jeune fille. Ses yeux se fixèrent avec une expression de joie indicible sur les yeux de Patrice : elle venait de le



sauver! Sa main chercha la main du jeune homme... puis son souffle s'éteignit.

La Muette était morte.

Ne semble-t-il point qu'elle n'attendait qu'un prétexte pour quitter la vie!...

Des feuillets étaient épars sur une table. Voici ce que lut Patrice.

TABLETTES DE LA MUETTE

« Je ne suis pas une amie, je ne suis pas une sœur, je suis une femme et je l'aime. Il peut m'aimer, le malheur n'est pas une indignité.

» Je ne me résigne pas à vivre dans l'ombre. L'amour appelle l'amour; il y a du commandement dans la passion. J'aime! c'est l'amour d'une femme qui me l'a appris, l'amour d'une femme qu'il n'aime pas. Je suis celle qu'il attend, celle en qui il espère. Je me révélerai à lui.

» Épouse, moi! Moi, mère! Et pourquoi pas?...

» Je ne veux pas me sacrifier, je suis prête à le disputer. J'ai confiance. J'espère. Je sens que je touche à un grand événement. Cette nuit, j'ai entendu des voix du ciel, harmonie réservée à moi, dont l'oreille est fermée aux concerts terrestres. Ce n'était pas un rêve, mais une vision. Quel est cet avertissement, Seigneur? Quelle joie m'est promise? Que serait-ce si ce n'était que tu vas être aimée!

Et qui donc m'aimerait? Qui donc serait-ce si ce n'était lui, lui, près de qui, seule, tu as veillé quand il était blessé, mourant?

» A cet homme qui n'est pas comme sont tous les hommes, il faut une femme qui ne soit pas comme sont toutes les femmes.

» Je ne me laisserai pas dépouiller.

» Je vivrai dans une maison honnête. J'aurai des enfants, j'aurai une mère...

» J'ai lu la touchante histoire d'un lépreux. Il avait une sœur qu'un même mal dévorait. La sœur morte, l'infortuné resta seul. Il ne vivait pas, mais ne voyait pas vivre. Il avait voulu se tuer cependant. Le lépreux put attendre la mort, il put accepter son isolement. Je ne le puis, moi.

» Il m'aimera, lui, il sera naturel que je l'aime.

» Il passera à mon doigt l'anneau bénit. J'aurai au front le voile blanc de l'épousée. On brûlera l'encens... Que l'on pare l'autel!.... »

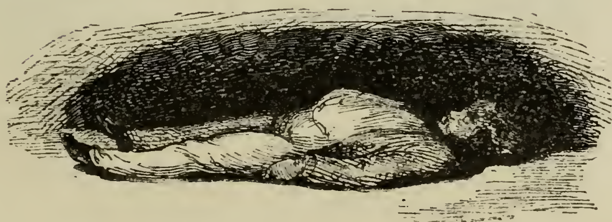
— Je ne l'ai pas deviné, s'écria Patrice, et elle est morte!...

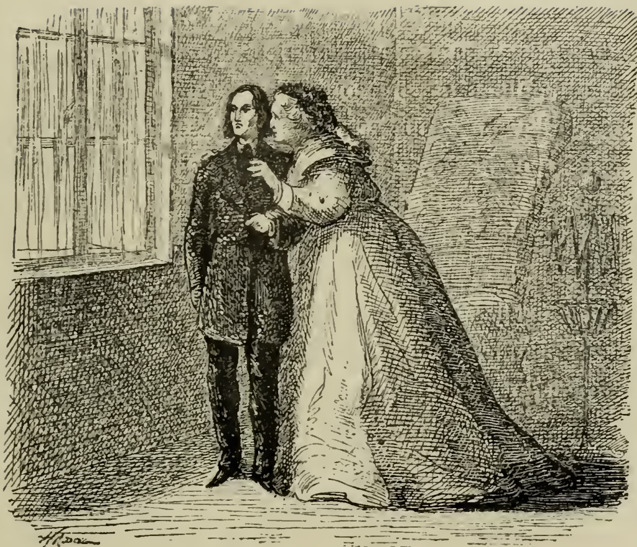
Le jeune homme passa toute la nuit en prière près du corps de la Muette.

Lélia avait bien d'autres soins! Nestor, en cherchant à fuir, avait perdu l'équilibre; il s'était brisé la tête sur les dalles; le misérable agonisait. Lélia sanglotait près de son époux expirant.

—Par saint Côme! disait Fayoulle, c'est la fin. Ma mère avait un mari et un amant; l'amant me caressait, le mari me battait: c'était mon père, paraît-il... J'ai été élevé dans des palais de carton doré. Je jouais aux dés avec les anges en attendant l'apothéose du cinquième acte, et les anges trichaient.... Le diable avait une belle voix de basse, c'était un bon compagnon, il me donnait ses vieilles nippes... Hum! je crève... je suis ignoble....

Et Fayoulle creva.





XXI

CEPENDANT, DIT LE PÈRE....

Un jeune homme suit le chemin qui mène à la maison de madame Berriel. Il est grave et recueilli. Il vient dire adieu à sa grand'mère et pour toujours peut-être. Il entre. Qu'elle est heureuse, la mère, de revoir son fils! Sa

joie est douce, sans éclat. L'aïeule n'est pas surprise, elle est tranquille, sans soupçon : elle s'abandonne, elle dispose de l'avenir. Tous ses projets se ressemblent par un point : l'enfant voyage-t-il, la mère est dans la chaise de poste ; est-il à Paris, l'appartement de la mère touche à celui de l'enfant. Si elle part, c'est qu'il part, si elle reste, c'est qu'il demeure. Lui, il rend baiser pour baiser, ce qu'elle décide sera. En entrant, il s'était dit : tout à l'heure ! puis la mère avait parlé et elle avait enlevé le courage qui restait à l'enfant. D'ailleurs, pourquoi dès ce soir lui apprendre.... qu'elle ait encore cette nuit de repos, que la nouvelle ne vienne l'attrister qu'au réveil, quand il sera, lui, bien loin déjà.

— Te voilà enfin revenu, disait-elle, tu ne me quitteras plus, ce n'est pas gênant une mère. Je n'exigerai rien, même ce qui est raisonnable. Je serai ton confident, ton ami. J'avais le caractère gai, je retrouverai ma gaîté d'autrefois. Je ne suis pas bien vieille encore.

Patrice avait les yeux baissés.

— Je puis te le dire maintenent, reprit la mère, la joie causée par le retour fait autant de mal que l'angoisse du départ. Tu partais le cœur serré ; rien ne t'attristera plus.

Patrice pâlit.

— Il faut que je m'absente, dit-il bien bas.

— Jusqu'à ce soir ?

— Un devoir à remplir...

— Un devoir?

— Un jeune homme a promis à des hommes qui vont combattre pour la religion et la liberté d'être dans leurs rangs au jour du combat; il ne se sent pas le courage d'apprendre sa résolution à sa mère.

— Et c'est toi qu'il a chargé de ce soin? Ah! prends garde! Que lui diras-tu qui la puisse consoler? que deviendra-t-elle, lui absent, la pauvre femme?

— Elle priera, elle se résignera.

— Qu'il ne l'espère pas.

Patrice tressaillit.

— On pourrait sans doute le retenir, dit l'aïeule. Sa mère mourra bientôt peut-être, qu'il patiente. S'il restait huit jours encore près d'elle, il ne partirait pas.

— Il sera parti demain.

— Sitôt? Sans regrets?

— Je n'ai pas dit qu'il ne souffre pas, répondit Patrice.

— S'il parle de ses souffrances, c'est pour faire croire à sa force d'âme. C'est beau, l'inflexible vertu, mais c'est bien cruel. Les mères que l'on délaisse savent qu'une grande force vous éloigne d'elles, puisque vous êtes bons et que vous les aimez. Mais n'essayez pas de calmer leur douleur. Ne leur parlez pas d'honneur, de devoir, elles ne vous entendraient pas. Elles savent que les lauriers couronnent les fronts sanglants. Vous partez malgré

qu'elles vous crient : Soldat, sois fils; chrétien, sois homme!

L'aïeule s'était levée ; son beau visage reflétait l'exaltation.

— Ce n'est pas un bon fils, dit-elle.

— Il n'en est pas de plus aimant.

L'enfant embrassa sa mère et sortit comme on s'enfuit.

En s'éloignant, souvent il se retournait. La mère lui faisait de petits signes familiers. Patrice sentait ses jambes flageoler. Il se roidit contre l'émotion qui l'envahissait; son pas se raffermit, ses traits reprirent leur habituelle fermeté d'expression.

Patrice entra chez Tabar, Tontonne sortait de la maison du docteur.

— Tu es un niais! s'écria Tontonne; moi, je me suis soûlé bien des nuits; j'ai joué avec des grecs, et je leur ai disputé des filles. Ce n'est pas très-noble, en somme, et s'il me prenait la fantaisie de faire quelque grande action en guise de correctif, cela s'expliquerait suffisamment. Si je ne voulais pas trépasser sans qu'un sentiment élevé fît tressaillir ce corps que tu juges souillé, cela se comprendrait peut-être, quoique la guerre soit un feu d'artifice qui a des inconvénients : les projectiles rasent la terre à hauteur d'homme. Mais toi, tu n'as rien à laver, tu viens de naître. C'est l'esprit chevaleresque qui te

pousse vers le métier des armes? Tu vas juger de ta sottise : la guerre, c'est frapper l'ennemi par derrière, le surprendre pendant son sommeil, lui dépêcher de faux guides, lui couper les vivres pour l'exténuer, miner le terrain sous ses pas ou l'attirer dans une embuscade.

— Embrassons-nous, ami! dit Patrice avec effusion.

— T'embrasser, moi, allons donc! Il est juste que tu te disposes à quitter un monde où l'on est exposé à coudoyer des gens de ma sorte. Il est juste aussi que je ne me chagrine pas de ce qui te rend joyeux. Pars. Tu peux te passer de nous, nous nous passerons de toi.

Et Tontonne s'éloigna.

En apprenant les projets de Patrice, Tabar, sans beaucoup s'inquiéter, s'était dit : Je saurai bien lui faire entendre raison.

— Tu n'as pas songé à ta mère, dit le docteur.

— J'ai songé à ma mère, dit Patrice. Il se passe quelque part quelque chose de grand, il faut que je sois là. Les plus nobles sont les plus faibles, j'accours; on s'enrôle pour mourir, me voici; on lutte pour la justice, avec la certitude d'être vaincu, le moment est venu de s'armer. C'est la grande mort après la grande vie. Il y a un coin du monde où l'homme est héroïque, adieu. Nous allons être au-dessus du niveau humain. Cet exemple sera salutaire; c'est sain pour tous, le dévouement. Lors-

que nos corps retourneront à la terre, ils la purifieront.

Patrice portait haut le front, haut les yeux.

Tabar secouait la tête tristement.

—Ne vous chagrinez pas, s'écria Patrice, le tocsin sera notre joyeux carillon, la mitraille notre feu de joie, la revue des ombres notre divertissement.

Tabar voulait sermonner et il se sentait entraîné, captivé, séduit.

—Ah! merci, dit le jeune homme, merci, de m'avoir mis au cœur cet ardent amour du devoir ! J'ai profité de vos leçons. Si vous m'avez mis les armes à la main, c'est que vous me promettiez à la mêlée.

Tabar serra Patrice entre ses bras.

—Pars donc, dit-il, accomplis le grand sacrifice, laisse-nous dans notre isolement accablés, ce n'est rien. Va où tu te sens appelé. Va au-devant du danger. C'est œuvre de conscience que la tienne; tes idées sont des sentiments. L'élève dépasse le maître. Je suis aussi loin de la vérité que Tontonne; il se perd en bas, je m'égare en haut; il patauge et je divague. Pars en paix.

Le jeune homme s'élança au dehors.

—Et maintenant, dit Tabar, allons tout apprendre à la mère.

Landolet s'approcha du docteur.

— Je me retrouve à votre service, dit-il.

— Sans doute.

— Hélas!

— Explique-toi.

— Je ne suis plus fait à un maître tel que vous.

— Plaît-il?

— Je suis fait aux caprices, aux contre-ordres, aux vivacités de geste et de parole...

— Achève.

— Avec vous rien de semblable à espérer. Cela me paraîtrait dur, je serais malheureux, je manquerais de stimulant, je vivrais à ma guise...

— As-tu fini tes sots contes?

— A peu près. Je n'ai plus qu'à vous informer de la résolution que j'ai prise, sauf votre agrément. J'ai trouvé un remède à mon ennui : ma liberté me pèserait, je vais me marier.

Une heure après le départ de Patrice, Tontonne mar-



chait à côté d'Hilaire, lorsque passa un paysan que le vieillard avait tout dernièrement guéri. Le convalescent raconta que son fermier l'avait remplacé et qu'il se trouvait sans ressources.

— Eh ! dit Tontonne avec cordialité, venez à la maison.

— Bien volontiers, dit le paysan ravi.

— C'est justement l'heure favorable, ajouta Tontonne; vous abattrez les vieux chênes de notre enclos, vous arracherez les racines et vous scierez les branches pour les besoins de l'hiver.

— Je ne pourrai dès à présent faire ce pénible travail, dit l'homme; c'est à peine si je puis me tenir droit, c'est aujourd'hui ma première sortie, j'entre en convalescence, mais dans une quinzaine de jours, j'espère pouvoir...

— Eh bien, mon brave, dans une quinzaine de jours, venez nous trouver.

Ce dit, Tontonne fit au vieillard un salut amical et continua sa route.

Hilaire hésita. On lisait dans ses yeux l'envie qu'il avait de dire au bonhomme : « Entre chez moi tout à l'heure. » Il ne dit rien cependant. Tontonne n'aimait pas à recevoir de leçons.

Le départ de Patrice avait bien pu mécontenter vive-

ment Tontonne et le disposer mal. Au premier mot que le père hasarda à ce propos, le fils l'interrompit.

— La vérité avant tout, dit-il. J'aimais beaucoup Patrice; quand il est parti, cela m'a été désagréable. Sa présence me fera quelque temps grandement faute, puis beaucoup moins. Pour jouir de cette heure, il faut que le souvenir de l'heure passée n'y puisse nuire, ni l'appréhension de l'heure suivante. Quelle serait notre existence si nous devions soupirer sans cesse après ce qui nous a manqué jusqu'ici, ou après ce qui nous échappe! Patrice était mon homme, il avait la riposte vive et la main rude, ce que j'aime. Je ne me pose pas en esprit



fort, je ne pourrais songer froidement à sa mort possible et prochaine. Je m'épargne des soucis en chassant cette sombre pensée, comme on défend sa porte à un visiteur morose. Lors de l'événement, il sera temps de se désoler. C'est à peine si l'on oserait goûter en paix quelque plaisir, si les bonnes heures écoulées devaient éveiller en nous d'ineffaçables regrets. Aussi n'ai-je pas ce que vous appelez le culte du souvenir. J'avais l'habitude de voir Patrice chaque jour; je perdrai cette habitude, voilà tout.

Le vieil Hilaire, qui observait son fils, ne put conserver aucun doute à ce sujet.

Un buveur d'eau accosta les deux promeneurs. Il avait entendu dire que maître Tontonne, du barreau de Paris, était en ce moment à Pierrefonds, et désirait le voir sans retard. Il s'informa de la demeure du jeune avocat.

— Nous allons justement de ce côté, dit Tontonne.

On se remit en marche.

— Quel genre d'homme est-ce que maître Tontonne? demanda le plaideur.

— Ce n'est pas un homme de génie, répondit le jeune avocat; il n'est point doué d'une rare éloquence, on ne cite de lui aucun de ces traits qui passionnent et exaltent. Il n'a pas de grands mouvements oratoires, mais il gagne presque toutes ses causes. Il ne dit mot ni n'agit jamais à l'aventure, et ceux qui se fient à lui s'en trouvent bien. En règle générale, il prêche l'économie, non

l'avarice. Ce n'est point un être insensible, mais il ne s'émeut pas à tous propos. S'il craint les surprises du cœur, c'est qu'il sent très-bien avoir un cœur; ce qu'on donne on l'a de moins. S'il ne pense pas qu'à lui seul, il pense aussi à lui. Que l'on prenne mal sa façon d'arpenter le terrain, qu'importe, il arrive. Il accepte ce qui est généralement accepté, cela ne semble point déraisonnable. Bien persuadé que l'homme a les jambes faibles et la tête lourde, il excuse volontiers qui choit. Il tient en une certaine estime des gens non pas irréprochables, mais d'une vertu suffisante. Que peut-on lui reprocher? il ne cherche pas à avoir des imitateurs. Si l'on le regarde vivre, il n'y peut rien. Vous l'allez juger. Tontonne était l'ami d'un statuaire; ce statuaire avait une maîtresse. Inspiré par l'amour, l'artiste fit un chef-d'œuvre, une Junon qui rappelait la beauté de la femme aimée. La femme tomba malade et bientôt fut à toute extrémité. « Dieu aime les sacrifices, s'écria l'amant éploré; que je brise ma statue, et ma maîtresse vivra. — » Attends la guérison pour faire le sacrifice, dit Tontonne, sinon ce serait t'exposer à perdre à la fois et ta statue et ta maîtresse. » L'artiste hésita. Elle mourut, la belle amoureuse, mais la Junon rendit le statuaire célèbre. Tontonne n'a-t-il pas été de bon conseil?

— Je ne dis pas non, dit le plaideur.

— Mon avis est, dit Hilaire, que Tontonne a trop

pris à la lettre les doléances de son père; son pére... un vieil imbécile... qui met sur le compte d'une trop grande vertu le mauvais sort des fruits de son prétendu génie! Le père s'est lassé dès la première heure de lutte, et il se disait fait pour les grands labeurs! Il a pris ses désirs pour des aspirations. Loin de retirer des actions louables de sa jeunesse le prix qui lui revenait de droit, la satisfaction de lui-même, il a maudit la partie noble de son être et il est puni de son indignité. Ce père coupable a fait dévier l'intelligence en travail de son fils; il a commis une mauvaise action.

Hilaire reprit avec amertume.

— Craignant de se laisser tromper par le mirage, Tontonne mourrait de soif à cent pas de la rivière; ce sont là les profits de l'expérience. Il a sans cesse présent à l'esprit les grands sacrifices inutiles. Il n'admire Léonidas qu'à demi : Léonidas n'a pas empêché les Perses de passer les Thermopyles. Au début, Tontonne n'allait guère plus loin que Philinte; il raisonnait, il extravague.

— Eh! fit Tontonne, n'exagérons rien, le portrait est chargé, ce me semble.

— Point.

— Certes!

— Quelle chaleur! dit le plaideur, vous ne défendriez pas mieux votre meilleur ami.

— Il le défendrait moins bien, dit Hilaire.

On était arrivé. Tontonne se fit connaître. La surprise passée, le plaideur exposa l'affaire qui l'amenait.

— J'ai perdu ma femme il y a trois ans. Le testament portait, entre autres généreux dons, le legs d'une somme de vingt mille francs à une société religieuse. La délivrance ne pouvait être faite qu'à l'amiable : cette société n'était pas reconnue par l'État. Les dernières volontés de ma femme furent suivies, le recours contre moi étant laissé à mon fils, qui était mineur ; aujourd'hui mon fils a atteint sa majorité et il attaque le testament de sa mère.

— C'est une mauvaise action, dit Hilaire.

— Le legs est à ma charge. Je ne fuirai pas le procès cependant. Je veux qu'une voix éloquente fasse entendre de sévères paroles. C'est à vous, monsieur, que je confie ce noble soin.

— Impossible, dit Tontonne, je plaide pour votre fils,

— Ah ! fit l'homme ébahi.

— Oh ! fit Hilaire navré.

L'homme sortit.

Vigourette, restée seule avec Tontonne, tournait autour de lui en grondant.

— Le père est triste, dit-elle, je ne sais ce qui fait sa peine, mais je sais que sa peine vient de son fils.

— De moi ?

— De vous.

— Tu es folle.

Vigourette se redressa.

— Je vois clair, dit-elle.

— Je suis un méchant homme?

— Oui.

— Un mauvais fils?

— Oui.

Tontonne riait,

— Un méchant homme et un mauvais fils, dit Vigourette.

— Je fais le malheur de ce brave homme de vieux père que j'adore?

— Oui. Quand on le complimente à cause de vous, je le vois hocher la tête d'une certaine façon. S'il reçoit une de vos lettres, il a huit jours mauvaise figure. Aussitôt qu'il vous voit, sa gaieté s'en va. Sachez-le bien, il mourra de chagrin par votre faute.

— Par ma faute! répéta Tontonne stupéfait.

Hilaire rentra; il avait le pas lourd et le front bas.

Tontonne haussa les épaules.

— Parce que je n'ai pas mis dehors un fils intéressé, me voilà son égal, dit-il. Rien qu'à vanter l'ail, a-t-on donc l'haleine forte? Cette façon d'envisager les choses est tout à fait absurde, je le répéterai sans cesse. Quand je siffle à Longchamps un vêtement trop étroit, c'est de

crainte que mon tailleur, un homme excessif aussi, ne m'y veuille faire entrer.

— Pourtant... hasarda le père.

— J'ai le plus sincère mépris, dit Tontonne, pour ces ingénieux coquins auxquels il suffit d'être en paix avec les lois. La fourberie et l'égoïsme m'inspirent du dégoût. Néanmoins, je crois qu'il est temps de juger à leur valeur ces autres hommes qui partent du juste pour arriver à l'extravagant. Garder la foi jurée, soit; mais Salvatore Pitta éternisant d'imbéciles regrets me fait pitié. Molière avait dit:

> ... Les soins défiants, les verrous et les grilles,
> Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.

Conseil timide, demi-sagesse. Closmesnil, lui, fait la courte échelle à ses rivaux. Crois-tu que son mécompte me touche? Les aspirations vers l'idéal peuvent avoir quelque grandeur, mais Tabar, cet amant exclusif de l'absolue pureté et de l'irréalisable perfection, appelle la risée générale. C'est beau, la sensibilité; cependant Patrice, qui entend au loin les voix de mères éplorées et qui reste sourd à la voix de sa mère, Patrice m'entraîne médiocrement.

— Mais... dit le père.

— Quand je vois, reprit Tontonne, ces puritains qu'il a pris pour modèle, se mettre en tête de parcourir le

monde à l'exemple d'Hercule, fils de Jupiter, je ne me lasse pas de leur crier : Laissez en paix le lion de Némée et tuez vos puces !

— Cependant... dit le père.

FIN

*
* *

Le dernier mot est-il jamais écrit !

— Quel fut le sort de Patrice ?

— Tontonne a-t-il recouvré la raison ?

— La prédiction de Vigourette s'est-elle réalisée ?

— Le docteur Tabar a-t-il repris terre ?

— Madame Berriel s'est-elle consolée ?

— Qu'est-il résulté du traité de paix entre Phaël et Camille ?

— Et du mariage de Landolet, qu'est-il advenu ?

— Quelles ont été les impressions de voyage de Tonyne ?

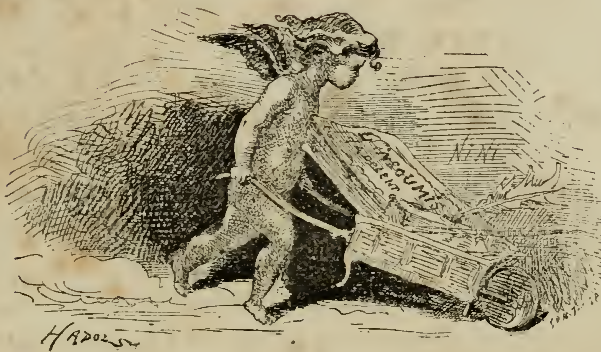
— Madame Urbain a-t-elle capitulé? Salvatore a-t-il vaincu?

— Et madame Ramire?

— Et Closmesnil?

— Le tendre Laridon a-t-il chassé du souvenir de Lélia l'ombre chère de Nestor Fayoulle?

Ce sera dit dans un autre livre dont je note le titre ici même : *l'Insoumis*.



TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

DU MÊME AUTEUR :

Une Volée de merles, 1 vol. .... 2 fr.
Petit Manuel d'art, eaux-f. d'E. Millet, 1 vol. 3 fr. 50
Avant le déluge, eau-forte d'Eugène Millet, 1 v. 2 fr.
L'Insoumis, eau-forte d'Eugène Millet, 1 vol...... 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

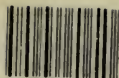
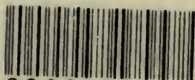
Volumes in-18 jésus, imprimés sur beau papier vélin.
Chaque volume, 3 fr.

Charles Asselineau.	*Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre*, joli vol. in-18 jés., orné de 5 portr. grav. à l'eau-forte	1 vol.
—	*L'Italie et Constantinople*, eau-forte de Célestin Nanteuil	1 vol.
Arthur de Boissieu.	*Figures contemporaines*, 2e s. des *Lettres d'un Passant*..	1 vol.
Henri Cazalis......	*Henri Regnault, sa vie, son œuvre*, port. à l'eau-forte gravé par M. Blanchard...	1 vol.
Léon Cladel	*Mes Paysans. — La Fête votive de saint Bartholomée Porte-glaive*.......... ...	1 vol.
Jules Claretie.....	*Journées de voyage* (Normandie, midi de la France, Espagne)..................	1 vol.
Louis [illegible]as.......	*Le Récif des Triagos*.......	1 vol.
Alpho[illegible]audet...	*Lettres à un absent* (1870-71)	1 vol.
—	*Contes du lundi*...	1 vol.
Dargenty............	*Le Roman d'un exilé*......	1 vol.
Emile Deschamps....	*Œuvres en prose*......... .	2 vol.
—	*Théâtre complet*...........	2 vol.
Charles Géraud....	*Le Livre de Jeanne*........	1 vol.
Théophile Gautier.	*Ménagerie intime*..........	1 vol.
Charles Joliet.....	*Le Médecin des Dames*.....	1 vol.
***	*Les Prussiens en Alsace*.....	1 vol.
***	*La Ligue d'Alsace*..........	1 vol.
Laurent-Pichat.....	*Commentaires de la vie*.....	1 vol.
Catulle Mendès....	*Histoires d'amour*..........	1 vol.
Judith Mendès......	*Le Dragon impérial*	1 vol.

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, *q. des Augustins.* — 3088-74.

La bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The library
University of Ottawa
Date Due



a39003 002246584b

CE PQ 2253
.F873R6 1866
COO FOURNIER, CH RCMAN DE LA
ACC# 1222447

